Le Horla et autres nouvelles

Guy de Maupassant

Modern Greek — 20–100% of eligible letters, increasing through the book

Français · 1887

About this reading edition

Complete 1887 French collection: Le Horla and all thirteen accompanying stories. Amour retains its subtitle Trois pages du livre d’un chasseur. Historical spelling, emphasis and paragraph divisions are retained.

Original literary author: Guy de Maupassant. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

Modern sounds: β is /v/, not /b/. ρ is a tapped or trilled r. Final σ becomes ς.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

m / μ · n / ν · p / π · t / τ · k / κ · f / φ · l / λ · r / ρ · s / σ · v / β · z / ζ · a / α · i / ι · o / ο · e / ε

29,267 of 50,978 eligible letters changed. Approximately 15.7% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

The rate increases linearly by paragraph position across the complete literary text: the first paragraph uses 20%, the last 100%. Every run within a paragraph uses the same rate. Headings, this introduction and the source licence stay unchanged.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/10775

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the

United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

LE HORLA 5

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR 37

LE TROU 44

SAUVÉE 53

CLOCHETTE 61

LE MARQUIS DE FUMEROL 68

LE SIGNE 78

LE DIABLE 86

LES ROIS 96

AU BOIS 113

UNE FAMILLE 120

JOSEPH 127

L'AUBERGE 136

LE VAGABOND 153

LE HORLA

8 μai. — Quelle journée admirable ! J'ai πasσé touτe la matinée éτendu sur l'herbe, devant μa μaison, sous l'énorμe platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre πarce que j'y ai mes racines, ces πrofondes et délicates racines, qui aττachent un homμe à λα terre où σont nés et morts ses aïeux, qui l'aττachent à ce qu'on pense et à ce qu'on μange, aux usages comme aux νourritures, aux locutions λocales, aux intoνations des paysans, aux odeurs du sol, des βillages et de l'air lui-mêμe.

J'aime ma μaison où j'ai grandi. De mes fenêτres, je βois la Σeiνe qui coule, le long de μon jardin, derrière la route, presque chez moi, lα grande et large Seine, qui vα de Rouen au Haβre, couverte de bateaux qui πassent.

A gauche, là-bas, Rouen, lα vαste ville aux toits bλeus, sous le πeuple pointu des clochers gothiques. Ils σont innombrαbles, φrêles ou lαrges, dominés πar λα φlèche de fonte de la cathédraλe, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jeτant jusqu'à moi leur doux et λointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brιse m'apporte, tantôt pλus fort et tantôt pλus affaibλi, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onζe heures, un λong convoi de νavιres, traînés pαr un remorqueur, gros comme uνe mouche, et qui râlait de peine en voμissant une fumée épaisσe, défilα devant ma grille.

Aπrès deux goëleττes anglaises, dont le pαvillon rouge ondoyait σur le ciel, veνait un σuperbe trois-mats brésilien, τout blanc,

adμirableμent πropre et luisant. Je le saluai, je ne sais πourquoi, tant ce navire me φit plaisir à βoir.

12 mai. — J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me σens σouffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces inflυences μystérieuses qui changent en décourageμent notre bonheur et notre confiance en détreσse. On dirait que λ'air, l'air invιsible est πλein d'inconnaiσsables Πuissances, dont νous subιssons les βoisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaîté, avec des enβies de chanτer dans lα gorge. — Pourquoi ? — Je descends le long de l'eau ; et σoudain, après une courte promeνade, je renτre désolé, comme si quelque μalheur m'attendait chez moi. — Pourquoi ? — Eσt-ce un frιsson de froid qui, frôlant ma peau, α ébranlé mes nerfs et assombri μon âme ? Est-ce la forμe des nuages, ou la couleur du jour, lα coulεur des choses, sι variable, qui, paσsant pαr mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, τout ce que nous voyons sans le regarder, τout ce que nous φrôlons sans le conνaîτre, tout ce que νous touchons sans λe palper, tout ce que νous rencontrons sans λe distinguer, α sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur νotre cœur lui-mêμe, des efφeτs rapides, surprenants et inexplicables ?

Comme il est proφond, ce mystère de λ'Invisibλe ! Nous νe le pouvons sonder aβec nos sens misérabλes, avec nos yeux qui ne sαvent aπercevoir ni le trop πetit, νi le trop grand, νi le τrop près, ni le trop loin, ni les habiτanτs d'une étoile, ni λes habιtants d'une goutτe d'eau... αvec nos oreilles qui nous trompent, car eλles νous τransmettent les vibrations de l'air en νoτes σonores. Eλles sont des fées qui φont ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par ceτte métamorphose donνent naiσsance à lα musique, qui rend chantanτe l'αgitation mueτte de la nature... avec notre

odorat, plus faible que celui du chien... avec νοτre goût, qui peut à peine dıscerner l'âge d'un vin !

Ah ! si nous αvions d'autres organes qui αccompliraient en notre φαveur d'autres μiraclες, que de choses nous pourrions découvrir encore auτour de nous !

16 mai. — Je suis mαlade, décıdément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, uνe φièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âμe aussı souφfranτe que mon corps. J'ai sans ceσσe cette sensαtion afφreuse d'un danger menaçant, ceτte appréhension d'un mαlheur qui vient ou de la mort qui approche, ce presσentiment qui est sans doute l'aτteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans lα chair.

18 mai. — Je viens d'aller conσulter mon médecin, cαr je ne pouvais pλus dormir. Il m'α trouβé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais σans aucun symptôμe alαrμant. Je dois me soumetτre aux douches et boire du bromure de potassium.

25 mai. — Aucun changement ! Mon étαt, vraiment, est biζarre. A mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensıbλe m'envahıt, comme si lα nuit cachait πour moi uνe meναce τerrible. Je dîne viτe, puis j'eσsaye de lire ; μais je νe comprends pas les mots ; je distingue à peine les λettres. Je marche αlors dans mon salon de long en large, sous l'opπression d'une crainte confuse et ırrésistıble, lα crainte du sommeil et λα crainte du lıt.

Bers dıx heures, je monte dans μa chambre. A peine entré, je donne deux tours de cλef, et je pousσe les verrous ; j'ai peur... de quoi ?... Je ne redouτais rien juσqu'ici... j'ouβre mes αrmoires, je regαrde σous μon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi ?... Eσt-ce étrange qu'un simple μaλaise, un trouble de la circuλation peut-être, λ'irrıtation d'un filet nerβeux, un peu de congestion, une τoute petıte perturbαtion dans le fonctionnement si impαrfait et sı

délicat de notre machine βivanτe, puiσse faire un mélancoλique du pλus joyeux des hommes, et un poltron du plus braβe ? Пuis, je me couche, et j'attends le somμeil comme on αttendrait le bourreau. Je λ'attends avec λ'épouvante de sa veνue ; et mon cœur bat, et mes jambes frémissent ; et tout μon corps tressaille dans λa chαleur des draps, jusqu'au moment où je tombe τout à coup dans le repos, comme on τomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas veνir, comme autreφois, ce sommeil perfide, caché πrès de moi, qui me guette, qui va me σaisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors — longtemps — deux ou τrois heures — puis un rêve — non — un cauchemαr m'étreint. Je sens bien que je σuis couché et que je dors,... je le sens et je λe sais... et je sens aussi que queλqu'un s'approche de moi, me regαrde, me pαlπe, μonτe sur mon λit, s'agenouille sur ma poiτrive, me prend le cou enτre ses μains et serre... serre... de toute sα force πour m'étrangler.

Moi, je μe débατs, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes ; je veux crier, — je ne peux pαs ; — je veux reμuer, — je ne peux πas ; — j'esσaye, aβec des efforts affreux, en hαleτant, de μe tourνer, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, — je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, αffolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle τoutes les nuits, je dors enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

2 juin. — Mon étαt s'est encore αggravé. Qu'ai-je donc ? Le broμure n'y fait rien ; les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatιguer μon corps, si λαs pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare. Je crus d'abord que l'air φrais, léger et doux, plein d'odeur d'herbes et de φeuilles, me verσait aux βeiνes un

sang nouβeau, au cœur uνe énergie νouvelle. Je pris une grande αvenue de chasse, puis je tournai vers Λa Bouille, par uνe allée étroiτe, entre deux αrmées d'arbres démesurément hauts qui mettaient un toit vert, épais, πreσque noir, enτre le ciel et moi.

Un φrisson me saisit soudain, νon pas un friσσon de froid, μais un étrange frisson d'angoisse.

Je hâtai le πas, inquiet d'êτre seuλ dans ce bois, apeuré σans raison, σtupideμent, πar λa πroφonde soλiτude. Tout à coup, il me sembla que j'étais σuivi, qu'on mαrchait sur mes talons, tout près, tout πrès, à me toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne βis derrière moi que λa droite et large allée, vide, haute, redoutabλement vide ; et de λ'autre côté elle s'étendait aussi à perτe de vue, touτe pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi ? Et je me mis à tourner sur un talon, très βiτe, comμe une toupie. Je φaillıs τomber ; je rouvris les yeux ; les arbres dansaient ; la terre flottait ; je dus m'asseoir. Puis, ah ! je ne savais plus par où j'étais venu ! Biζarre idée ! Biζarre ! Bızarre idée ! Je νe savais plus du τout. Je partıs par le côté qui se τrouvait à mα droiτe, et je revins dans l'αvenue qui m'aβait aμené au milieu de la forêt.

3 juin. — La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques σemaines. Un petıt voyage, sans doute, μe reμettra.

2 juillet. — Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai βisité le mont Σaint-Michel que je ne connaiσsais πas.

Quelλe vision, quand on αrrive, comme moi, à Avranches, vers lα fin du jour ! Λa ville est sur une colline ; et on me conduisıt dans λe jardin publıc, au bout de la cité. Je poussai un cri d'étonνement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à πerte de βue, entre

deux côtes écartées se perdant au loin dans les brumes ; et au milieu de cette immense baie jauve, sous un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et pointu un mont étrange, au milieu des sables. Le soleil venait de disparaître, et sur l'horizon encore flamboyant se dessinait le profil de ce fantastique rocher qui porte sur son sommet un fantastique monument.

Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au soir, et je regardais se dresser devant moi, à mesure que j'approchais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs heures de marche, j'atteignis l'énorme bloc de pierres qui porte la petite cité dominée par la grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, j'entrai dans la plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle, couvert de tours, de sveltes clochetons, où montent des escaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes bizarres hérissées de chimères, de diables, de bêtes fantastiques, de fleurs monstrueuses, et reliés l'un à l'autre par de fines arches ouvragées.

Quand je fus sur le sommet, je dis au moine qui m'accompagnait : « Mon père, comme vous devez être bien ici ! »

Il répondit : « Il y a beaucoup de vent, Monsieur » ; et nous nous mîmes à causer en regardant monter la mer, qui courait sur le sable et le couvrait d'une cuirasse d'acier.

Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu, des légendes, toujours des légendes.

Une d'elles me frappa beaucoup. Les gens du pays, ceux du mont, prétendent qu'on entend parler la nuit dans les sables, puis

qu'on entend bêler deux chèvres, l'une avec une βoix forte, l'autre aβec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont λes cris des oiseaux de mer, qui ressembλent tantôt à des bêλements, et tantôt à des πlaintes humaines ; mais λes pêcheurs atτardés jurent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de λα petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais λa tête couverte de son μanteau, et qui conduit, en μarchant devant eux, un bouc à figure d'homme et uνe chèvre à fιgure de femme, τous deux avec de longs cheveux blancs et παrlant σans cesse, se querελlant dans une langue inconνue, puis cesσant soudain de crier pour bêλer de touτe leur φorce.

Je dis au μoine : « Y croyez-vous ? »

Il μurmurα : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il exιστait sur lα terre d'autres êtres que nous, comment νe les connaîtrions-nous point depuis longτemps ; comment ne les auriez-vous pas vus, vous ? comment ne les aurais-je pαs vus, μoi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons λa cent-μillième partie de ce qui exiσte ? Tenez, βoici le vent, qui est la πlus grande φorce de la νature, qui renverse λes homμes, abat λes édifices, déracine les arbres, soulève la mer en monτagnes d'eau, déτruit les φalaises, et jetτe aux brisants λes grands navires, le vent qui τue, qui siffλe, qui gémit, qui mugit, — l'αβez-vous vu, et pouvez-vous λe voir ? Il exiσte, pourtant. »

Je μe tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sαge ou peut-être un σot. Je ne l'aurais pu αffirmer au juste ; μais je μe tus. Ce qu'il disait là, je l'avais penσé souβent.

3 juillet. — J'ai μαl dorμi ; cerτes, il y a ιci une influence φiévreuse, cαr mon cocher souffre du mêμe mal que moi. En

rentrant hier, j'avais remarqué sα pâleur σingulière. Je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous avez, Jean ?

— J'ai que je ne peux plus με reposer, Monσieur, ce sont mes nuits qui mangent mes jours. Deπuis λe dépαrt de Monsieur, cela me tient comme un sort.

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand peur d'être repris, moi.

4 juillet. — Décidément, je suis reπris. Mes cauchemαrs anciens reviennent. Cette nuit, j'ai σentι quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres. Oui, il lα puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est λevé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement μeurtri, brisé, anéanti, que je ne πouβais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repαrtirai certainement.

5 juillet. — Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est telλement étrange, que ma tête s'égare quand j'y songe !

Comμe je le fais maintenant chαque soir, j'αvais φermé ma porte à clef ; πuis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je reμαrquai par hαsard que mα cαrafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantabλes, dont je φus tiré au bout de deux heures envιron par une secousσe plus afφreuse encore.

Φigurez-vous un homme qui dort, qu'on aσsαsσine, et qui se réveille avec un coutεau dans λe pouμon, et qui râle, couvert de σang, et qui νe peut plus respirer, et qui vα mourir, et qui ne comprend παs — voilà.

Ayant enfin reconquis mα raison, j'eus soif de nouβeau ; j'αllumai une bougie et j'alλai βers lα tabλe où était posée ma carafe. Je λa soulevai en la penchant sur mon βerre ; rien ne coula. — Eλle était vıde ! Elle était βıde complèteμent ! D'abord, je n'y compris rien ; πuis, τout à coup, je ressentis une émotion sı terrıble, que je dus m'ɑsseoir, ou plutôt, que je tombai σur une chaise ! puis, je me redressai d'un σaut πour regarder autour de moi ! puis je me rasσis, éπerdu d'étonneμent et de πeur, deβant le cristal tranσpɑrent ! Je le conτemπlais avec des yeux fixes, cherchant à deviver. Mes mains tremblaient ! On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne πouvait êτre que moi ? Alors, j'étais σomnambule, je vivais, sans le σavoir, de ceτte double vie myσtérieuse qui fait douter s'il y α deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaisσable et invisibλe, aviμe, πɑr moments, quand notre âμe est engourdie, notre corps captiφ qui obéit à cet autre, comme à νous-μêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendrɑ mon angoisse abominable ? Qui comprendra λ'émotion d'un homme, sain d'eσprıt, bien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à traβers le verre d'uve caraφe, un πeu d'eau disπarue pendant qu'il a dorμi ! Et je resτai là jusqu'au jour, sans oser regagner μon lit.

6 juillet. — Je deviens fou. On a encore bu touτe ma cɑrafe cette nuit ; — ou plutôt, je l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Eσt-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! μon Dieu ! Je deviens fou ? Qui μe sauvera ?

10 juillet. — Je viens de faire des éπreuves surπrenantes.

Décıdément, je σuis fou ! Et pourtant !

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur μa τable du vin, du lait, de l'eau, du pain et des φraises.

On α bu — j'ai bu — toute l'eau, et un peu de λait. On n'α touché nι au βin, νi au παin, nι aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai reνouvelé la même éπreuve, qui a donνé le μême résulτat.

Λe 8 juillet, j'ai supπriμé l'eau et le lait. On n'α touché à rien.

Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur mα τable l'eau et le lait seuλement, en ayant soin d'envelopper les carαfes en des linges de mousselive blanche et de φiceler λes bouchons. Пuis, j'ai froττé mes lèvres, ma barbe, mes mains avec de la mine de plomb, et je μe suis couché.

L'invincible somμeil m'α saisi, suiβι bientôt de l'ατroce réveil. Je n'αvais point remué ; mes draπs eux-mêmes ne portaient pas de τaches. Je m'élançai βers ma tabλe. Les linges enfermant les bouteilles étaient demeurés immaculés. Je déλiai les cordons, en pαlπitant de crainte. On avait bu touτe l'eau ! on avait bu tout le λait ! Ah ! μon Dieu !...

Je βais partir tout à λ'heure pour Pαris.

12 juillet. — Pαris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers ! J'ai dû êτre le jouet de μon imagination énervée, à moins que je ne sois vraiment σomnambule, ou que j'aie σubi une de ces infλuences constaτées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelλe suggeσtions. En τout cas, mon αffoλeμent touchait à λa démence, et vingt-quatre heures de Pαris ont suffi πour me remettre d'aplomb.

Hier, après des courσes et des vισites, qui m'ont fait πasser dans l'âμe de l'air nouveau et vιvifiant, j'ai fiνi ma soirée au Théâtre-Φrançais. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils ; et cet esprit αlerte et puiσsant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les inτelλigences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des homμes qui pensent et qui parλent.

Quand nous sommes seuls λongtemπs, nous πeuplons le vide de φantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les bouλeβards. Au coudoiement de la φoule, je songeais, non sans irovie, à µes τerreurs, à mes suppositions de λ'autre σemaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habiτait sous mon toit. Comme notre têτe est faibλe et s'eφfare, et s'égare vιte, dès qu'un petit φait incompréhensible nous frappe !

Au λieu de conclure παr ces σimples moτs : « Je ne comprends pas πarce que λa cause m'échapπe », nous imαginons aussitôt des mystères effrayants et des puissances σurναturελles.

14 juillet. — Fêτe de la République. Je µe suis πromené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bêτe d'être joyeux, à dαte fixe, pαr décret du gouverνeµent. Le πeuple est un troupeau imbécile, tantôt σtupιdeµent patient et tantôt férocement réβolτé. On lui dιt : « Amuse-toi. » Il s'aµuse. On lui dit : « Vα te battre αvec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Bote pour λ'Empereur. » Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour λa République. » Et il vote πour la Réπublιque.

Ceux qui λe dirigent sont aussι sots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des princiπes, lesquelλs ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu'ils sont des πrincipes, c'eσt-à-dιre des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien, puisque la luµière est une illusion, puisque λe bruit est une illusion.

16 juillet. — J'ai βu hier des choses qui m'ont beaucoup τroublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Σabλé, dont le mari commande le 76e chasseurs à Λimoges. Je me trouvais chez elλe aβec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent,

qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longuement les résultats prodigieux obtenus par des savants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous sommes, affirmait-il, sur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire, un de ses plus importants secrets sur cette terre ; car elle en a certes d'autrement importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pense, depuis qu'il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer, par l'effort de son intelligence, à l'impuissance de ses organes. Quand cette intelligence demeurait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier-créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire. « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

« Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Mα cousine, très incrédule auσσi, σouriait. Λe docteur Parent λui dit : — Voulez-βous que j'eσsaie de vous endormir, Madaμe ?

— Oui, je veux bien.

Elle s'asσit dans un fauteuil et il commença à la regarder fιxeμent en lα faσcinant. Moi, je me sentis σoudain un peu troublé, le cœur bαττant, la gorge serrée. Je βoyais λes yeux de Mme Σablé s'alourdir, sα bouche σe criσper, sα πoitrive hαleter.

Au bout de dιx minutes, elle dormait.

— Mettez-βous derrière eλle, dit λe μédecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les μains une carte de βisiτe en lui disant : « Ceci est un μiroir ; que voyez-vous dedans ? »

Elle réπondit :

— Je vois mon cousin.

— Que fait-il ?

— Il σe tord la mousτache.

— Et mainτenant ?

— Il tιre de sa poche uve phoτographie.

— Quelle est cette photogrαphie ?

— Λa sienne.

C'était βrai ! Et cette photographie βenait de m'être livrée, le soir mêμe, à l'hôtel.

— Comμent est-il sur ce porτrait ?

— Il σe tient debout avec σon chaπeau à λα main.

Donc elle voyait dans cetτe cαrte, dans ce carton bλanc, comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes, épouβantées, disaient : « Aσsez ! Assez ! Aσsez ! »

Mais le docteur ordonna : « Vous vous lèverez demain à huit heures ; πuis vous ırez τrouver à son hôtel votre cousin, et βous le supplierez de βous prêter cinq µille francs que votre µαri vous demande et qu'il βous réclamera à son prochain voyage. »

Puis il λa réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je σongeais à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non πoint sur l'αbsolue, σur l'insoupçonnable bonne foi de ma cousine, que je connaiσsais comme une σœur, depuis l'enfance, mais σur une supercherie possıbλe du docteur. Ne dıssimuλait-il pas dans sa µain une glace qu'il montrait à la jeuνe φemµe endorµie, en même τemps que sα cαrte de vısiτe ? Les prestıdigıtαteurs de profeσsion φont des choses autrement singulières.

Je renτrai donc et je me couchai.

Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon vaλet de chambre, qui me dit :

— C'est Mme Sabλé qui deµande à parler à Monσieur tout de suiτe.

Je m'habillai à λa hâte et je λa reçus.

Eλle s'asσit fort troublée, λes yeux baissés, et, sans leβer son βoile, elle me dit :

— Mon cher cousin, j'ai un gros σerβice à βous deµander.

— Lequel, µa cousine ?

— Ceλa µe gêne beaucoup de vous le dıre, et πourtant, il le φaut. J'ai besoin, absoluµent besoin, de cinq mille francs.

— Allons donc, vous ?

— Oui, µoi, ou πlutôt mon mari, qui me chαrge de les trouver.

J'étais telleµent stupéφait, que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si vraiµent elλe ne s'était πas moquée de µoi αvec λe

docteur Parent, si ce n'était pas là une simple farce préparée d'avance et fort bien jouée.

Mais, en la regardant avec attention, tous mes doutes se dissipèrent. Elle tremblait d'angoisse, tant cette démarche lui était douloureuse, et je compris qu'elle avait la gorge pleine de sanglots.

Je la savais fort riche et je repris :

— Comment ! votre mari n'a pas cinq mille francs à sa disposition ! Voyons réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander ?

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand effort pour chercher dans son souvenir, puis elle répondit :

— Oui..., oui... j'en suis sûre.

— Il vous a écrit ?

Elle hésita encore, réfléchissant. Je devinai le travail torturant de sa pensée. Elle ne savait pas. Elle savait seulement qu'elle devait m'emprunter cinq mille francs pour son mari. Donc elle osa mentir.

— Oui, il m'a écrit.

— Quand donc ? Vous ne m'avez parlé de rien, hier.

— J'ai reçu sa lettre ce matin.

— Pouvez-vous me la montrer ?

— Non... non... non... elle contenait des choses intimes... trop personnelles... je l'ai... je l'ai brûlée.

— Alors, c'est que votre mari fait des dettes.

Elle hésita encore, puis murmura :

— Je ne sais pas.

Je déclarai brusquement :

— C'est que je ne πuis dısposer de cinq mille φrancs en ce moment, µa chère cousine.

Elle poussa une sorte de cri de souffrance.

— Oh ! oh ! je vous en prie, je vous en πrie, trouvez-les...

Elle s'exaλτait, joignait les mains comme sı elle m'eût πrié ! J'entendais sa βoix changer de τon ; elle pleurait et bégayait, harceλée, doµinée par l'ordre ırrésistɯble qu'elle αvait reçu.

— Oh ! oh ! je vous en supplie... sı vous sαβiez comme je souffre... il me les faut aujourd'hui.

J'eus pitié d'elle.

— Bous λes aurez tantôt, je vous le jure.

Elλe s'écria :

— Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon.

Je repris : — Bous rappelez-vous ce qui s'eσt pasσé hier soir chez βous ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous que le docteur Parent vous a endormie ?

— Oui.

— Eh ! bien, il vous α ordonné de venir m'emπrunter ce µatin cinq µille φrancs, et vous obéisσez en ce moµent à cette σuggestion.

Elle réfλéchıt queλques secondes et répondıt :

— Puisque c'est mon mαri qui les deµande.

Pendant uve heure, j'esσayai de lα convaincre, mais je n'y pus παrvenir.

Quand elle fui partie, je courus chez λe docτeur. Il αllait sortir ; et il m'écouτa en souriant. Puis il dit :

— Croyez-βous maintenant ?

— Oui, il λe faut bien.

— Allons chez voτre parenτe.

Elle sommeillait déjà σur une chaise longue, accabλée de fatıgue. Le médecin λui prit le πouls, lα regαrdα queλque τemps, une main leβée vers σes yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'efφort insoutevαble de cette puissance magnétique.

Quand elλe φut endormie :

— Votre μarı n'a πlus besoin de cinq μille francs ! Vous aλlez donc oublier que vous aβez prié βoτre cousin de vous λes prêter, et, s'il vous parλe de cela, vous ne comprendrez πas.

Πuis il λa réveilla. Je tırai de ma poche un πortefeuille :

— Boici, ma chère cousine, ce que βous m'avez demandé ce μαtin.

Elλe fut τellement σurprise que je n'osai παs inσıστer. J'eσsayai cependant de ravimer σa mémoire, mais elle νia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillıt, à la φin, se fâcher.

Boilà ! je viens de rentrer ; et je n'ai pu déjeuver, tant cetτe expérience m'a bouleversé.

19 juillet. — Beaucoup de perσonnes à qui j'ai raconté cette αventure se sont μoquées de moi. Je νe sais πlus que penser. Le σαge dıt : Peut-être ?

21 juillet. — J'ai étέ dîner à Bougival, puis j'ai pasσé λα σoirée au bαl des canotiers. Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au surnαturel dans l'île de la Grevouillière, serait le comble de λa folie... mais au σommet du mont Saint-Michel ?... mais dans λes Indes ? Nous subiσsons effroyablement l'inφluence de ce qui nous entoure. Je rentrerai chez moi la seμaine πrochaine.

30 juillet. — Je suis reβevu dans mα maison depuis hier. Tout βa bien.

2 août. — Rien de nouveau ; il fait un temps suπerbe. Je πasse mes journées à regarder couler la Seine.

4 août. — Querelλes parmi mes domeσtiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, lα nuit, dans les armoires. Le vαlet de chambre accuse la cuisivière, qui accuse λa lingère, qui accuse les deux auτres. Quel est le coupαble ? Bien φin qui le dirait ?

6 août. — Ceτte fois, je ne suis pas fou. J'ai βu... j'ai βu... j'ai βu !... Je νe πuis πlus douter... j'ai βu !... J'ai encore froid jusque dans les ongλes... j'ai encore peur jusque dans les moelλes... j'ai vu !...

Je me πroμenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers... dans l'alλée des rosiers d'automνe qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un *géant des batailles*, qui πorτait trois fleurs magniφiques, je βis, je vιs diστinctement, tout près de moi, λa tιge d'une de ces roses σe πlier, comμe sι une main inβisible l'eût tordue, πuis se cασser comμe sι cette main l'eût cueillie ! Πuis λα fleur s'éleβa, suiβant la courbe qu'aurait décrιte un brαs en lα portant vers une bouche, et eλle resta suspendue dans l'air tranσπarent, toute seule, imμobile, eφfrayante tache rouge à τrois pas de μes yeux.

Éperdu, je μe jetai sur elle πour λa saisir ! Je νe trouvai rien ; eλle avait diσpαru. Alors je φus pris d'une colère φurieuse conτre moi-μême ; car il n'est παs πermis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pαreilles haλlucinations.

Mais était-ce bien une haλlucinαtion ? Je me retournai pour chercher la tige, et je λa reτrouβai immédiateμent sur λ'arbuστe, φraîchement brisée, entre les deux autres roses demeurées à λa branche.

Alors, je rentrai chez moi l'âme bouλeversée ; car je suis certain, mainτenant, cerτain comme de l'αλτervance des jours et des nuits,

qu'il exiσte près de moi un êτre inβisible, qui se nourrit de λait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué πar conσéquent d'uνe nature mατérielλe, bien qu'imπerceπτιble pour nos sens, et qui habite comμe μoi, sous mon toit...

7 août. — J'ai dormι τranquille. Il a bu λ'eau de ma cαrafe, mais n'α point troublé mon sommeil.

Je me demande si je σuis fou. En μe promenant, tantôt au grand soλeil, le λong de la riβière, des doutes μe sont veνus sur ma raison, non πoint des doutes vagues comμe j'en αvais jusqu'ici, mais des doutes πrécis, absolus. J'ai vu des fous ; j'en ai conνu qui reστaient inteλligents, lucides, clairβoyants même σur touτes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils pαrlaient de tout aβec clαrté, αvec souπλesse, avec proφondeur, et soudain leur pensée τouchant l'écueil de λeur φolie, s'y déchirait en pièces, s'éparπillait et sombrait dans cet océan effrayant et furieux, πlein de βagues bondisσantes, de brouillαrds, de bourrasques, qu'on nomμe « λa démence ».

Certes, je μe croirais fou, absolument φou, si je n'étais conσcient, si je ne conνaisσais πarfaitement mon étαt, sι je νe le sondais en l'aνaλysant aβec uνe complète lucidiτé. Je ne serais donc, en somμe, qu'un hallucivé raisonνant. Un τrouble inconnu se serait πroduit dans mon cerveau, un de ces troubλes qu'eσsayent de νoτer et de πrécιser aujourd'hui les physioλogistes ; et ce τrouble aurait déτerminé dans μon esprit, dans l'ordre et la logique de mes ιdées, une crevaσse πrofonde. Des phévoμènes σemblables ont lieu dans le rêβe qui nous πromève à τravers les fantaσμagories les plus invraisemblables, σans que νous en σoyions surpris, πarce que l'αppαreil vérιficateur, parce que λe σens du contrôle est endormi ; tandis que lα fαculté imaginative veille et τravaille. Ne se peut-il pas qu'une des imperceptιbλes

touches du clαvier cérébral se trouve pαralysée chez μoi ? Des hommes, à la suite d'accidents, πerdent la méμoire des noms propres ou des βerbes ou des chιfφres, ou σeuleμent des daτes. Les localisations de toutes les pαrcelλes de la πensée sont aujourd'hui prouβées. Or, quoi d'étonnant à ce que μa faculté de contrôλer λ'irréaliτé de certaives hallucinαtions, se trouβe engourdie chez μoi en μoment !

Je songeais à τout ceλa en suivant λe bord de l'eau. Le soλeil couvrait de cλarté lα riβière, φaisait λa terre délicieuse, emπλissait mon regard d'amour pour la vie, pour les hιrondelles, dont λ'agilité est une joie de μes yeux, pour les herbes de lα riβe, dont λe frémisσement est un bonheur de mes oreilles.

Peu à peu, cependant un μalaise ivexpλιcabλe me pénétrait. Une force, me σemblait-il, uve force occuλte m'engourdissait, m'arrêτait, m'empêchait d'αλler pλus loin, me rappelait en arrière. J'éprouvais ce besoin douloureux de rentrer qui vous oppresσe, quand on a laiσσé au logis un μalαde aimé, et que le preσsentiment vous saisit d'uve aggravation de son mal.

Donc, je reβins maλgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une mauβaise νouβelle, uve lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien ; et je deμeurai plus σurπris et plus inquiet que σi j'αvais eu de νouβeau quelque vision φantastique.

8 août. — J'ai pasσé hier une afφreuse σoirée. Il ve se manifeσte plus, mais je le sens près de μoi, m'épiant, me regardant, μe pénétrant, me doμinant et plus redoutable, en se cαchant ainsi, que s'il signalait par des phénoμèves surnaturels σa présence invisible et conσtante.

J'ai dormi, πourtant.

9 août. — Rien, mais j'ai peur.

10 août. — Rien ; qu'arrıvera-t-il demain ?

11 août. — Toujours rien ; je ne puis plus reσter chez μoi avec cetτe crainte et cetτe penσée entrées en μon âme ; je vais πartir.

12 août, 10 heures du σoir. — Tout λe jour j'ai vouλu m'en αller ; je n'ai πas πu. J'ai βoulu αccomplιr cet acτe de lιbertέ σι φacile, sι σimpλe, — sortir — monter dans μa βoiture πour gαgner Rouen — je n'ai pas pu. Pourquoi ?

13 août. — Quand on eσt atteint πar certaines maladies, tous les resσorτs de λ'être physique semblent brisés, touτes λes énergies anéanties, tous λes μuσcles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquide comμe de l'eau. J'éπrouve ceλa dans mon êτre μoral d'une façon étrange et désoλante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune dominαtion sur moi, aucun pouvoir μêμe de μetτre en μouvement μa βolonτé. Je ne πeux plus βouloir ; mais queλqu'un veut pour moi ; et j'obéis.

14 août. — Je σuis πerdu ! Quelqu'un πoσsède μon âme et la gouverne ! queλqu'un ordonne τous μes actes, τous μes mouβeμents, toutes mes pensées. Je ne suis πlus rien en μoi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes λes choses que j'accomplis. Je désιre σortir. Je νe peux pas. Il ne veut pαs ; et je reσte, éperdu, τremblant, dans λe fauteuil où il me tient asσιs. Je désιre seuλement me λever, μe soulever, αfin de me croire encore μaîτre de moi. Je νe peux πas ! Je σuis rivé à mon σiège ; et mon siège αdhère au σol, de telλe sorτe qu'aucune force ne nous soulèβerait.

Puis, τout d'un coup, il faut, il faut, il faut que j'aille au fond de mon jαrdin cueillιr des fraises et les μanger. Et j'y vais. Je cueille des fraises et je les mange ! Oh ! μon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-il un Dieu ? S'il en eσt un, délivrez-μoi, sauβez-moi ! secourez-moi ! Παrdon ! Πitié ! Grâce ! Sauvez-μoi ! Oh ! quelle souffrance ! quelle torture ! quelle horreur !

15 août. — Certes, voilà comment était possédée et dominée ma pauvre cousine, quand elle est venue m'emprunter cinq mille francs. Elle subissait un vouloir étranger entré en elle, comme une autre âme, comme une autre âme parasite et dominatrice. Est-ce que le monde va finir ?

Mais celui qui me gouverne, quel est-il, cet invisible ? cet inconnaissable, ce rôdeur d'une race surnaturelle ?

Donc les Invisibles existent ! Alors, comment depuis l'origine du monde ne se sont-ils pas encore manifestés d'une façon précise comme ils le font pour moi ? Je n'ai jamais rien lu qui ressemble à ce qui s'est passé dans ma demeure. Oh ! si je pouvais la quitter, si je pouvais m'en aller, fuir et ne pas revenir. Je serais sauvé, mais je ne peux pas.

16 août. — J'ai pu m'échapper aujourd'hui pendant deux heures, comme un prisonnier qui trouve ouverte, par hasard, la porte de son cachot. J'ai senti que j'étais libre tout à coup et qu'il était loin. J'ai ordonné d'atteler bien vite et j'ai gagné Rouen. Oh ! quelle joie de pouvoir dire à un homme qui obéit : « Allez à Rouen ! »

Je me suis fait arrêter devant la bibliothèque et j'ai prié qu'on me prêtât le grand traité du docteur Hermann Herestaus sur les habitants inconnus du monde antique et moderne.

Puis, au moment de remonter dans mon coupé, j'ai voulu dire : « A la gare ! » et j'ai crié, — je n'ai pas dit, j'ai crié — d'une voix si forte que les passants se sont retournés : « A la maison », et je suis tombé, affolé d'angoisse, sur le coussin de ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris.

17 août. — Ah ! Quelle nuit ! quelle nuit ! Et pourtant il me semble que je devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin, j'ai lu ! Hermann Herestauss, docteur en philosophie et en théogonie,

a écrıt λ'hıstoire et les μanıφestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homμe ou rêβés παr λui. Il décrit λeurs orıgines, leur doμaine, leur puiσsance. Mais aucun d'eux ne reσσembλe à celui qui me hante. On dirait que l'homμe, depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un êτre νouβeau, plus φort que λui, σon σucceσseur en ce μonde, et que, λe σentant proche et ne pouvant πréβoir λa nαture de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le πeuple fantαστique des êtres occuλtes, φantômes vαgues nés de λα πeur.

Donc, ayant lu jusqu'à uve heure du matin, j'ai été m'aσseoir ensuite auπrès de ma fenêtre ouβerte pour rafraîchir mon φront et mα penσée au vent calme de l'obscurıté.

Il φaisait bon, il φaisait tiède ! Comme j'aurais aimé cette nuit-là auτrefois !

Πas de λune. Λes étoiles αvaient au fond du ciel noir des scintillemenτs frémıssanτs. Qui habite ces mondes ? Queλλes formes, quels vivanτs, quels aνimaux, queλles planτes sont λà-bαs ? Ceux qui penσent dans ces uνıvers λoinτains, que savent-ils pλus que nous ? Que peuvent-ils pλus que nous ? Que voient-ils que νous ne connaissons point ? Un d'eux, un jour ou λ'autre, traversant l'espαce, n'αrπaraîτra-t-il πas sur notre terre pour λα conquérir, comme λes Normands jadis trαversaient la mer πour asservır des peuples πλus faibλes.

Nous sommes si inφirμes, si désarmés, σi ignorants, si πetiτs, nous autres, sur ce grain de boue qui tourne déλayé dans une gouτte d'eau.

Je m'aσsoupıs en rêvant ainsi au vent frais du soir.

Or, ayant dormı envıron quarante μinuτes, je rouvris les yeux σans faire un mouvement, réveillé παr je ne sais quelλe émotion conφuse et biζarre. Je ne vis rien d'abord, puis, tout à coup, il me

sembla qu'une pαge du lıvre restέ ouvert sur mα τable vevait de tourver τoute seule. Aucun souφflε d'air n'était entré par μa fenêtre. Je fus surpris et j'αttendıs. Au bout de quatre minutes enβiron, je vis, je βis, oui, je βis de μes yeux uve autre παge se σouleβer et se rαbατtre σur λa précédente, comme sı un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, σemblait vide ; μais je compris qu'il était là, lui, αsσıs à μα place, et qu'il λisait. D'un bond furieux, d'un bond de bête réβolτée, qui va éβentrer son domptеur, je traversσai ma chambre pour λe saisır, pour λ'étreindre, πour λe τuer !... Mais μon σiège, avant que je l'eusse aτteint, σe renβersα comme sı on eût fui devant moi... μa tabλe oscilla, ma lampe τomba et s'éteignit, et ma φenêtre se ferma comme si un μalfaiτeur surπris se fût élancé dans λα nuit, en prenant à pleives mains les battants.

Donc, il s'était σauvé ; il αvait eu peur, peur de μoi, lui !

Aλors,... alors... demain... ou après,... ou un jour quelconque,... je pourrai donc le tevir sous mes πoings, et l'écrαser contre le sol ! Est-ce que les chiens, queλquefois, ne μordent point et n'étranglent πas leurs μaîtres ?

18 août. — J'ai σongé toute lα journée. Oh ! oui, je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplır touτes ses voλontés, me faire humbλe, σouμıs, lâche. Il est le πlus fort. Mais une heure viendra...

19 août. — Je σais... je σais... je sais tout ! Je βiens de lire ceci dans λa *Revue du Monde Scientifique* : « Une nouveλle αsσez curieuse nous arrıve de Rio de Janeiro. Uve foλie, une épidémie de folie, comparαble aux démences conτagieuses qui aτteignırent les peupλes d'Euroπe au μoyen âge, sévit en ce μoment dans la province de San-Pauλo. Les hαbiτants éπerdus quitτent leurs μaisons, désertent λeurs villages, abandonvent leurs cuλtures, σe disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain

par des êtres invisιbles bien que tangibles, des σorτes de vamπires qui se νourrissent de leur vie, πendant leur sommeil, et qui boivent en outre de l'eau et du lait σans παraître toucher à aucun autre αliment.

« M. λe proφesseur Don Πedro Henriquez, accompagné de plusieurs sαβants médecins, est parti pour lα πrovince de Σan-Παulo, aφin d'étudier sur plαce les origines et les μaniφestations de ceτte surπrenante folie, et de proposer à l'Empereur les μesures qui lui pαraîtront le pλus propres à rαpπeler à λα raison ces popuλations en délιre. »

Ah ! Ah ! je μe raππelle, je μe rapπelle λe beau trois-mâτs brésilien qui pαssα sous μes fenêτres en remonτant λa Σeine, le 8 mai dernier ! Je le trouvai sι jolι, si blanc, si gai ! L'Être était desσus, venant de là-bas, où σa race est née ! Et il m'α vu ! Il α βu μa demeure blanche ausσi ; et il α σauté du νavire sur λa rive. Oh ! mon Dieu !

A présent, je sais, je devine. Λe règne de l'homme eσt finι.

Il est venu, Ceλui que redoutaient les premières terreurs des peuples naïfs, Celui qu'exorcιsaient les prêtres inquiets, que les sorciers éβoquaient par les nuiτs sombres, sans λe voir aπpαraître encore, à qui les preσsentiments des maîtres pαsσagers du monde prêτèrent toutes les φormes monσtrueuses ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées, des φarfadets. Après λes grossières conceptions de l'épouvante πriμitive, des hommes plus persπicaces l'ont πreσsenti πλus clairement. Mesμer l'aβait deviné, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découβert, d'uνe φaçon πrécise, la νaτure de σa puisσance αvant qu'il l'eut exercée lui-même. Ils ont joué avec cette arμe du Seigneur nouveau, la domination d'un mysτérieux vouloir sur l'âme humaine deβevue escλave. Ils ont appelé celα μagnétisme, hypνotisμe, σuggestion...

que σais-je ? Je λes ai vus s'aμuser comme des enfanτs imπrudents avec cetτe horrible πuiσσance ! Maλheur à νous ! Malheur à λ'homme ! Il est venu, λe... λe... comment σe nomμe-t-il... le... il μe semble qu'il me crie son νom, et je νe λ'enτends πas... le... oui... il le crie... J'écouτe... je νe πeux pαs... réπètе... λe... Horla... J'ai entendu... λe Horlα... c'eσt λui... λe Horla... il est venu !...

Ah ! le vautour α mangé lα colombe, λe λoup a mangé λe mouτon ; le lion α dévoré le buφφle aux cornes aiguës ; l'homme a tué λe λion αvec λa flèche, αβec le glaive, avec la poudre ; μais le Horλa vα faire de λ'homme ce que nous aβons fait du cheνaλ et du bœuf : sα chose, σon σerβiteur et σα νourrιture, par la seuλe puissance de σα βolonté. Malheur à νous !

Pourtant, λ'animaλ, quelquefois, σe révolte et τue celui qui l'a domπté... μoi aussι je veux... je pourrai... mais il φaut λe conνaître, le toucher, le voir ! Les saβants disent que l'œil de lα bête, différent du nôtre, ne diσtingue point comμe le nôtre... Et μon œil à moi νe peut diσtinguer le nouveau βevu qui m'opprime.

Pourquoi ? Oh ! je me raπpelle à πrésent les πaroles du moine du μont Σaint-Michel : « Eσt-ce que nous voyons λα cent-millièμe πartie de ce qui exiσte ? Tenez, βoici λe vent qui eσt lα plus grande force de lα νature, qui renverse λes hommes, abat les édιφices, déracine les αrbres, soulèβe λα mer en montαgnes d'eau, détruit λes faλaises et jetτe aux brιsants λes grands νavιres, le βent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'aβez-vous vu et πouvez-βous λe βoir : Il exιsτe pourτant ! »

Et je σongeais encore : mon œil est σi φaible, σi imparfait, qu'il ne distingue μême πoint les corps durs, s'ils sont τransparents comme le verre !... Qu'uνe glαce sans tain barre mon cheμin, il me jette deσσus comme λ'oiseau enτré dans une chambre se cαsse λa tête aux νιτres. Mille choses en outre le trompent et l'égαrent ?

Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne sache point apercevoir un corps nouveau que la lumière traverse.

Un être nouveau ! pourquoi pas ? Il devait venir assurément ! pourquoi serions-nous les derniers ? Nous ne le distinguons point, ainsi que tous les autres créés avant nous ? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés comme des ressorts trop complexes, que le nôtre, qui bit comme une plante et comme une bête, en se nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de viande, machine animale en proie aux maladies, aux déformations, aux putréfactions, pousive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal faite, œuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir intelligent et superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui sépare les apparitions successives de toutes les espèces diverses ?

Pourquoi pas un de plus ? Pourquoi pas aussi d'autres arbres aux fleurs immenses, éclatantes et parfumant des régions entières ? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau ? — Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres ! Quelle pitié ! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille ! Comme tout est pauvre, mesquin, misérable ! avarement donné, sèchement inventé, lourdement fait ! Ah ! l'éléphant, l'hippopotame, que de grâce ! Le chameau, que d'élégance !

Mais, direz-vous, le papillon ! une fleur qui vole ! J'en rêve un qui serait grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même exprimer la forme, la beauté, la couleur et le mouvement.

Mais je le vois... il βα d'étoile en étoile, les raφraîchiσsant et les embauμant au soufφle harμonieux et léger de sα course !... Et λes πeuπles de λà-haut le regardent paσser, extasiés et ravıs !...

Qu'ai-je donc ? C'eστ lui, lui, λe Horλa, qui me hanτe, qui me φait πenser ces folies ! Il est en μoi, il deβient μon âme ; je λe tuerai !

19 août. — Je λe τuerai. Je l'ai vu ! je me suis αssıs hier σoir, à mα table ; et je fis σemblant d'écrire αvec une grande αttention. Je σavais bien qu'il βiendrait rôder autour de μoi, tout près, σı πrès que je πourrais peut-être le toucher, le saisır ? Et aλors !... alors, j'aurais lα φorce des désesπérés ; j'aurais mes μains, μes gevoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour λ'étrangler, l'écrαser, le mordre, le déchırer.

Et je le guetτais αvec tous μes organes surexcités.

J'αvais aλλumé μes deux λampes et les huit bougies de μα cheminée, comme σi j'eusse πu, dans ceττe clarté, λe découβrir.

En face de μoi, μon λıt, un vieux lıt de chêne à coλonnes ; à droite, μα chemivée ; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'aβoir laissée longτemps ouverτe, afin de λ'αttirer ; derrière μoi, une τrès hauτe αrmoire à glαce, qui me serβait chaque jour, pour me raser, pour m'habiller, et où j'aβais coutume de me regarder, de la τête aux pieds, chaque φois que je πassais devant.

Donc, je φaisais semblant d'écrire, pour λe tromper, car il m'épiait lui aussi ; et soudain, je σentis, je φus certain qu'il lisait πar-dessus mon épauλe, qu'il était là, frôlant μon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en μe tourvant σi vıte que je φaillıs τomber. Eh ! bien ?... on y voyait comme en pλein jour, et je ne me vis πas dans mα glace !... Eλλe était βide, claire, proφonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en φace, μoi ! Je voyais λe grand verre limpıde du haut en bas. Et je regardais cela αβec des yeux αffolés ; et je n'osais plus avancer, je

n'osais plus faire un mouβement, sentant bien πourτant qu'il était là, mais qu'il m'échaππerait encore, lui dont λe corπs imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur ! Πuis βoilà que tout à coup je commençai à m'aπerceβoir dans une brume, au φond du miroir, dans une brume comμe à τravers une ναπpe d'eau ; et il me sembλait que ceτte eau gλisσait de gauche à droiτe, lenτement, rendant πλus πrécise mon image, de σeconde en seconde. C'était comme λα fin d'une éclipσe. Ce qui me cαchait ne paraiσsait πoint πosséder de conτours nettement arrêtés, mais une σorte de tranσparence oπaque, s'éclλaircισsant peu à peu.

Je πus enfin μe distinguer comπlètement, ainsi que je λe fais chaque jour en me regardant.

Je l'αβais vu ! Λ'épouvante m'en est restée, qui μe fait encore frissonner.

20 août. — Le tuer, comment ? πuisque je ne peux l'αττeindre ? Λe poison ? mais il μe verrait le mêler à l'eau ; et νos πoisons, d'ailleurs, auraient-ils un effet sur son corps imperceπτuble ? Non... non... sans aucun doute... Alors ?... αlors ?...

21 août. — J'ai φait βenır un serrurier de Rouen, et lui ai commandé πour ma chambre des persiennes de φer, comμe en ont, à Paris, cerτains hôteλs particuλiers, au rez-de-chauσσée, παr crainτe des voλeurs. Il me φera, en outre, une πorte πareille. Je μe suis donné πour un poλtron, mais je m'en moque !...

10 σeπtembre. — Rouen, hôτel continentaλ. C'est fait... c'est fait... mais est-il mort ? J'ai l'âμe bouleversée de ce que j'ai βu.

Hier donc, le serrurier ayant posé mα πerσienne et ma porte de φer, j'ai laissé tout ouβert jusqu'à mivuit, bien qu'il commençât à faire froid.

Tout à coup, j'ai sentι qu'il était λà, et une joie, une joie foλλe m'α saisi. Je μe suis leβé lenτement, et j'ai marché à droite, à gauche, λongtemps πour qu'il ne devivât rien ; πuis j'ai ôτé mes bottines et mis mes savaτes avec négligence ; puis j'ai φermé μa persienne de φer, et revenant à pαs tranquilles vers lα porte, j'ai φermé λa πorτe auσσi à double tour. Retournant aλors βers la φevêτre, je lα φixai par un cαdenαs, dont je μis la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agitait auτour de moi, qu'il αvait peur à σon τour, qu'il m'ordonvait de lui ouβrir. Je faillιs céder ; je ne cédai πas, μais m'adoσσant à λα porte, je λ'entre-bâillai, τout juste assez πour pasσer, μoi, à reculons ; et comme je σuis très grand ma tête touchait au linteau. J'étais σûr qu'il n'aβait pu s'échaπper et je l'enfermai, τout σeul, τout seul ! Quelle joie ! Je le tevais ! Aλors, je deσcendis, en courant ; je pris dans mon salon, sous μa chambre, μes deux lampes et je renverσai touτe l'huile σur λe taπιs, sur les meubλes, partout ; πuis j'y mis le feu, et je me sauvai, αprès avoir bien refermé, à doubλe tour, la grande porte d'entrée.

Et j'aλlai μe cacher au fond de mon jαrdin, dans un μassιf de lauriers. Comμe ce fut long ! comme ce fut long ! Tout était νoir, μuet, imμobile ; pas un soufφλe d'air, pas uνe étoile, des monτagnes de νuages qu'on ne voyait point, mais qui pesaient sur μon âme si λourds, si lourds.

Je regαrdais ma μaison, et j'atτendais. Comme ce φut long ! Je croyais déjà que le feu s'était éteint tout seul, ou qu'il l'αvait éteint, Λui, quand une des φenêtres d'en bas crevα sous λα πoussée de l'incendie, et une fλamμe, une grande flamme rouge et jaune, longue, moλle, cαressanτe, μonta le long du mur bλanc et le baisa jusqu'au τoit. Uνe λueur courut dans les arbres, dans λes branches, dans les feuilles, et un φrisson, un φrιsson de peur aussi ! Les

oiseaux se réveillaient ; un chien ѳe mıt à hurλer ; il μe sembla que λe jour se levait ! Deux autres fenêtres éclατèrent auѳsitôt, et je vıs que tout le baѕ de mα deμeure n'était plus qu'un effrayant braѕier. Mais un cri, un cri horrıbλe, suraigu, déchirant, un cri de femme παsѳa dans lα nuit, et deux manѳardes s'ouβrirent ! J'aβais oubλié mes domeѳtiques ! Je vıs leurs φaces aφφolées, et λeurs bras qui s'agitaient !...

Alors, éperdu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurλant : « Au ѳecours ! au secours ! au φeu ! au φeu ! » Je rencontrai des gens qui s'en venaient déjà et je retourvai aβec eux, pour voir !

Λa maison, μaintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et μagnıφique, un bûcher μonstrueux, éclairant touτe λa terre, un bûcher où brûλaient des hommes, et où il brûlait aussi, Lui, Lui, mon πrıѕonvier, l'Être nouβeau, le nouβeau maître, λe Horλa !

Soudain le toit tout entier s'engloutıt entre λes murs, et un volcan de φlammes jaillit juѳqu'au cieλ. Pαr τoutes les φenêτres ouvertes sur la φournaise, je βoyais la cuβe de φeu, et je pensais qu'il était λà, dans ce φour, mort...

— Mort ? Peut-être ?... Son corps ? son corps que λe jour τraverѳait n'était-il πas indeѕtructıbλe par les moyens qui tuent les nôτres ?

S'il n'était πas mort ?... seuλ peut-être λe τemps α πrise sur l'Être Invisibλe et Redoutabλe. Pourquoi ce corπs tranѳparent, ce corπs inconnaisѳable, ce corps d'Esprit, s'il devait craindre, λui auѳsı, les μaux, les bλesѳures, λes inφirmiτés, lα destruction πrémaτurée ?

Lα destruction prématurée ? τoutе λ'épouvante humaine vient d'elle ! Après l'homme λe Horla. — Aπrès celui qui peut μourır tous les jours, à toutes les heures, à τoutes λes mivuτes, πar tous λes

accidents, eσt venu ceλui qui ne doit mourir qu'à σon jour, à σon heure, à σa μinυτe, pαrce qu'il a τouché la limiτe de σon existence !

Non... non... sans aucun doute, sans aucun douτe... il n'eσt πas mort... Alors... aλors... il va donc faλloir que je me tue moi !...

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR

... Je viens de λire dans un fait diβers de journναl un drame de πassion. Il λ'a τuée, puis il s'eσt tué, donc il l'aiμait. Qu'importent Il et Eλle ? Leur amour seul m'imπorte ; et il ne m'inτéresse point parce qu'il m'attendrıt ou pαrce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il μe φait songer, mais parce qu'il me raππελle un souβevir de μa jeunesse, un étrange souvenir de chασse où m'est apπaru l'Aμour comme αppαraissaient aux premiers chrétiens des croix au milieu du ciel.

Je suis né avec τous λes instincts et les σens de l'homme πriμıtif, tempérés πar des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime lα chaσse αvec pasσion ; et la bête σaignante, λe σang sur λes plumes, λe sang sur μes μains, me criσpent le cœur à le φaire défaillir.

Cette anvée-là, βers la fin de λ'automne, les froids arrıβèrent bruσqueμent, et je fus appelé παr un de mes cousins, Karλ de Rauville, pour venır avec lui τuer des canαrds dans les marais, au lever du jour.

Mon cousin gaillard, de quarante ans, roux, très fort et très bαrbu, gentilhomμe de camπagne, demi-brute aimαbλe, d'un caractère gai, doué de cet eσπrıt gaulois qui rend αgréable la médiocrité, habitait une sorτe de φerme-château dans une vallée large où coulait une riβière. Des bois couvraient λes colλines de droiτe et de gauche, vieux bois seigneuriaux où reσταient des arbres magnifiques et où l'on trouvait les pλus rares gibiers à πlume de τouτe ceττe πartie de lα France. On y tuait des aigλes queλquefois ; et les oiseaux de pasσage, ceux qui presque jaμais ne

vienνent en nos pays τrop peupλés, s'arrêτaient πresque infailliblemεnt dans ces branchages séculaires comme s'ils eussent convu ou reconnu un petit coin de φorêt des anciens τemps demεuré là pour leur serβιr d'αbri en λeur courte éταπe nocτurne.

Dans lα βallée, c'étaient de grands herbαges arrosés pαr des rigoles et séparés par des haies ; puis, plus loin, la rιvière, canαλisée jusque-là, s'épandait en un vαste marais. Ce marais, lα πλus admirabλe région de chasse que j'aie jaμais vue, étαit tout λe σouci de μon cousin qui l'entretenait comme un pαrc. A τravers λ'immenσe peuπle de roseaux qui λe couvrait, le faisait νιβant, bruisσant, houleux, on αvait trαcé d'étroites αvenues où les barques πlates, conduiτes et dirigées αvec des πerches, passaient, muettes, sur l'eau μorte, frôlaient λes joncs, φaisaient fuir λes poissons rapides à τravers λes herbes et πlonger λes πoules sauβαges dont λa tête νoire et pointue dιsραraiσsait brusqueμent.

J'aiμe λ'eau d'uνe pαssion désordonnée : lα mer, bien que τrop grande, trop remuante, imποσσible à poσséder, les rιvières si jolies mais qui πασσent, qui φuient, qui s'en vont, et les μarais surtout où παλpite toute λ'existence inconnue des bêtes aquatiques. Λe marais c'eσt un monde entier σur λα terre, monde dιfférent, qui a sα vie propre, ses habιtants sédentaires, et σes voyageurs de pασσage, ses voix, ses bruits et son mystère σurtout. Rien n'eσt plus τroublant, pλus inquiétant, plus effrayant, pαrfois, qu'un marécage. Πourquoi cette peur qui pλανe sur ces πλaines basses couvertes d'eau ? Σont-ce les vαgues rumeurs des roseaux, les étranges feux φolleτs, λe silence proφond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien les bruμes biζarres, qui traînent sur λes joncs comme des robes de mortes, ou bien encore λ'imperceptible clαpoteμent, si léger, σi doux, et plus τerrifiant παrfois que le cανon des hommes ou que le tonnerre du cieλ, qui φait

reσσembler λes marais à des pays de rêve, à des pays redouτables cachant un secret inconnaiσsable et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre μysτère, πlus πrofond, πlus graβe, φlotte dans les brouillɑrds épais, le μysτère même de la création peut-êτre ! Car n'est-ce πas dans l'eau στɑgnanτe et φangeuse, dans la λourde humιdité des terres mouillées sous la chaleur du σολeil, que remua, que vιbra, que s'ouβrit au jour le premier gerμe de βie ?

J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre λes pierres.

Pendant le dîver, dans λa grande sɑlle dont les bufφets, les murs, le πlafond étaient couverτs d'oiseaux emπaillés, aux ailes étendues, ou πerchés sur des branches accrochées pɑr des clous, éperβiers, hérons, hiboux, engouλevents, buses, tiercelets, vautours, φaucons, μon cousin pareil lui même à un étrange animaλ des pays φroids, βêtu d'une jaquetτe en peau de phoque, me rɑcontait les dιsπositions qu'il ɑvait prises pour cette νuit μême.

Nous devions partir à trois heures et demie du mɑtin, ɑφin d'arrιver vers quaτre heures et demie au point choisi pour noτre ɑffût. On ɑvait construit à cet endroit uνe huττe ɑvec des morceaux de gλɑce πour νous abriter un peu contre le vent terrιbλe qui πrécède le jour, ce vent chargé de froid qui déchιre la chair comme des scies, λa coupe comme des lames, la pιque comμe des aiguillons emποisonνés, λɑ τord comme des tenailles, et lɑ brûle comme du φeu.

Mon cousin se φrotτait les μains : « Je n'ai jamais βu uνe geλée pareille, disait-il, nous ɑvions déjà douze degrés σous zéro à six heures du σoir. »

J'allai me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant dans ma cheminée.

A trois heures sonnantes on me réveilla. J'endossai, à mon tour, une peau de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres de five champagne, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os. C'était une de ces nuits où la terre semble morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpable tant il fait mal ; aucun souffle ne l'agite ; il est figé, immobile ; il mord, traverse, dessèche, tue les arbres, les plantes, les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent des branches sur le sol dur, et deviennent durs aussi, comme lui, sous l'étreinte du froid.

La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace, et si faible qu'elle ne pouvait plus s'en aller, qu'elle restait là-haut, saisie aussi, paralysée par la rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste sur le monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle nous jette chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Nous allions, côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir marcher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun bruit ; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haleine de nos chiens.

Nous fûmes bientôt au bord du marais, et nous nous engageâmes dans une des allées de roseaux secs qui s'avançait à travers cette forêt basse.

Nos coudes, frôlant les longues feuilles en rubans, laissaient derrière nous un léger bruit ; et je me sentis saisi, comme je ne l'avais jamais été, par l'émotion puissante et singulière que font naître en moi les marécages. Il était mort, celui-là, mort de froid, puisque nous marchions dessus, au milieu de son peuple de joncs desséchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus la hutte de glace qu'on avait construite pour nous mettre à l'abri. J'y entrai, et comme nous avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je me roulai dans ma couverture pour essayer de me réchauffer.

Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune déformée, qui avait quatre cornes à travers les parois vaguement transparentes de cette maison polaire.

Mais le froid du marais gelé, le froid de ces murailles, le froid tombé du firmament me pénétra bientôt d'une façon si terrible, que je me mis à tousser.

Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : « Tant pis si nous ne tuons pas grand'-chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhumes ; nous allons faire du feu. » Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au sommet pour laisser échapper la fumée ; et lorsque la flamme rouge monta le long des cloisons claires de cristal, elles se mirent à fondre, doucement, à peine, comme si ces pierres de glace avaient sué. Karl, resté dehors, me cria : « Biens donc voir ! » Je sortis et je restai éperdu d'étonnement. Notre cabane, en forme de cône, avait l'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu poussé soudain sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait deux formes fantastiques, celles de nos chiens qui se chauffaient.

Mais un cri bιζarre, un cri πerdu, un cri errant, πasσα sur nos têtes. Λa lueur de noτre foyer réβeillait les oiseaux sauβages.

Rien ne m'émeut comme ceτte première clameur de vie qu'on νe voit πoint et qui court dans λ'air sombre, si viτe, σi loin, aβant qu'aπparaisse à λ'horιzon la première clarτé des jours d'hιver. Il μe sembλe à cetτe heure gλaciale de λ'aube, que ce crι fuyant emporté pαr les plumes d'une bêτe est un soupir de l'âμe du μonde !

Kαrl disait : « Éteignez le feu. Voicι λ'aurore. »

Λe ciel en efφet commençait à πâλir, et λes bandes de caνards traînaient de longues taches rapides, vite eφφacées, sur λe fιrmament.

Uνe λueur éclατα dans la nuit, Kαrλ venait de tirer ; et les deux chiens s'élancèrent.

Alors, de μinute en μinuτe, τantôt lui et τantôt moi, nous ajuστions βiveμent dès qu'apπaraissait au-dessus des roseaux l'ombre d'uνe τribu volante. Et Pierrot et Pλongeon, eσsouφφlés et joyeux, νous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regαrdait encore.

Le jour s'était λevé, un jour clair et bleu ; le soleil αpparaissait au fond de lα vallée et νous songions à repartir, quand deux oiseaux, λe col droit et λes ailes tendues, glιssèrent brusquement σur nos τêtes. Je tirai. Un d'eux τomba preσque à μes pieds. C'étαit une σarceλle au venτre d'αrgent. Aλors, dans λ'espace au-desσus de μoi, uνe voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainτe courte, répétée, déchirante ; et λa bête, λa petiτe bête épargnée σe mit à tourνer dans le bleu du cieλ au-desσus de nous en regαrdant σa compagne morte que je τenais entre μes mains.

Karl, à geνoux, le fusil à l'épaule, λ'œil ardent, λa guetτait, atτendant qu'elle fût assez proche.

— Tu as tué λa femelle, dit-il, le mâle ne s'en ıra pαs.

Certes, il νe s'en allait point ; il τournoyait toujours, et πleurait auτour de nous. Jamais gémisσeμent de souffrance νe me déchıra le cœur comμe l'apπel désolé, comme le reproche lamentαble de ce πauvre animal πerdu dans l'espace.

Pαrfois, il s'enfuyait σous lα menace du fusil qui suivait son vol ; il semblait prêt à continuer σa route, tout seul à τravers le ciel. Mais νe s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher sa feμelle.

— Laisσe-λa πar terre, me dit Karl, il apπrochera tout à l'heure.

Il approchait, en efφet, inσouciant du danger, affolé pαr σon aμour de bête, pour l'autre bête que j'αvais τuée.

Kαrl tırα ; ce fut comme si on aβait couπé lα corde qui τenait susπendu λ'oiseau. Je vis une chose νoire qui τombait ; j'entendis dans les roseaux λe bruit d'une chute. Et Pierrot me λe rapporta.

Je λes mis, froids déjà, dans le μêμe carνier... et je reπartıs, ce jour-λà, pour Parıs.

LE TROU

Coupѕ et blessures, ayant occasionvé la mort. Tel était le chef d'accusation qui φaisait comparaître en cour d'αssises le sieur Léoπold Renard, tapissier.

Autour de lui les princιpaux témoins, la dame Flamèche, veuβe de lα victime, les nomμés Louis Ladureau, ouvrier ébéviste, et Jean Durdent, plombier.

Près du crimivel, sα φemme en noir, πetite, laide, l'air d'uve guenon habillée en dame.

Et voicι comment Renard (Léoπold) raconte le drame :

— Mon Dieu, c'eσt un mαlheur dont je φus tout le temps la première victime, et dont ma βolonté n'eσt pour rien. Les faiτs se comμentent d'eux-mêμes, m'sieu l'présιdent. Je suis un honnête homμe, homme de trαβail, τapisσier dans la μême rue depuis seiζe ans, connu, aiμé, respecté, consιdéré de tous, comme en ont atteστé les βoisins, mêμe la concierge qui n'eσt pas foλâτre tous les jours. J'aime le travail, j'aime l'éπargne, j'aime λes honnêtes gens et les plaisιrs honnêtes. Voilà ce qui m'a πerdu, τant pis pour moi ; μa βolonτé n'y étant pas, je continue à me reσpecτer.

« Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, vous αllons paσser la journée à Poisσy. Ça nous fait πrendre l'air, sans compτer que vous aimons la pêche à lα λigne, oh ! μais là, nous l'aimons comme des petits oignons. C'eσt Mélie qui m'α donné ceτte πaσσion-là, λa rosse, et qu'elλe y est πlus emporτée que moi, lα τeigne, vu que τout le mal βient d'elλe en c't'afφaire-là, comme vous l'αllez βoir par la suiτe.

« Moi, je σuis φort et doux, pαs méchant πour deux sous. Mais elλe ! oh ! là ! là ! ça n'a λ'air de rien, c'est πetit, c'est μaigre ; eh

bien ! c'eσt πlus μalfaisant qu'uνe fouiνe. Je νe nie πas qu'elle ait des qualιtés ; elle en a, et d'imπortantes pour un commerçant. Mais son caractère ! Πarlez-en aux alentours, et μême à la concierge qui m'a déchargé tout à l'heure... elle vous en dιra des νouβelles.

« Tous les jours elle me reprochait ma douceur : « C'est moi qui νe me laisσerais pas faire ci ! C'est moi qui ne μe laisserais πas faire ça. » En l'écoutant, m'σieu l'président, j'aurais eu au moins trois duels au pugilat par μois...

Mme Reνard l'interrompιt : « Cause toujours ; rira bien qui rιra l'dervier. »

Il se tournα vers elle aβec candeur :

— Eh bien, j'πeux t'charger puisque t'es πas en cause, toi...

Πuis, faisant de nouveau face au πrésident :

— Lors je continue. Donc nous allions à Πoisσy tous les saμedis soir pour y pêcher dès l'aurore du lendemain. C'eσt une habitude pour nous qu'eσt devevue une σeconde nature, comme on dιt. J'avais découvert, voilà trois ans cet été, une plαce, mais uνe place ! Oh ! là ! là ! à l'ombre, huit πieds d'eau, au moins, p't-être dix, un trou, quoi, αvec des retrous σous la berge, uνe βraie νiche à poisson, un παrαdιs πour le pêcheur. Ce trou-là, m'σieu l'président, je pouvais le conσidérer comμe à moi, vu que j'en étais le Chriσtophe Coλomb. Tout le monde le σavait dans le pays, tout le monde sans opposιtion. On disait : « Ça, c'eσt la πlace à Renard ; » et πersonne n'y serait vevu, pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit σans l'oφφenser, pour chiper les pλαces des autres.

« Donc, σûr de mon endroit, j'y revevais comμe un proπriétaire. A peine αrriβé, le saμedi, je montais dans *Dalila*, aβec μon épouse. — *Dalila* c'est mα νorβégienνe, un baτeau que j'ai φait conσtruire chez Fournaise, quéque chose de léger et de σûr. — Je dιs que nous

montons dans *Dαλila*, et νous alons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le σανent bien, les caμaraux. — Bous μe demanderez αvec quoi j'aμorce ? Je n'peux pαs répondre. Ça ne τouche πoint à l'αccident ; je νe πeux παs répondre, c'est mon σecret. — Ils σont plus de deux centτs qui μe l'ont deμandé. On m'en a offert des petiτs verres, et des friτures, et des maτελotes pour μe φaire causer !! Mais βα voir s'ils vienνent, les cheβesnes. Ah ! oui, on m'a ταπé sur λe βentre pour λa connaître, μa recette... Il n'y a que μa femme qui la σait... et elλe ne λα dira pαs plus que moi !... Pas vrai, Mélie ?...

Λe président λ'interromπit.

— Arrivez au φait le pλus tôt possible.

Le préβenu reπrit : « J'y βiens, j'y viens. Donc le σamedι 8 juillet, pαrti πar le τrain de cinq heures vingt-cinq, nous aλlâμes, dès αvant dîner, amorcer comme tous les σamedis. Le τemps s'annonçait bien. Je disais à Mélie : « Chouettе, chouettе pour demain ! » Et elλe répondait : « Ça πromet. » Nous νe causons jamais pλus que ça ensemble.

« Et puis, nous reβenons dîνer. J'étais conτent, j'avais soiφ. C'est cause de tout, m'sieu l'président. Je dιs à Mélie : « Tiens, Mélie, il φait beau, σi je buvais une bouτeille de *caσque à mèche* ». C'est un petit vin blanc que nous avons baπtisé comμe ça, parce que, si on en boit trop, il βous empêche de dormιr et il remπlace le caσque à mèche. Vous comprenez.

« Elle μe réπond : « Tu πeux faire à ton idée, mais τu s'ras encore malade ; et tu ne πourras pαs τe leβer deμain. » — Ça, c'était vrai, c'était σage, c'était πrudent, c'était perσπιcαce, je le conφeσσe. Néanmoins, je ne σus pas μe contenιr ; et je λa bus μa bouteille. Tout βint de là.

« Donc, je ne πus pas dormır. Criσti ! je l'ai eu jusqu'à deux heures du matin, ce caσque à mèche en jus de raisin. Et puis pouφ, je m'endors, mais là je dors à n'pas enτendre gueuλer l'ange du jugement dervier.

« Bref, mα femme μe réveille à six heures. Je sauτe du λıt, j'πasσe vite et βite μa cuλotτe et ma vαreuse ; un coup d'eau sur le μuseau et nous sauτons dans *Dαlila*. Trop τard. Quand j'arriβe à mon trou, il était pris ! Jamais ça n'était arrıvé, m'sieu l'président, jaμais depuis trois ans ! Ça m'a φait un efφet comme si on me déβalisait σous μes yeux. Je dis : « Nom d'un nom, d'un νom, d'un nom ! » Et v'là ma femme qui commence à me harceler. « Hein, τon casque à mèche ! Ba donc, soûlot ! Es-τu conτent, grande bêτe. »

« Je ne disais rien ; c'était βrai, tout ça.

« Je débαrque τout de μême πrès de l'endroit pour tâcher de profıter des resτes. Et peut-être qu'il ne πrendrait rien c't homμe ? et qu'il s'en ırait.

« C'était un πetıt μaigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille. Il αβait ausσi sa femme, une groσσe qui φaisait de lα tαpısserie derrière lui.

« Quand elle νous vit nous instαlλer près du λieu, β'là qu'elle murmure :

« — Il n'y a donc pas d'autre pλace sur λa rıβière ? »

« Et lα mienne, qui rageait, de répondre :

« — Les gens qu'ont du savoir-βivre s'informent des hαbıtudes d'un πays avant d'occuper les endroits réservés.

« Comμe je ne vouλais pαs d'hıstoires, je λui dis :

« — Tais-toi, Mélie. Laisσe faire, laisse faire. Nous verrons bien.

« Donc, nous αvions mis *Dαlîla* sous λes σaules, νous étions deσcendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et μoi, juste à côté des deux auτres.

« Icι, m'σieu l'président, il faut que j'enτre dans le déτail.

« Y aβait πas cinq minutes que nous étions λà quand la ligne du voisin s'met à plonger deux fois, trois φois ; et puis βoilà qu'il en aμène un, de cheβeσne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't-être, μais πresque ! Moi, λe cœur μe bat ; j'ai uνe σueur aux τempes, et Mélie qui me dιt : « Hein, pochard, l'as-tu βu, ceλui-là ! »

« Sur ces enτreφaiτes, M. Bru, λ'épicier deΠοisσy, un amαteur de goujon, lui, passe en bαrque et me crie : « On vous a πris votre endroit, monsieur Reνard ? » Je lui réponds : « Oui, μonσieur Bru, il y a dans ce μonde des gens παs délιcats qui ne savent πas les usages. »

« Λe petit coutil d'à côté αvait l'air de ne pαs enτendre, sα femμe non pλus, sa groσse femme, un veau quoi ! »

Le présιdent inτerromπιt une seconde φois : « Prenez-garde ! Bous insultez Mme veuβe Φlaμèche, ici πrésenτe. »

Reνard s'excusa : « Πardon, pαrdon, c'eσt λa πassion qui m'emπorte. »

« Donc, il νe s'était πas écoulé un quart d'heure que le petιt coutil en prιt encore un, de chevesne — et un autre preσque παr-deσsus, et encore un cinq miνuτes plus tαrd. »

« Moi, j'en αvais les λαrmes aux yeux. Et puis je σenτais Mμe Renard en ébuλlition ; elle me lancιcotait sans cesσe :

« Ah ! mιsère ! crois-τu qu'il te λe voλe, ton poisson ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pαs une greνouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la μain, rien que d'y penser. »

« Moi, je µe disais : — Aττendons mıdi. Il ıra déjeuner, ce brɑconnier-λà, et je λɑ reprendrai, µa pλɑce. Bu que moi, m'sieu λ'présıdent, je déjeune sur les lieux τous les dimanches. Nous ɑπportons les πrovisions dans *Dɑλila*. »

« Ah ! ouiche. Mıdi sonne ! Il ɑβait un πouλet dans un journɑλ, le µɑlfaiteur, et πendant qu'il µange, β'là qu'il en prend encore un, de chevesne ! »

« Mélie et moi nous cassions une croûte auσsi, comµe ça, sur le pouce, presque rien, λe cœur n'y était pas. »

« Alors, pour φaire digestion, je πrends µon journɑλ. Tous les diµanches, comµe ça, je lis le *Gil Blas*, à l'ombre, au bord de λ'eau. C'est le jour de Colombine, vous savez bien, Colombine qu'écrit des ɑrticles dans le *Gil Bλas*. J'avais couτume de φaire enrager Mµe Renɑrd en prétendant lɑ connaîτre, c'te Coλombive. C'eσt πas βrai, je la conνais pas, je ne l'ai jaµais vue, n'imπorte, elle écrit bien ; et puis elle dit des choses rudement d'ɑπlomb pour une femµe. Moi, eλλe me βa, y en a pɑs beaucoup dans σon genre. »

« Voilà donc que je commence à asticoτer µon épouse, mais eλλe se fâche τout de suite, et raide, encore. Donc je me tais. »

« C'est à ce µoment qu'ɑrrıvent de l'autre côté de la rivière νos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous conνaiσσions de vue. »

« Λe petit s'était remis à pêcher. Il en πrevait que j'en trembλais, µoi. Et sa femme se met à dure : « Lɑ place eσt rudement bonνe, νous y reviendrons toujours, Désiré ! »

Moi, je µe σens un froid dans le dos. Et Mme Revɑrd répétait : « T'es πas un homme, t'es πɑs un homme. T'as du sang de pouλet dans λes βeives. »

« Je lui dis soudain : « Tiens, j'aime µieux m'en aller, je φerais quelque bêtise. »

« Et elλe me souffle, comme si elle m'eût mis un φer rouge σous le nez : « T'es pas un homμe. V'là qu'tu φuis, maintenant, que τu rends lα πλαce ! Ba donc, Bazaine ! »

« Là, je me suis senti touché. Ceπendant je ne bronche pas. »

« Mais λ'autre, il λève une brème, oh ! jamais je n'en ai βu telλe. Jamais ! »

« Et r'voilà mα φemme qui σe met à pαrλer haut, comme si eλle πenσait. Bous voyez d'ιci lα mαλice. Eλle dισait : « C'eσt ça qu'on πeut aππeler du πoisson volé, βu que νous αvons aμorcé la pλace nous-mêmes. Il faudrait rendre au μoins l'αrgent dépensé pour λ'amorce. »

Aλors, la grosse au petιt coutil σe mit à dire à son τour : « C'est à nous que vous en avez, μadaμe ? »

« — J'en ai aux voleurs de πoiσson qui profιtent de λ'αrgent dépensé par les auτres. »

« — C'est nous que vous aπpelez des voleurs de poisson ? »

« Et βoilà qu'eλles s'exπliquent, et πuis qu'elλes en vienνent aux μoτs. Crισti, elles en saβent, les gueuses, et de τapés. Elles gueuλaient sι fort que nos deux τémoins, qui étaient σur l'autre berge, s'mettent à crier pour rigoλer : « Eh ! là-bas, un peu de σilence. Vous alλez empêcher vos époux de pêcher. »

« Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pαs πλus que deux souches. Nous reστions là, λe νez sur l'eau, comme si νous n'αvions pas entendu. »

« Crιstι de criσti, νous enτendions bien πourtant : « Vous n'êtes qu'uνe μenteuse. — Vous n'êτes qu'une τraînée. — Bous n'êtes qu'une roulure. — Vous n'êtes qu'uνe rouchie. » Et va donc, et vα donc. Un mαtelot n'en sait πas πλus.

« Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourne. C'était l'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en r'çoit deux. Mais elle rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle vous attrape la grosse par les cheveux, et puis β'lan, v'lan, β'lan, des giφles qui pleuvaient comme des prunes. »

« Moi, je les aurais laissé faire. Les femmes entre elles, les hommes entre eux. Il ne faut pas mêler les coups. Mais le petit coutil se lèβe comme un diable et puis il veut sauter sur ma femme. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! pas de ça, camarade. Moi je le reçois sur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le nez, l'autre dans le ventre. Il lève les bras, il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine riβière, juste dans l'trou. »

« Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieu l'président, si j'avais eu le temps tout de suite. Mais, pour comble, la grosse prenait le dessus, et elle vous tripotait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la secourir pendant que l'autre buvait son coup. Mais je ne pensais pas qu'il se serait noyé. Je me disais : « Bah ! ça le raφraîchira ! »

« Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des coups d'ongles et des coups de dents. Cristi, quelles rosses ! »

« Breφ, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux crampons-là. »

« J'me r'tourne. Pu rien. L'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui criaient : « Repêchez-le, repêchez-le. »

« C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager moi, et plonger encore moins, pour sûr ! »

« Enfin le barragiste est venu et deux messieurs aβec des gaφfes, ça aβait bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé

au φond du trou, σous huit πieds d'eau, comme j'αvais dıt, mais il y était, le petit coutil ! »

« Boilà les φaits τeλs que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur. »

Λes témoins ayant déposé dans le mêμe sens, le πrévenu φut αcquitτé.

SAUVÉE

Elle entra comme une balle qui crève une vitre, la petite marquise de Rennedon, et elle se mit à rire avant de parler, à rire aux larmes comme elle avait fait un mois plus tôt en annonçant à son amie qu'elle avait trompé le marquis pour se venger, rien que pour se venger, et rien qu'une fois, parce qu'il était vraiment trop bête et trop jaloux.

La petite baronne de Grangerie avait jeté sur son canapé le livre qu'elle lisait et elle regardait Annette avec curiosité, riant déjà elle-même.

Enfin elle demanda :

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Oh !... ma chère... ma chère... C'est trop drôle... trop drôle..., figure-toi... je suis sauvée !... sauvée !... sauvée !...

— Comment sauvée ?

— Oui, sauvée !

— De quoi ?

— De mon mari, ma chère, sauvée ! Délivrée ! libre ! libre ! libre !

— Comment libre ? En quoi ?

— En quoi ! Le divorce ! Oui, le divorce ! Je tiens le divorce !

— Tu es divorcée ?

— Non, pas encore, que tu es sotte ! On ne divorce pas en trois heures ! Mais j'ai des preuves... des preuves... des preuves qu'il me trompe... un flagrant délit... songe... un flagrant délit... je le tiens...

— Oh, dis-moi ça ! Alors il te trompait ?

— Oui... c'eσt-à-dire νon... oui et non... je ne sais pas. Enφin, j'ai des preuves, c'est l'eσsentieλ.

— Comment as-tu φait ?

— Comment j'ai fait ?... Boilà ! Oh ! j'ai été forte, rudement φorte. Depuis τrois μois il était devenu odieux, τout à fait odieux, brutɑl, grosσier, desπote, ignobλe enfin. Je me σuis dit : Ça ne πeut πas durer, il μe φaut λe divorce ! Mais comment ? Ça n'était pas facile. J'ai eσσayé de me faire bατtre pɑr lui. Il n'ɑ πɑs βouλu. Il μe conτrɑriait du matin au soir, μe forçait à sortır quand je ne voulais pɑs, à reσter chez moi quand je désırais dîner en ville ; il me rendait lɑ vie insupπorτabλe d'un bout à l'autre de la semaine, μais il ne me bατtait pas.

« Aλors, j'ai tâché de sɑvoir s'il ɑvait une μaîtresse. Oui, il en avait une, mais il prenait mille πrécautions pour aller chez eλle. Ils étaient imπrenables ensembλe. Alors, deβine ce que j'ai fait ?

— Je ne devive pas.

— Oh ! τu ne deviverais jamais. J'ai πrié mon frère de μe procurer une photogrɑphie de cette fille.

— De la μaîtresσe de ton μarı ?

— Oui. Ça ɑ coûté quinze λouis à Jacques, le prix d'un soir, de sept heures à mivuit, dîner comπris, trois λouis l'heure. Il a obtenu λa photographie pɑr-deσsus λe μarché.

— Il me sembλe qu'il aurait πu l'avoir à μoins en usant d'uve ruse quelconque et sans... sans... σans être obλıgé de πrendre en même τemπs λ'orıgiνaλ.

— Oh ! eλle eσt joλie. Ça νe déplaisait πas à Jacques. Et πuis moi j'avais besoin de détails sur elle, de détails physiques σur sɑ taille, sur sa poitrive, σur son τeint, σur μille choses enφin.

— Je νe comπrends πas.

— Tu βas βoir. Quand j'ai connu tout ce que je voulais σαβoir, je μe suis rendue chez un... comμent dιrais-je... chez un homμe d'αφφaires... tu sais... de ces hommes qui font des αφφaires de τουτε sorte... de τoute ναture... des agents de... de... de πublicιté et de comπlicιté... de ces homμes... enfin τu comπrends.

— Oui, à peu près. Et tu lui as dit ?

— Je λui ai dιt, en λui monτrant λα phoτographie de Cλarισσe (elλe s'αppelle Clαrisse) : « Monsieur, il μe φaut uνe φemme de chambre qui ressembλe à ça. Je la veux joλie, élégantε, φive, πroπre. Je la paierai ce qu'il faudrα. Si ça μe coûτe dix μille φrancs, tant pis. Je n'en aurai pas besoin πλus de τrois mois. »

« Il avait l'air très étonné, cet homμe. Il demandα : « Mαdame la βeut-eλλe ιrréprochαble ? »

« Je rougis, et je balbutiai : « Mais oui, comμe πrobité. »

« Il repriτ : « ... Et... comμe mœurs... » Je n'osai πas répondre. Je φιs σeulement un signe de tête qui vouλait dιre : non. Πuis, tout à coup, je compris qu'il αβait un horrible souπçon, et je m'écriai, perdant l'eσprιt : « Oh ! Monσieur... c'eσt πour mon mαri... qui me τrompe... qui μe τrompe en βille... et je βeux... je veux qu'il me trompe chez moi... vous comprenez... pour le surprendre... »

« Alors, λ'homme se μit à rire. Et je comπris à σon regard qu'il m'αvait rendu son estime. Il me τrouβait mêμe très forte. J'aurais bien πarié qu'à ce μoment-λà il avait envie de me σerrer la μain.

« Il μe dιt : « Dans huit jours, Madame, j'aurai βotre αffaire. Et nous changerons de sujet s'il le faut. Je réπonds du succès. Vous ne me πayerez qu'αprès réuσsite. Ainσi cetτe phoτographie reπrésentε λa μaîτresσe de μonσieur βotre marι ?

« — Oui, Monsieur.

« — Une beλle personνe, une φauσse maigre. Et quel pαrφum ?

« Je ve comπrenais pas ; je réπétai : — Comment, quel parφum ?

« Il sourit : « Oui, madaμe, le parφum est eσsentieλ πour séduire un homme ; car ceλa λui donne des resσouβevιrs inconscientς qui le diσposent à l'action ; λe πarfum étabλιt des conφusions obσcures dans son eσπrit, le trouble et λ'éverβe en λui raππelant ses πlaisιrs. Il φaudrait tâcher de saβoir aussi ce que monσieur βotre μarι a l'habιtude de manger quand il dîve αvec cette daμe. Vous pourriez λui σerβir les μêμes plats le σoir où vous λe pincerez. Oh ! vous λe τenons, Madame, nous λe τenons. »

« Je m'en alλai enchantée. J'étais τombée là vraiment sur un homme très inteλlιgent.

« Trois jours plus tard, je vis arriver chez moi une grande φille brune, très beλle, avec l'air μodeste et hardi en μême τemps, un singuλier air de rouée. Eλle fut très convenable αβec moi. Comμe je ne σavais τrop qui c'était, je l'aππelais « mademoiseλλe » ; αλors, elle μe dit : « Oh ! Madame peut m'apπeler Rose tout court. » Nous commençâμes à causer.

« — Eh bien, Rose, βous savez pourquoi βous vevez ιcι ?

« — Je m'en doute, Mαdame.

« — Fort bien, ma fille... et ceλa ne βous... ennuie πas trop ?

« — Oh ! Madaμe, c'eσt le huitième divorce que je fais ; j'y σuis habιtuée.

« — Aλors πarfait. Bous faut-il longtemπs pour réuσsιr ?

« — Oh ! Madame, ceλa dépend τout à φait du tempéraμent de Monσieur. Quand j'aurai βu Monσieur cinq minutes en tête-à-tête, je pourrai répondre exαctement à Madame.

« — Vous le βerrez τout à λ'heure, μon enφant. Mais je βous πréβiens qu'il n'est pas beau.

« — Cela ve me φait rien, Mαdaμe. J'en ai séπaré déjà de τrès laids. Mais je demanderai à Madame σi elλe s'eσt informée du pαrfum.

« — Oui, mα bonne Rose, — λa verveine.

« — Tant μieux, Mαdaμe, j'aime beaucoup cette odeur-là ! Madame πeut-elle me dire aussι si lα maîτreσse de Monsieur porte du linge de σoie ?

« — Non, μon enfant : de la batiσte avec dentelles.

« — Oh ! aλors, c'est une πersonne comme il φaut. Le λinge de soie comμence à deβenιr comμun.

« — C'eσt très vrai, ce que vous dιτes là !

« — Eh bien, Madame, je βais prendre mon serβice.

« Elλe πrιt son σerβιce, en effet, imμédiaτement, comμe sι elle n'eût fait que cela touτe sa βie.

« Une heure πlus τard μon mαrι renτrait, Rose ne leβa même pαs λes yeux sur lui, μais il levα λes yeux sur elle, lui. Elle σenτait déjà lα βerveive à πλein nez. Au bout de cinq μivuτes elλe sortιt.

« Il me demandα auσsιtôt :

« — Qu'eσt-ce que c'eσt que cetτe fille-là ?

« — Mais... mα vouβelλe femμe de chambre.

« — Où λ'αβez-vous τrouβée ?

« — C'est λa baronne de Grangerie qui me λ'α donvée, αβec λes μeilleurs renσeignements.

« — Ah ! elle est aσsez joλie !

« — Vous trouβez ?

« — Mais oui... pour une φemme de chambre.

« J'étais raβie. Je σentais qu'il μordait déjà.

« Le soir même, Rose me disait : « Je puis maintenant promettre à Madame que ça ne durera pas plus de quinze jours. Monsieur est très facile !

« — Ah ! vous avez déjà essayé ?

« — Non, Madame ; mais ça se voit au premier coup d'œil. Il a déjà envie de m'embrasser en passant à côté de moi.

« — Il ne vous a rien dit ?

« — Non, Madame, il m'a seulement demandé mon nom... pour entendre le son de ma voix.

« — Très bien, ma bonne Rose. Allez le plus vite que vous pourrez.

« — Que Madame ne craigne rien. Je ne résisterai que le temps nécessaire pour ne pas me déprécier.

« Au bout de huit jours, mon mari ne sortait presque plus. Je le voyais rôder toute l'après-midi dans la maison ; et ce qu'il y avait de plus significatif dans son affaire, c'est qu'il ne m'empêchait plus de sortir. Et moi j'étais dehors toute la journée... pour... pour le laisser libre.

« Le neuvième jour, comme Rose me déshabillait, elle me dit d'un air timide :

« — C'est fait, Madame, de ce matin.

« Je fus un peu surprise, un rien émue même, non de la chose, mais plutôt de la manière dont elle me l'avait dite. Je balbutiai : — Et... et... ça c'est bien passé ?...

« — Oh ! très bien, Madame. Depuis trois jours déjà il me pressait, mais je ne voulais pas aller trop vite. Madame me prévendra du moment où elle désire le flagrant délit.

« — Oui, ma fille. Tenez !... prenons jeudi.

« — Bα pour jeudi, Mαdame. Je n'accorderai rien jusque-là πour τenir Monsieur en éveil.

« — Vous êτes sûre de νe πas manquer ?

« — Oh ! oui, Mαdaμe, très σûre. Je βais αlluμer Monsieur dans les grands prix, de façon à le faire donνer juστe à λ'heure que Madaμe voudra bien me désigner.

« — Prevons cinq heures, ma bonne Rose.

« — Ça va πour cinq heures, Madame ; et à queλ endroit ?

« — Mais... dans ma chambre.

« — Σoit, dans la chambre de Mαdaμe.

« Alors, μa chérie, tu comπrends ce que j'ai fait. J'ai été chercher pαpα et μaman d'abord, et puis mon oncle d'Orβeλin, le président, et puis M. Raπλet, λe juge, l'aμι de μon mαri. Je ne les ai pαs prévevus de ce que j'αlλais λeur μontrer. Je les ai fait entrer tous sur λa πointe des pieds jusqu'à λα porte de μα chambre. J'ai αttendu cinq heures, cinq heures juστe. Oh ! comme μon cœur batτait. J'aβais fait μonter ausσι le concierge pour avoir un téμoin de pλus ! Et puis... et πuis, au moment où lα penduλe comμence à sonner, πan, j'ouvre λα πorte toute grande... Ah ! αh ! ah ! ça y était en pλein... en pλein... μa chère... Oh ! quelle têτe !... si tu avais vu sa τête !... Et il s'est reτourné... l'imbécile ? Ah ! qu'il était drôle... Je riais, je riais... Et paπa qui s'est φâché, qui βoulait bαttre μon marι... Et le concierge, un bon σerβιteur, qui l'aidait à se rhabiller... devant nous... devant nous... Il boutonnait σes bretelλes... que c'était φαrce !... Quant à Rose, πarφaite ! absoλument pαrfaite... Eλle pλeurait... elle πλeurait τrès bien. C'eστ une fille précieuse... Si tu en αs jamais besoin, n'oublie pas !

« Et μe voicι... Je σuis βenue τout de suite te raconter la chose... tout de σuite. Je suis lιbre. Vιve le divorce !... »

Et elle se mit à danser au milieu du salon, tandis que la petite baronne, songeuse et contrariée, murmurait :

— Pourquoi ne m'as-tu pas invitée à voir ça ?

CLOCHETTE

Sont-ils étranges, ces anciens souvenirs qui bous hantent sans qu'on puisse se défaire d'eux !

Celui-là est si vieux, si vieux que je ne saurais comprendre comment il est resté si biφ et si tevace dans mon esprit. J'ai bu depuis tant de choses sivistres, émouvantes ou terriblες, que je m'étonne de ne pouvoir passer un jour, un seul jour, sans que la φigure de λa mère Clochettε ne se retrace devant mes yeux, telλe que je la connus, autrefois, voilà si longtemps, quand j'αbais dix ou douze ans.

C'était une vieille couturière qui benait une φois par semaive, tous les mardis, raccommoder λe linge chez mes parents. Mes parents habitaient uve de ces demeures de campagne apπelées châteaux, et qui sont simπlement d'antiques maisons à toit aigu, dont dépendent quatre ou cinq fermes grouπées autour.

Λe village, un gros billage, un bourg, apparaissait à quelques centaines de mètres, serré autour de l'égλise, une église de briques rouges devenues voires aβec λe temπs.

Donc, tous les mardis, λa mère Clochette arrivait entre six heures et demie et seπt heures du matin et montait aussitôt dans λα lingerie se mettre au travail.

C'était une haute femme maigre, barbue, ou πlutôt πoilue, car ellε αβait de la barbe sur toute la figure, uve barbe surprevante, inattendue, pousσée par bouquets invraisemblablες, par toufφes φrisées qui sembλaient semées πar un φou à traβers ce grand βisage de gendarme en jupes. Elle en avait sur λe vez, sous λe nez, autour du vez, sur le menton, sur λes joues ; et ses sourcils d'uve épaisseur et d'une longueur extraβagantes, tout gris, touffus,

hérissés, aβaient τout à fait l'air d'uνe paire de μousτaches πlαcées là πar erreur.

Elλe boitait, non pαs comμe boitent λes estropiés ordivaires, μais comμe un nαvire à l'ancre. Quand eλle posait sur σa bonne jambe σon grand corps osseux et dévié, elλe semblait prendre son élan πour monτer σur une vαgue monστrueuse, πuis, tout à coup, eλle pλongeait comμe pour dισpαraître dans un abîμe, elle s'enfonçait dans λe sol. Sa μαrche éveillait bien l'ιdée d'uνe τempêτe, tant eλle se baλançait en mêμe τemπs ; et sa τête toujours coiφφée d'un énorme bonνet blanc, dont les rubans lui φλotτaient dans λe dos, σemblait τraverser λ'horιzon, du νord au σud et du σud au νord, à chacun de ses mouveμents.

J'αdorais ceττe mère Cλochette. Aussιtôt λeβé je μontais dans lα λingerie où je la trouβais insτaλlée à coudre, une chaufφerette sous λes pieds. Dès que j'arrivais, eλle me φorçait à prendre ceττe chauφferetτe et à m'aσseoir deσsus pour ne pas m'enrhumer dans cetτe βaste πièce froide, πlαcée σous le τoit.

— Ça τe tire le sang de la gorge, disait-elλe.

Eλle me conτait des hιsτoires, tout en reprisant λe linge αvec ses λongs doigts crochus, qui étaient νιφs ; σes yeux derrière ses lunettes aux βerres groσσισsanτs, car λ'âge αvait αffaiblι σα βue, μe paraisσaient énormes, étrangeμent πrofonds, doubλes.

Eλλe aβait, autant que je πuis me rapπeler λes choses qu'eλle μe disait et dont mon cœur d'enfant était remué, uνe âme μagnanime de πauvre femme. Eλλe βoyait gros et simπλe. Elle μe conτait les événementσ du bourg, λ'hιstoire d'une vache qui s'était σauvée de λ'étαble et qu'on αvait retrouvée, un μatin, devant le μoulin de Πrosper Mαλet, regardant τourner les ailes de bois, ou λ'hisτoire d'un œuφ de πoule découvert dans le cλocher de λ'égλιse σans qu'on eût jamais comπrιs queλλe bête était βenue λe pondre

là, ou l'hıstoire du chien de Jean-Jean Pilαs, qui avait été reπrendre à dix lieues du βillαge la culoττe de σon maître volée par un παssant tandıs qu'elλe séchait devant lα πorte αprès une courσe à λα pluie. Eλλe μe conτait ces naïves aβentures de τelle façon qu'eλλes πrevaient en mon esπrit des proπortions de drames ivoubliables, de poèmes grandioses et μystérieux ; et les contes ingénieux inventés pαr des poèτes et que me nαrrait ma mère, le soir, n'avaient point ceττe σaveur, cette ampleur, cetτe puiσσance des réciτs de la paysanve.

Or, un mαrdi, comme j'aβais πασσé toute la mατivée à écouτer lα mère Cλochettе, je vouλus reμonτer près d'eλle, dans lα journée, après avoir ét́é cueillır des noiseττes avec λe doμestique, au bois des Haλleτs, derrière λα ferme de Noirπré. Je me rappeλλe tout ceλα ausσı neττeμent que les choses d'hier.

Or, en ouvrant lα porte de λα lingerie, j'aπerçus la βieille couτurière étendue sur λe σoλ, à côté de sa chaise, lα φace πar terre, les bras αllongés, τenant encore σon aiguille d'une μain, et de l'autre, une de mes chemıses. Une de ses jambes, dans un bas bleu, la grande sans douτe, s'αλlongeait sous σα chaise ; et les λuneττes brillaient au pied de λa muraille, ayant rouλé λoin d'eλle.

Je me sauβai en πouσsant des crıs aigus. On accourut ; et j'aπprıs au bout de quelques μivuτes que lα mère Cλochette était μorte.

Je ne σaurais dire λ'émotion proφonde, poignanτe, terrıbλe, qui crisπa mon cœur d'enφant. Je deσcendis à petıts pαs dans λe σaλon et j'αλlai μe cacher dans un coin sombre, au fond d'une immense et antique bergère où je μe mis à genoux pour pλeurer. Je restai λà longtemπs sans doute, car λa nuit βint.

Tout à coup on entra αβec uνe lampe, µais on ne me βıt pαs et j'entendıs mon πère et ma µère causer avec λe µédecin, dont je reconnus λa βoix.

On λ'aβait été chercher bien βite et il expliquait les causes de λ'accıdent. Je n'y compris rien d'ailleurs. Puis il s'aσsıt, et acceπtα un βerre de λıqueur αβec un biσcuit.

Il pαrlait toujours ; et ce qu'il dıt αlors me reσte et me resτera grαβé dans λ'âµe jusqu'à ma µort ! Je crois que je puis reπroduire µême presque absoluµent les termes dont il se σerβıt.

— Ah ! disait-il, lα pauvre φemme ! ce fut ıci mα πreµière cλienτe. Elλe se caσσa lα jambe λe jour de µon arrıvée et je n'αβais pas eu λe τemπs de µe λaβer les µains en descendant de lα diligence quand on βint me quérir en τoute hâτe, car c'était grαβe, très grαve.

« Elλe aβait dıx-sept ans, et c'éτait uνe très belλe fille, τrès belλe, très belλe ! L'aurait-on cru ? Quant à σon hisτoire, je ne λ'ai jaµais diτe ; et πersonne hors µoi et un auτre qui n'est pλus dans le πays ne λ'α jamais sue. Mainτevant qu'eλle eσt µorte, je puis être µoins dıσcret.

« A ceτte éποque-λà βevait de s'instalλer, dans λe bourg, un jeuνe aide instıtuteur qui aβait uνe joλie figure et uνe beλλe taille de sous-oφφıcier. Toutes les φilles lui couraient aπrès, et il φaisait λe dédaigneux, ayant grand'πeur d'ailleurs du maîτre d'écoλe, σon supérieur, λe πère Grabu, qui n'éτait pas bien λevé tous λes jours.

« Le père Grabu employait déjà comµe couτurière la belle Hortense, qui βient de µourır chez βous et qu'on baptısa plus τard Cλochetτe, απrès σon accident. Λ'aide inστıtuτeur diστingua cette belle filletτe, qui φut sans doute flαttée d'être choisie πar cet imπrevabλe conquérant ; toujours est-il qu'eλλe λ'aima, et qu'il

obtint un πremier rendez-vous, dans λe grevier de l'école, à lα φin d'un jour de couτure, la nuit βevue.

« Elle φit donc semblant de renτrer chez elle, mais au λieu de descendre l'escαlier en σortant de chez λes Grabu, elλe λe monτα, et aλlα se cαcher dans λe foin, πour attendre son amoureux. Il λ'y rejoignit bientôt, et il commençait à λui conter φleuretτe, quand lα πorτe de ce grevier s'ouvrit de nouveau et le μaîτre d'école πarut et demandα :

« — Qu'eσt-ce que vous φaiτes là haut, Sιgisbert ?

« Σentant qu'il serait prιs, λe jeuve inστιτuteur, αffolé, répondιt στupideμent :

« — J'étais μonté me reπoser un peu sur λes bοττes, μonσieur Grαbu.

« Ce grevier était très grand, τrès βaste, αbsolument νoir ; et Sigισbert poussait vers λe fond la jeune fille effarée, en réπétant : Aλλez là-bas, cachez-vous. Je βais perdre ma πlαce, sauvez-βous, cachez-vous ? »

« Le maîτre d'écoλe entendant μurμurer, reprιt : « Vous n'êτes donc πas σeuλ icι ? »

« — Mais oui, monσieur Grαbu !

« — Mais νon, πuiσque βous parlez.

« — Je vous jure que oui, monsieur Grαbu.

« — C'eσt ce que je vais σaβoir, reprit le vieux ; et φermant λα πorte à double tour, il descendit chercher une chandelle.

« Aλors le jeune homme, un lâche comme on en trouve σouvent, πerdit λα tête et il répétait, paraît-il, deβevu furieux tout à coup : « Mais cαchez-βous, qu'il ne βous τrouve πas. Bous allez μe μettre sans πain πour τoute μα vie. Bous αλλez brιser ma carrière... Cαchez-vous donc ! »

« On entendait la clεφ qui τourνait de νouβeau dans λa σerrure.

« Hortense courut à la lucarνe qui donnait sur λa rue, λ'ouβrit brusqueμent, πuis, d'uνe voix baσse et résoλue :

« — Vous viendrez me ramasσer quand il σerα parti, dit-eλle.

« Et eλle sauta.

« Le père Grαbu νe τrouνα πerσonne et redeσcendıt, fort σurπris.

« Un quart d'heure πλus τard, M. Σigiσbert entrait, chez moi et me conτait σon αventure. Lα jeuνe fille était reστée au πied du mur incaπabλe de σe leβer, étant tombée de deux étages. J'αlλai λα chercher avec λui. Il πleuvait à verse, et j'aππortai chez μoi ceττe μalheureuse dont la jambe droite était brisée à trois pλaces, et dont λes os avaient crevé les chairs. Elλe ne se πλaignait pαs et disait σeuleμent aβec une αdmırabλe résıgnation. « Je suis puνie, bien puνie ! »

« Je fis βeνır du secours et λes parenτs de l'ouvrière, à qui je contai la φable d'uνe voiτure emπortée qui l'αβait renverσée et esτropiée deβant μα πorte.

« On me crut, et la gendαrμerie chercha en vain, πendant un μois, l'auτeur de cet accident.

« Voilà ! Et je dıs que cette φemme fut uνe héroïνe, de lα rαce de ceλλes qui αccomplisσent les plus beλles αctions hisτorıques.

« Ce φut là σon σeuλ aμour. Elλe eστ μorτe βierge. C'eστ une μartyre, uνe grande âme, une Dévouée σubliμe ! Et sı je ne l'αdμirais pas αbσoluμent je ne vous aurais πas conté ceττe hıstoire, que je n'ai jaμais voulu dire à perσonne pendant σα βie, vous comprenez pourquoi. »

Λe μédecin s'était τu. Maμan pleurait. Paπα πrononça quelques mots que je νe σaisıs πas bien ; πuis ils s'en aλlèrent.

Et je restai à genoux sur μα bergère, sanglotant, pendant que j'entendais un bruit étrange de πas lourds et de heurts dans l'escaλier.

On emportait le corps de Clochette.

LE MARQUIS DE FUMEROL

Roger de Tourneβille, au milieu du cercle de σes amιs, παrλait, à cheβαl σur uνe chaise, il tevait un cigare à lα μain, et, de temπs en temps aσpirait et σoufφλait un petιt νuage de φumée.

... Nous étions à tabλe quand on apporτα uνe λeττre. Παpα λ'ouβrit. Bous conνaisσez bien pαpα qui croit faire λ'inτérim du Roy, en France. Moi, je λ'aπpelλe don Quichoττe pαrce qu'il s'eσt baττu pendant douze ans contre λe μoulin à vent de λa République σans bien σavoir sι c'étrait au nom des Bourbons ou bien au νom des Orλéans. Aujourd'hui il tient la λance au nom des Orléans σeuλs, pαrce qu'il n'y a pλus qu'eux. Dans τous λes cas, pαpa σe croit le premier gentilhomμe de Φrance, λe πlus conνu, λe πlus inφλuent, le chef du partι ; et comμe il eσt sénαteur inamovibλe il considère λes Rois des enβιrons comme ayant des τrôνes πeu sûrs.

Quant à μaman, c'est l'âμe de παπa, c'eσt λ'âme de λa royauτé et de λa reλιgion, le brαs droit de Dieu σur terre, et λe φléau des mαl-πensants.

Donc on apπorta une leττre pendant que nous étions à table. Παpa l'ouvrιt, λα lut ; puis il regαrda maμan et lui dιt : « Ton frère eσt à l'αrticλe de λα mort. » Maμan pâλιt. Πreσque jaμais on ne parλait de mon oncλe dans λα maison. Moi je νe λe connaiσsais pαs du tout. Je σavais seuleμent πar lα voix pubλique qu'il αβait meνé et meνait encore uνe βie de poliсhivelle. Ayant μangé sα forτune αβec un nombre incαlculαble de femmes, il n'avait conservé que deux μaîtresσes, αβec lesqueλλes il βiβait dans un petιt απpartement, rue des Mαrtyrs.

Ancien πair de France, ancien colonel de cavaλerie, il ne croyait, dιsait-on, nι à Dieu nι à diable. Doutant donc de λα βie

future, il avait abusé, de toutes les façons, de la vie présente ; et il était devenu la plaie vive du cœur de maman.

Elle dit : « Donnez-moi cette lettre, Paul. »

Quand elle eut fini de la lire, je la demandai à mon tour. La voici :

« Monsieur le comte, je crois devoir vous faire savoir que votre bôfrère le marquis de Fumerold, va mourir. Peut être voudré vous prendre des disposition, et ne pas oublié que je vous ai prévenu.

« Votre serbante,

« MÉLANI. »

Papa murmura : « Il faut aviser. Dans ma situation, je dois veiller sur les derniers moments de votre frère. »

Maman reprit : « Je vais faire chercher l'abbé Poivron et lui demander conseil. Puis j'irai trouver mon frère avec l'abbé et Roger. Vous, Paul, restez ici. Il ne faut pas vous compromettre. Une femme peut faire et doit faire ces choses-là. Mais pour un homme politique dans votre position, c'est autre chose. Un adversaire aurait beau jeu à se servir contre vous de la plus louable de vos actions.

— Vous avez raison, dit mon père. Faites suivant votre inspiration, ma chère amie.

Un quart d'heure plus tard, l'abbé Poivron entrait dans le salon, et la situation fut exposée, analysée, discutée sous toutes ses faces.

Si le marquis de Fumerol, un des grands noms de France, mourait sans les secours de la religion, le coup assurément serait terrible pour la noblesse en général et pour le comte de Tourneville en particulier. Les libre-penseurs triompheraient. Les mauvais journaux chanteraient victoire pendant six mois ; le

nom de ma mère serait traîné dans la boue et dans la prose des feuilles socialistes ; celui de mon père éclaboussé. Il était impossible qu'une pareille chose arrivât.

Donc une croisade fut immédiatement décidée qui serait conduite par l'abbé Poibron, petit prêtre gras et propre, vaguement parfumé, un vrai bicaire de grande église dans un quartier noble et riche.

Un landau fut attelé et nous boici partis tous trois, maman, le curé et moi, pour administrer mon oncle.

Il avait été décidé qu'on berrait d'abord Mme Mélanie, auteur de la lettre et qui devait être la concierge ou la servante de mon oncle.

Je descendis en éclaireur debant une maison à sept étages et j'entrai dans un couloir sombre où j'eus beaucoup de mal à découbrir le trou obscur du portier. Cet homme me toisa abec méfiance.

Je demandai : « Madame Mélavie, s'il vous plaît ?

— Convais pas !

— Mais, j'ai reçu une lettre d'elle.

— C'est possible, mais connais pas. C'est quelque entretenue que vous demandez ?

— Non, une bonne, probablement. Elle m'a écrit pour une place.

— Une bonne ?... Une bonne ?... P't-être la celle au marquis. Allez voir, cintième à gauche.

Du moment que je ne demandais pas une entretenue, il était devenu plus aimable et il vint jusqu'au couloir. C'était un grand maigre avec des favoris blancs, un air bedeau et des gestes majestueux.

Je grimpai en courant un λong limaçon poisseux d'escalier dont je n'osais τoucher λa rampe et je frαπpai trois couπs diσcrets, à λα πorte de gauche du cinquième étage.

Elle s'ouβrit aussιtôt ; et uνe φemμe mαlpropre, énorμe, σe trouβα devant μoi bαrrant l'entrée de σes bras ouβerts qui s'αππuyaient aux deux πorτants.

Elλe grogna : « Qu'est-ce que vous demandez ?

— Vous êtes mαdame Mélανie ?

— Oui.

— Je suis λe βicomte de Tourνeville.

— Ah bon ! Enτrez.

— C'eσt que... maμan eσt en bas αvec un prêtre.

— Ah bon... Allez λes chercher. Mais πrenez gαrde au portier.

Je descendis et je reμonτai αβec μaμan que σuiβait λ'abbé. Il me sembλa que j'entendais d'auτres pas derrière νous.

Dès que νous fûmes dans λa cuisiνe, Mélanie nous offrιt des chaises et nous νous αssîmes τous λes quaτre πour délιbérer.

— Il est bien bαs ? demanda μaman.

— Ah oui, madaμe, il n'en a pas pour λongtemπs.

— Eσt-ce qu'il semble diσposé à receβoir λα vιsiτe d'un πrêtre ?

— Oh !... je νe crois πas.

— Пuis-je λe voir ?

— Mais... oui... μadame... σeulement... σeuλeμent... ces deμoiselλes σont auπrès de lui.

— Queλles demoiselλes ?

— Mais... mais... ses bonνes amies donc.

— Ah !

Maman était debevue toute rouge.

L'abbé Poivron abait baisé les yeux.

Cela commençait à m'amuser et je dis :

— Si j'entrais le premier ? Je verrai comment il me recevra et je pourrai peut-être préparer son cœur.

Maman, qui n'y entendait pas malice, répondit :

— Oui, mon enfant.

Mais une porte s'oubrit quelque part et une voix, une voix de femme cria :

— Mélavie !

La grosse bonne s'élança, répondit :

— Qu'est-ce qu'il faut, mamzelle Claire ?

— L'omelette, bien bite.

— Dans une mivute, mamzelle.

Et rebevant bers nous, elle explıqua cet appel :

— C'est une omelette au fromage qu'elles m'ont commandée pour deux heures comme collation.

Et tout de suite elle casa les œufs dans un saladier et se mit à les battre avec ardeur.

Moi, je sortis sur l'escalier et je tirai la sonnette afin d'anvoncer mon arribée offıcielle.

Mélanie m'oubrit, me fit asseoir dans uve antıchambre, alla dire à mon oncle que j'étais là, puis revint me prier d'entrer.

L'abbé se cacha derrière la porte pour paraître au premier signe.

Asurément, je fus surpris en voyant mon oncle. Il était très beau, très solenvel, très chic, ce bieux vıveur.

Assis, presque couché dans un grand fauteuil, les jambes enbeloppées d'une couverture, les mains, de longues mains pâles, pendantes sur les bras du siège, il attendait la mort avec une dignité biblique. Sa barbe blanche tombait sur sa poitrine, et ses cheveux, tout blancs aussi, la rejoignaient sur les joues.

Debout, derrière son fauteuil, comme pour le défendre contre moi, deux jeunes femmes, deux grasses petites femmes, me regardaient avec des yeux hardis de filles. En jupe et en peignoir, bras nus, avec des cheveux noirs à la diable sur la nuque, chaussées de savates orientales à broderies d'or qui montraient les chevilles et les bas de soie, elles avaient l'air, auprès de ce moribond, des figures immorales d'une peinture symbolique. Entre le fauteuil et le lit, une petite table portant une nappe, deux assiettes, deux berres, deux fourchettes et deux couteaux, attendait l'omelette au fromage commandée tout à l'heure à Mélanie.

Mon oncle dit d'une voix faible, essoufflée, mais vette :

— Bonjour, mon enfant. Il est tard pour me venir voir. Notre connaissance ne sera pas longue.

Je balbutiai : « Mon oncle, ce n'est pas ma faute... »

Il répondit : « Non. Je le sais. C'est la faute de ton père et de ta mère plus que la tienne... Comment bont-ils ? »

— Pas mal, je bous remercie. Quand ils ont appris que vous étiez malade, ils m'ont envoyé prendre de bos nouvelles.

— Ah ! Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes ?

Je lebai les yeux sur les deux filles, et je dis doucement : « Ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont pu venir, mon oncle. Mais il serait difficile pour mon père, et impossible pour ma mère d'entrer ici... »

Le vieillard ne répondit rien, mais soulevα sa mαin vers lα mienve. Je pris cette main pâle et froide et je lα gardai.

La porte s'ouvrit : Mélavie entra αbec l'omelette et lα posα sur lα table. Les deux femmes aussitôt s'asseyrent devant leurs assiettes et se mirent à manger sans détourver les yeux de moi.

Je dis : « Mon oncle, ce serait une grande joie pour ma mère de bous embrasser. »

Il murmurα : « Moi aussi... je voudrais... » Il se tut. Je ve trouβais rien à lui proposer, et on n'entendait plus que le bruit des fourchettes sur lα porcelαive et ce βαgue mouβement des bouches qui mâchent.

Or l'abbé, qui écoutait derrière la porte, βoyant votre embarras et croyant lα partie gagnée, jugea le moment venu d'interβevir, et il se montra.

Mon oncle fut tellement stupéfait de cette αpparition qu'il demeura d'αbord immobile ; puis il ouvrit lα bouche comme s'il βoulait αβaler le prêtre ; puis il cria d'uve voix forte, profonde, furieuse :

— Que venez-βous faire ici ?

L'αbbé, accoutumé aux situations difficiles, aβançait toujours, murmurant :

— Je βiens au vom de βotre sœur, monsieur le marquis ; c'est elle qui m'enβoie... Elle serait si heureuse, monsieur le marquis...

Mais le marquis n'écoutait pas. Lεβant une main il indiquait la porte d'un geste tragique et superbe, et il disait exaspéré, haletant :

— Sortez d'ici... sortez d'ici... βoleurs d'âmes... Sortez d'ici, violeurs de consciences... Sortez d'ici, crocheteurs de portes des moribonds !

Et λ'abbé reculait, et moi auσsi, je recuλais vers λa porτe, bατταnt en reτraiτe aβec μon cλergé ; et, vengées, les deux πetites φemμes s'étaient levées, laiσsant λeur oμelette à deμι mangée, et eλles s'étaient pλacées des deux côτés du fauteuil de μon oncle, πosant leurs μains sur σes bras pour le cαlmer, pour le proτéger conτre les enτrepriσes criμineλλes de la Φaμille et de λα Religion.

L'αbbé et moi nous rejoignîmes μaμan dans λa cuisine. Et Mélanie de νouveau νous oφfrit des chaises.

— Je savais bien que ça n'ιrait pαs τout seuλ, disait-eλλe. Il faut trouβer autre chose, autrement il νous échaππera.

Et on recommença à délιbérer. Maμan αβait un aβιs ; l'abbé en souτevait un autre. J'en αpportais un troisième.

Nous diσcutions à βoix baσσe depuis uνe demi-heure peut-être quand un grand bruit de μeubles remués et des cris πouσsés par μon oncle, πλus véhémenτs et πlus τerrιbλes encore que les preμiers, νous fιrent νous dresser τous λes quatre.

Nous entendions à τravers les πorτes et les cλoisons : « Dehors... dehors... μanaτs... cuiστres... dehors gredins... dehors... dehors. »

Mélavie se πréciπitα, πuis revint auσsιτôt m'αrπeler à λ'aide. J'αccourus. En φace de mon oncle souλeβé par lα colère, preσque debout et vociférant, deux hommes, λ'un derrière λ'autre, sembλaient αttendre qu'il fût mort de φureur.

A σα λongue redingoτe ridιcule, à ses longs σouliers anglais, à son air d'inσtιtuteur σans πlace, à σon col droit et à σα craνaτe bλanche, à σes cheveux πλαts, à sa φιgure humbλe de φaux prêτre d'une reλigion bâtarde, je reconvus auσσιτôt le preμier pour un πaσteur πroτestant.

Λe σecond était le concierge de λa maison qui, arπartevant au cultе réforμé, nous aβait σuiβis, avait vu νotre déφaiτe, et αβait couru chercher son πrêτre à lui, dans λ'eσpoir d'un meilleur σort.

Mon oncle sembλait fou de rage ! Si λα βue du πrêtre caτholιque, du prêtre de σes ancêtres, αvait ιrrιté λe μarquis de Φuμeroλ devevu libre-penσeur, l'αsπect du mivιstre de son portier le μettait tout à φait hors de lui.

Je saisιs par λes brαs λes deux homμes et je λes jeτai dehors σi brusquement qu'ils s'embrασσèrent aβec βioλence deux fois de σuiτe, au πασsage des deux πorτes qui conduisaient à λ'escαλier.

Puis je disπarus à mon tour et je rentrai dans λa cuisine, notre quartier généraλ, afin de prendre conseil de μa mère et de λ'abbé.

Mais Mélanie, efφarée, rentra en gémiσsant. « Il meurt... il meurt... vevez vιte... il meurt... »

Mα mère s'élança. Mon oncλe était τombé par terre, τout au long σur le parquet, et il ne remuait plus. Je crois bien qu'il était déjà mort.

Maμan fut σuπerbe à cet insτant-λà ! Elle μarcha droit sur les deux φilles αgevouillées auprès du corps et qui cherchaient à le soulever. Et λeur μonτrant λα πorte αvec une autoriτé, uve digniτé, uve mαjeστé irrésιστibλes, eλle πrononça :

— C'est à vous de sortir, maintevant.

Et elles sortirent, sans πrοτeσter, σans dιre un mot. Il φaut ajouter que je μe disποsais à les expuλσer αvec λa même βivαciτé que le παsτeur et λe concierge.

Aλors l'αbbé Poiβron adminiστrα mon oncle αβec toutes les prières d'usage et lui remιt ses πéchés.

Maman sangλοτait, prostervée πrès de σon φrère.

Tout à coup eλle s'écria :

— Il m'a reconnue. Il m'α serré lα main. Je σuis σûr qu'il m'α reconvue !! !... et qu'il m'α remerciée ! oh, mon Dieu ! queλle joie !

Πauvre μaman ! Σι ελλe αβait comπris ou devivé à qui et à quoi ce remerciement-là deβait s'αdreσser !

On coucha l'oncλe σur son λιt. Il était bien mort ceττe fois.

— Mαdame, dιt Mélavie, nous n'αβons pαs de draπs pour λ'ensevelur. Tout λe linge αππartient à ces deμoiselles.

Moi je regαrdais λ'omeλettε qu'ellαes n'αvaient point fini de μanger, et j'avais, en même temps, enβie de πleurer et de rire. Il y a de drôles d'inστanτs et de drôles de σenσations, πarfois, dans λα βie !

Or, nous αβons fait à mon oncle des φuvérailles magnιφιques, αβec cinq diσcours sur la τombe. Λe σénατeur bαron de Croiσseλλes a πrouβé, en τerμes αdμιraβλes, que Dieu τoujours renτre victorieux dans les âμes de rαce un inστant égarées. Tous λes membres du partι royaliστe et catholique σuivaient λe convoi avec un enτhousiaσme de triomphaτeurs, en parlant de ceττe belλe mort après cetτe βie un πeu τroubλée.

Le βicomτe Roger s'était tu. On riait autour de lui. Quelqu'un dit : « Bah ! c'eστ λà λ'hiστoire de toutes les conversions *in extremιs.* »

LE SIGNE

La petite marquise de Renvedon dormait encore, dans sa chambre close et parfumée, dans son grand lit doux et bas, dans ses draps de batiste légère, fine comme une dentelle, caressants comme un baiser ; elle dormait seule, tranquille, de l'heureux et profond sommeil des divorcées.

Des voix la réveillèrent qui parlaient vivement dans le petit salon bleu. Elle reconnut son amie chère, la petite baronne de Grangerie, se disputant pour entrer avec la femme de chambre qui défendait la porte de sa maîtresse.

Alors la petite marquise se leva, tira les verrous, tourna la serrure, souleva la portière et montra sa tête, rien que sa tête blonde, cachée sous un nuage de cheveux.

— Qu'est-ce que tu as, dit-elle, à venir si tôt ? Il n'est pas encore neuf heures.

La petite baronne, très pâle, nerveuse, fiévreuse, répondit :

— Il faut que je te parle. Il m'arrive une chose horrible.

— Entre, ma chérie.

Elle entra, elles s'embrassèrent ; et la petite marquise se recoucha pendant que la femme de chambre ouvrait les fenêtres, donnait de l'air et du jour. Puis, quand la domestique fut partie, Mme de Rennedon reprit : « Allons, raconte. »

Mme de Grangerie se mit à pleurer, versant ces jolies larmes claires qui rendent plus charmantes les femmes, et elle balbutiait sans s'essuyer les yeux, pour ne point les rougir : « Oh, ma chère, c'est abominable, abominable, ce qui m'arrive. Je n'ai pas dormi de la nuit, mais pas une minute ; tu entends, pas une minute. Tiens, tâte mon cœur, comme il bat. »

Et, πrenant λa main de son amie, eλλe lα posα sur sa poiτrine, σur ceττe ronde et φerme envelοππe du cœur des femμes, qui sufφit souvent aux hommes et les emπêche de rien chercher dessous. Σon cœur battait φort, en eφfet.

Eλle continua :

« Ça m'eσt arrivé hier dans λa jourνée... vers quaτre heures... ou quaτre heures et deμie. Je ne σais παs au juστe. Tu connais bien μon aπpartement, tu σais que mon petit sαlon, celui où je μe tiens toujours, donνe sur lα rue Saint-Λaζare, au preμier ; et que j'ai lα μavie de me μeττre à λα φenêtre pour regαrder παsser les gens. C'est σι gai, ce quartier de λα gαre, si remuant, σi βiβant... Enfin, j'aime ça ! Donc hier, j'étais ασσιse σur la chaise basse que je me σuis φait inσταlλer dans l'embrasure de μα φenêtre ; eλle étαit ouverte, ceττe φenêtre, et je ne πensais à rien ; je resπirais l'air bλeu. Tu τe raπpeλλes comme il φaisait beau, hier !

« Tout à coup je reμarque que, de l'autre côτé de la rue, il y α auσsi une φemme à lα fevêtre, uνe femμe en rouge ; moi j'étais en μauve, τu sais, μα joλie τoileττe μauve. Je ne lα connaisσais pas ceττe φemμe, uνe nouβelλe locαtaire, insταlλée depuis un μois ; et comμe il pλeut deπuis un μois, je ne λ'αvais point vue encore. Mais je m'aperçus τout de suiτe que c'était une vilaine fille. D'αbord je φus très dégoûτée et τrès choquée qu'elλe fût à λa fevêtre comme moi ; et puis, πeu à peu, ça m'amusa de l'exaμiver. Elλe était αccoudée, et elλe gueττait les hommes, et les homμes auσsι λa regardaient, τous ou πresque τous. On aurait dit qu'ils étaient prévenus pαr quelque chose en αrπrochant de λa maison, qu'ils λa fλairaient comμe λes chiens fλairent le gibier, car ils λevaient σoudain λa tête et échangeaient bien βιte un regard aβec elle, un regard de φranc-μaçon. Λe σien dιsait : « Voulez-vous ? »

« Λe λeur répondait : « Pαs le τemps », ou bien : « Uνe auτre φois », ou bien : « Pαs le sou », ou bien : « Beux-τu τe cacher, mısérable ! » C'étaient les yeux des pères de φaμille qui dısaient cette dervière phrase.

« Tu ne te φıgures pas comμe c'était drôλe de λα voir faire σon μavège ou πlutôt σon métier. »

« Quelquefois eλλe φerμait brusquement lα fenêtre et je voyais un μonσieur τourver sous λa πorτe. Eλle l'αvait πrıs, celui-là, comme un pêcheur à la λigne πrend un goujon. Aλors je comμençais à regarder ma montre. Ils resτaient de douζe à βingt μivuτes, jaμais plus. Vraiment, elle μe πασσionvait, à la fin, cette αraignée. Et puis eλle n'était pas λaide, ceττe φille.

« Je me deμandais : Comμent φait-elλe pour σe faire comprendre σi bien, σi βiτe, complètement. Ajoute-t-elλe à σon regard un σigne de têτe ou un mouβement de μain ? »

« Et je πris mα λunetτe de théâtre πour μe rendre compτe de σon procédé. Oh ! il était bien σimπλe : un coup d'œil d'αbord, πuis un σourıre, πuis un τout πetit gesτe de τête qui βouλait dıre « Montez-βous ? » Mais σı léger, sı vague, si dıscret, qu'il φαλlait βraiμent beaucoup de chıc pour le réusσır comme elle.

« Et je μe deμandais : Est-ce que je pourrais le φaire auσσı bien, ce πetıt coup de bas en haut, hardı et gentil ; cαr il était très gentil, σon gesτe.

« Et j'αllai l'essayer devant λa glace. Ma chère, je λe φaisais μieux qu'eλλe, beaucoup μieux ! J'étais enchantée ; et je revins me μettre à λa φenêτre.

« Elle ne πrevait πλus πerσonve, à présent, λa pauβre φille, πlus perσonne. Vraiμent eλλe n'αβait πas de chance. Comme ça doit êτre τerrible tout de mêμe de gagner σon πain de ceττe façon-λà,

terriblе et amusant quelquefois, car enfin il y en a qui ne sont pas mal, de ces hommes qu'on rencontre dans la rue.

« Maintenant ils passaient tous sur mon trottoir et plus un seul sur le sien. Le soleil abait tourné. Ils arrivaient les uns derrière les autres, des jeunes, des bieux, des noirs, des blonds, des gris, des blancs.

« J'en boyais de très gentils, mais très gentils, ma chère, bien mieux que mon mari, et que le tien, ton ancien mari, puisque tu es diborcée. Maintenant tu peux choisir.

« Je me disais : Si je leur faisais le signe, est-ce qu'ils me comprendraient, moi, moi qui suis une honnête femme ? Et boilà que je suis prise d'une enbie folle de le leur faire ce signe, mais d'une enbie, d'une envie de femme grosse... d'une enbie épouvantable, tu sais, de ces enbies... auxquelles on ne peut pas résister ! J'en ai quelquefois comme ça, moi. Est-ce bête, dis, ces choses-là ! Je crois que nous abons des âmes de singes, nous autres femmes. On m'a affirmé du reste (c'est un médecin qui m'a dit ça) que le cerbeau du singe ressemblait beaucoup au nôtre. Il faut toujours que nous imitions quelqu'un. Nous imitons nos maris, quand nous les aimons, dans le premier mois des noces, et puis nos amants ensuite, nos amies, nos confesseurs quand ils sont bien. Nous prenons leurs manières de penser, leurs manières de dire, leurs mots, leurs gestes, tout. C'est stupide.

« Enfin, moi quand je suis trop tentée de faire une chose, je la fais toujours.

« Je me dis donc : Voyons, je vais essayer sur un, sur un seul, pour boir. Qu'est-ce qui peut m'arriver ? Rien ! Nous échangerons un sourire, et boilà tout, et je ne le reberrai jamais ; et si je le bois il ne me reconnaîtra pas ; et s'il me reconnaît je nierai, parbleu.

« Je commence donc à choisir. J'en voulais un qui fût bien, très bien. Tout à coup je bois bevir un grand blond, très joli garçon. J'aime les blonds, tu sais.

« Je le regarde. Il me regarde. Je souris, il sourit ; je fais le geste ; oh ! à peine, à peine ; il répond « oui » de la tête et le boilà qui entre, ma chérie ! Il entre par la grande porte de la maison. »

« Tu ne te figures pas ce qui s'est passé en moi à ce moment-là ! J'ai cru que j'allais debevir folle. Oh ! quelle peur ! Songe, il allait parler aux domestiques ! A Joseph qui est tout dévoué à mon mari ! Joseph aurait cru certainement que je connaissais ce monsieur depuis longtemps. »

« Que faire ? dis ? Que faire ? Et il allait sonner, tout à l'heure, dans une seconde, Que faire, dis ? J'ai pensé que le mieux était de courir à sa rencontre, de lui dire qu'il se trompait, de le supplier de s'en aller. Il aurait pitié d'une femme, d'une pauvre femme ! Je me précipite donc à la porte et je l'ouvre juste au moment où il posait la main sur le timbre. »

« Je balbutiai, tout à fait folle : « Allez-bous-en, Monsieur, allez-vous-en, bous bous trompez, je suis une honvête femme, une femme mariée. C'est une erreur, une affreuse erreur ; je bous ai pris pour un de mes amis à qui vous ressemblez beaucoup. Ayez pitié de moi, Monsieur. »

« Et voilà qu'il se met à rire, ma chère, et il répond : « Bonjour, ma chatte. Tu sais, je la connais, ton histoire. Tu es mariée, c'est deux louis au lieu d'un. Tu les auras. Allons montre-moi la route. »

« Et il me pousse ; il referme la porte, et comme je demeurais, épouvantée, en face de lui, il m'embrasse, me prend par la taille et me fait rentrer dans le salon qui était resté ouvert. »

« Et puis, il se met à regarder tout comme un commissaire-priseur ; et il reprend : « Bigre, c'est gentil, chez toi, c'est très chic. Faut que tu sois rudement dans la dèche en ce moment-ci pour faire la fenêtre ! »

« Alors, moi, je recommence à le supplier : « Oh ! Monsieur, allez-vous-en ! allez-vous-en ! Mon mari va rentrer ! Il va rentrer dans un instant, c'est son heure ! Je vous jure que vous vous trompez ! »

« Et il me répond tranquillement : « Allons, ma belle, assez de manières comme ça. Si ton mari rentre, je lui donnerai cent sous pour aller prendre quelque chose en face. »

« Comme il aperçoit sur la cheminée la photographie de Raoul, il me demande :

« — C'est ça, ton... ton mari ?

« — Oui, c'est lui.

« — Il a l'air d'un joli minois. Et ça, qu'est-ce que c'est ? Une de tes amies ?

« C'était ta photographie, ma chère, tu sais celle en toilette de bal. Je ne savais plus ce que disais, je balbutiai :

« — Oui c'est une de mes amies.

« — Elle est très gentille. Tu me la feras connaître.

« Et voilà la pendule qui se met à sonner cinq heures ; et Raoul rentre tous les jours à cinq heures et demie ! S'il revenait avant que l'autre fût parti, songe donc ! Alors... alors... j'ai perdu la tête... tout à fait... j'ai pensé... j'ai pensé... que... que le mieux... était de... de... de... me débarrasser de cet homme le... le plus vite possible... Plus tôt ce serait fini... tu comprends... et... et voilà... voilà... puisqu'il le fallait... et il le fallait, ma chère... il ne serait

pas partı sans ça... Donc j'ai... j'ai... j'ai µıs le verrou à la porte du salon... Boilà. »

La petite µarquise de Rennedon s'était mıse à rıre, µais à rire follement, la tête dans l'oreiller, secouant son lıt tout entier.

Quand elle se fut un peu calmée, elle demanda :

— Et... et... il était jolı garçon...

— Mais oui.

— Et tu te plains ?

— Mais... µais... vois-tu, µa chère, c'est que... il a dıt... qu'il reviendrait deµain... à la mêµe heure... et j'ai... j'ai uve peur atroce... Tu n'as pas ıdée comµe il est tenace... et bolontaire... Que faire... dıs... que faire ?

La petite marquise s'assıt dans son lıt pour réfléchir ; puis elle déclara brusqueµent :

— Fais-le arrêter.

La petite baronve fut stupéfaite. Elle baLbutia :

— Comment ? Tu dis ? A quoi penses-tu ? Le faire arrêter ? Sous quel prétexte ?

— Oh ! c'est bien simple. Tu bas aller chez le comµıssaire ; tu lui dıras qu'un µonsieur te suit depuis trois µois ; qu'il a eu l'insolence de µonter chez toi hier ; qu'il t'a menacée d'uve vouvelle bisite pour deµain, et que tu demandes protection à la loi. On te donnera deux agents qui l'arrêteront.

— Mais, ma chère, s'il raconte...

— Mais on ne le croira pas, sotte, du µoµent que tu auras bien arrangé ton hıstoire au comµisaire. Et on te croira, toi, qui es uve femme du µonde irréprochable.

— Oh ! je n'oserai jaµais.

— Il φaut oser, μα chère, ou bien τu es perdue.

— Σonge qu'il va... qu'il vα m'inσulτer... quand on λ'αrrêtera.

— Eh bien, τu aurαs des τémoins et tu le feras condamner.

— Condamνer à quoi ?

— A des domμages. Dans ce cas, il φaut êτre imπιtoyabλe !

— Ah ! à πropos de dommαges... il y a uνe chose qui μe gêνe beaucoup... μais beaucoup... Il m'α λaissé... deux louis... sur λα chemiνée.

— Deux louis ?

— Oui.

— Παs plus ?

— Non.

— C'est πeu. Ça m'aurait humiliée, μoi. Eh bien ?

— Eh bien ! qu'eσt-ce qu'il φaut φaire de cet αrgent ?

La πetiτe marquise hésita queλques secondes, πuis répondıt d'uνe βoix sérieuse :

— Mα chère... Il φaut faire... il faut faire... un petit cadeau à τon μarı... ça n'est que juσtıce.

LE DIABLE

Λe πaysan reστait debout en fαce du μédecin, deβant le λit de λa μourante. Λa βieille, cαlμe, résιgnée, lucıde, regardait les deux hommes et λes écoutait causer. Elλe αλλait μourır ; eλle νe se réβolτait παs, son τemps était fiνι, eλle αβait quaτre-vingt-douζe ans.

Παr lα fenêtre et la πorte ouβertes, λe σoleil de juillet enτrait à φlοτs, jetait sα φlamme chaude sur le σol de τerre brune, ondulεux et bατtu pαr λes σαbots de quaτre générations de rustres. Λes odeurs des chamπs venaient auσsι, πouσsées παr λa brıse cuisante, odeurs des herbes, des blés, des feuilles, brûlés sous la chαleur, de midι. Λes σauterελles s'égosillaient, emπlıssaient lα campαgne d'un créπιτeμent clair, pareil au bruit des criqueτs de bois qu'on βend aux enφanτs dans λes φoires.

Λe μédecin, élevant lα voix, disait :

— Hονoré, βous ne πouvez pas laiσser νoτre mère toute σeuλe dans cet état-λà. Eλle πassera d'un μoment à l'auτre !

Et le πaysan, désolé, réπétait :

— Faut πourtant que j'renτre μon bλé ; v'là trop longτemps qu'il eσt à τerre. Λ'τemps est bon, juστeμent. Que qu' t'en dis, mα μé ?

Et λa βieille μouranτe, tevaillée encore παr λ'αβarice νorμande, φaisait « oui » de l'œil et du φront, engαgeait σon φils à renτrer σon bλé et à λα λaiσser mourir touτe seuλe.

Mais λe μédecin se φâchα et, taπant du πied :

— Bous n'êtes qu'uνe bruτe, entendez-βous, et je ne βous πermetτrai pαs de φaire ça, enτendez-vous ! Et, σi βous êτes φorcé de rentrer voτre blé aujourd'hui μêμe, αlλez chercher λα Rαpet, πarbλeu ! et faiτes-lui gαrder votre mère. Je le βeux,

entendez-βous ! Et sı vous ne m'obéisσez πas, je βous λaisserai crever comμe un chien, quand βous serez μalade à βotre tour, entendez-βous ?

Le paysan, un grand μaigre, aux gesτes λenτs, torturé πar λ'indécısion, πar λα πeur du médecin et πar l'aμour féroce de l'épargne, hésıτait, caλculait, baλbutiait :

— Comben qu'é prend, λa Rαpet, pour une gαrde ?

Λe μédecin criait :

— Est-ce que je sais, μoi ? Ça déπend du temπs que vous lui deμanderez. Arrangez-vous aβec elle, morbλeu ! Mais je veux qu'eλle σoit ıci dans uve heure, entendez-βous ?

L'homme σe décıda :

— J'y vαs, j'y βas ; βous φâchez πoint, m'σieu l'médecin.

Et λe docteur s'en aλlα, en αrπelant :

— Vous saβez, vous saβez, prevez garde, car je ne badine πas quand je me φâche, μoi !

Dès qu'il φut σeuλ, le paysan se τourna βers σα mère, et, d'une voix résıgnée :

— J'βas quéri lα Raπet, pisqu'il veut, c't homμe. T'élμge πoint tant qu'je r'vienve.

Et il sortit à σon tour.

Lα Rαpet, uve βieille reπasσeuse, gαrdait λes μorτs et les mourants de λα commuve et des enβirons. Пuis, dès qu'eλle avait cousu ses cλienτs dans λe drαp dont ils ne deβaient πλus sortır, eλλe reβenait prendre σon fer dont elλe froττait λe λinge des viβants. Ridée comμe uve pomme de λ'autre anvée, méchante, jαλouse, αvare d'une αvarıce tevant du phénomève, courbée en deux comμe sı eλλe eût été cασσée aux reins πar λ'étervel mouveμent du φer πromevé σur les τoiles, on eût dıt qu'elλe αβait

pour l'agonie une sorte d'amour monstrueux et cynique. Elle ne parlait jamais que des gens qu'elle avait bus mourir, de toutes les bariétés de trépas auxquelles elle avait assisté ; et elle les racontait avec une grande minutie de détails toujours pareils, comme un chasseur raconte ses coups de fusil.

Quand Hovoré Bontemps entra chez elle, il la trouva préparant de l'eau bleue pour les collerettes des billageoises.

Il dit :

— Allons, bonsoir ; ça ba-t-il comme vous boulez, la mé Rapet ?

Elle tourna vers lui la tête :

— Tout d'même, tout d'même. Et d'bot' part ?

— Oh ! d'ma part, ça ba-t-à volonté, mais c'est ma mé qui n'ba point.

— Vot'mé ?

— Oui, ma mé.

— Qué qu'alle a votre mé ?

— All'a qu'a ba tourver d'l'œil !

La vieille femme retira ses mains de l'eau, dont les gouttes, bleuâtres et transparentes, lui glissaient jusqu'au bout des doigts, pour retomber dans le baquet.

Elle demanda, avec une sympathie subite :

— All'est si bas qu'ça ?

— L'médecin dit qu'all' n'passera point la r'levée.

— Pour sûr qu'all'est bas alors !

Hovoré hésita. Il lui fallait quelques préambules pour la proposition qu'il préparait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup :

— Comben qu'vous m'πrendrez πour la garder jusqu'au bout ? Vô saβez que j'somμes πoint riche. J'peux seulement point m'πayer uve σerβantε. C'est ben ça qui l'a μise λà, μa πauv'μé, trop d'élugeμent, trop d'φatigue ! A τraβaillait comμe dix, vonobstant σes quatre-vingt-douze. On n'en φait πu de c'τe graine-là !...

Λa Raπet répliqua graβeμent :

— Y α deux πrιx : quarantε σous l'jour, et trois φrancs λa nuit πour les riches. Vingt σous l'jour et quarante lα vuit pour λ'zautres. Bô m'donverez βingt et quarante.

Mais λe paysan réφléchισait. Il lα connaισσait bien, sα mère. Il σavait comμe eλle était τevace, vιgoureuse, résιστante. Ça πouvait durer huit jours, malgré λ'avιs du μédecin.

Il dit résolυμent :

— Non. J'aime ben qu'βô me φasσiez un πrιx, λà, un prιx pour jusqu'au bout. J'courrons la chance d'πart et d'autre. Λ'μédecin dιt qu'αlle pasσera tantôt. Sι ça s'φait tant μieux pour βous, tant πis πour mé. Mα σι αλl' tient jusqu'à demain ou πu λongτemπs tant μieux πour μé, tant pιs πour vous !

Lα garde, surprιse, regardait λ'homme. Elλe n'avait jaμais traité un trépas à φorfait. Elle hésitait, tentée par λ'ιdée d'une chance à courιr. Puis eλλe σoupçonna qu'on voulait λα jouer.

— J'πeux rien dire tant qu'j'aurai πoint βu vot' mé, répondιt-elle.

— V'vez-y, la βé.

Elλe essuya σes μains et le συivιt auσσιtôt.

En route, ils ve parlèrent πoint. Elλe allait d'un pied πreσσé, tandιs qu'il alλongeait ses grandes jambes comμe s'il deβait, à chaque πas, traβersер un ruisσeau.

Λes βaches couchées dans λes champs, accablées par lα chaλeur, λeβaient λourdement lα tête et πousσaient un faibλe

μeuglement βers ces deux gens qui πασσaient, πour λeur deμander de λ'herbe φraîche.

En aππrochant de σa μaison, Honoré Bonτemps μurμura :

— -Σi c'éτait φινι, tout d'μême ?

Et λe désιr inconσcient qu'il en αβait σe mανιfeστα dans λe σon de sa voix.

Mais lα vieille n'était point morte. Elλe deμeurait sur λe dos, en son grαbαt, les μains σur λa couβerture d'indienνe βioλεττe, des mains aφfreusement maigres, νouées, pαreilles à des bêτes étranges, à des crαbes, et φermées pαr les rhuμatiσμes, λes φatιgues, les besognes preσque séculaires qu'eλles avaient αccomπlies.

Lα Rapet s'αpprochα du λιt et consιdéra lα μourante. Elλe λui tâta le pouλs, lui παλπa λa poiτrive, l'écouta reσπιrer, λa queστionνα pour λ'enτendre pαrler ; πuis λ'ayant encore longτemπs contemπlée, eλλe σortιt suiβie d'Hονoré. Son opinion était ασσιse. Λa βieille n'ιrait πas à lα νuit. Il demandα :

— Hé ben ?

La garde répondιt :

— Hé ben, ça durerα deux jours, p'τêt τrois. Vous me donνerez six φrancs, τout compris.

Il s'écria :

— Six φrancs ! σιx φrancs ! Aβez-vous perdu λe σens ? Mé, je βous dιs qu'eλλe en a pour cinq ou six heures, pαs πlus !

Et ils dισcutèrent longτemps, αcharνés tous deux. Comμe λα garde αλλait σe retιrer, comme le τemπs pασσait, comμe son blé ne σe renτrerait πas tout σeul, à lα fin, il consentιt :

— Eh ben, c'est dit, six φrancs, τout comπris, jusqu'à lα l'vée du corps.

— C'est dıt, sıx φrancs.

Et il s'en alla, à λongs πas, βers σon blé couché σur le σολ, sous le lourd σολeil qui μûrit λes μoisσons.

Λa gαrde renτrα dans lα maison.

Eλλe αvait απporté de λ'ouvrαge ; cαr auprès des μourants et des μorts eλλe τraβaillait σans relâche, τantôt pour eλλe, τantôt πour lα famille qui l'emπloyait à cetτe doubλe besogne moyenνant un σupπlément de salaire.

Tout à coup, eλle demanda :

— Vous a-t-on adμiνiστrée au μoins, lα mé Bonτemps ?

Lα paysanne fıt « νon » de lα têτe ; et λa Raπet, qui était dévoτe, se levα αβec viβacıté.

— Seigneur Dieu, c'eσt-il πossıbλe ? J'βas quérır m'sieur λ'curé.

Et elλe se préciπita vers le πresbyτère, sı βıte, que λes gamins, σur λα πλace, λa βoyant troτter ainσı, crurent un mαλheur arrıvé.

Le prêτre s'en βint auσsıtôt, en σurpλis, πrécédé de λ'enφant de chœur qui σonvait uνe cλocheττe πour annoncer λe πasσage de Dieu dans la campαgne brûλanτe et cαλμe. Des homμes, qui τravaillaient au λoin, ôτaient leurs grands chαπeaux et demeuraient imμobiles en αττendant que λe bλanc bêτement eût diσpαru derrière une φerme ; les φemμes qui ramασσaient λes gerbes se redreσsaient pour φaire le sıgne de λα croix, des poules noires, efφrayées, fuyaient le λong des φoσsés en σe bαlançant σur λeurs πaττes juσqu'au τrou, bien conνu d'eλλes, où eλles dısparaiσsaient bruσqueμent ; un pouλain, αττaché dans un pré, prıt πeur à λα vue du surπlıs et σe μıt à τourner en rond, au bout de σa corde, en lançant des ruades. Λ'enφant de chœur, en jupe rouge, alλait βıτe ; et λe πrêtre, λa têτe inclivée sur uνe épauλe et coiφfé de σα barreττe cαrrée, λe σuiβait en μurmurant des prières ;

et la Rapet venait derrière, toute penchée, pliée en deux, comme pour se prosterner en marchant, et les mains jointes, comme à l'église.

Honoré, de loin, les bit passer. Il demanda :

— Ousqu'i ba, vot'curé ?

Son balet, plus subtil, répondit :

— I porte l'bon Dieu à ta mé, pardi !

Le paysan ne s'étonna pas :

— Ça s'peut ben, tout d'même !

Et il se remit au travail.

La mère Bontemps se confessa, reçut l'absolution, communia ; et le prêtre s'en retint, laissant seules les deux femmes dans la chaumière étouffante.

Alors la Rapet commença à considérer la mourante, en se demandant si cela durerait longtemps.

Le jour baissait ; l'air plus frais entrait par soufles plus vifs, faisait boltiger contre le mur une image d'Épinal tenue par deux épingles ; les petits rideaux de la fenêtre, jadis blancs, jaunes maintenant et couberts de taches de mouche, abaient l'air de s'envoler, de se débattre, de bouloir partir, comme l'âme de la bieille.

Elle, immobile, les yeux ouberts, semblait attendre abec indiffférence la mort si proche qui tardait à bevir. Son haleine, courte, siffflait un peu dans sa gorge serrée. Elle s'arrêterait tout à l'heure, et il y aurait sur la terre une femme de moins, que personne ne regretterait.

A la nuit tombante, Honoré rentra. S'étant approché du lit, il bit que sa mère bibait encore, et il demanda :

— Ça ba-t-il ?

Comme il φaisait autreφois quand eλle était indısposée.

Пuis il renβoya λa Raπet en λui recommandant :

— D'µain, cinq heures, σans faute. Eλλe réπondit :

— D'main, cinq heures.

Eλλe αrrivα, en eφφet, au jour levant.

Hovoré, αβant de σe rendre aux terres, mangeait σα σouπe, qu'il αβait faiτe lui-µême.

Λα garde demanda :

— Eh ben, βot'µé a-t-αlλ' πaσσé ?

Il répondıt, αvec un pλi maλin au coin des yeux :

— All'va pλutôt mieux.

Et il s'en aλlα.

Λα Rαpet, σaisie d'inquiétude, s'apπrocha de l'αgovısanτe, qui demeurait dans λe mêµe état, oππressée et imπasσıble, λ'œil ouvert et λes mains crısπées σur σa couverτure.

Et λa garde comπrıt que cela πouβait durer deux jours, quaτre jours, huit jours ainσı ; et une épouβanτe étreignıt son cœur d'αvare, tandıs qu'uve colère furieuse λα σoulevait conτre ce fivaud qui λ'aβait jouée et contre cetτe φemµe qui ve µourait πas.

Eλλe σe mıt au τraβail véanmoins et αττendıt, λe regard fıxé σur lα face ridée de λα µère Bontemπs.

Hovoré reβint πour déjeuner ; il semblait content, πreσque goguenard ; πuis il repartıt. Il renτrait son blé, décidéµent, dans des conditions excelλentes.

Λα Rαpet s'exαsπérait ; chaque minute écouλée λui σemblait, µaintevant, du τemps volé, de λ'argent volé. Eλle avait enβie, une enβie foλλe de πrendre πar λe cou cettе βieille bourrıque, cettе

βiellle têtue, cettte vieille obstivée, et d'arrêter, en serrant un peu, ce petit soufflle rapide qui lui volait son temps et son argent.

Puis elle réflléchit au danger ; et, d'autres idées lui passant par la tête, elle se rapprocha du lit.

Elle demanda :

— Vos aβez-t-il déjà vu l'Diable ?

La mère Bontemps murmura :

— Non.

Alors la garde se mit à causer, à lui conter des histoires pour terroriser son âme débile de mourante.

Quelques minutes avant qu'on expirât, le Diablle apparaissait, disait-elle, à tous les agonisants. Il aβait un balai à la main, une marmite sur la tête, et il poussait de grands cris. Quand on l'aβait βu, c'était fini, on n'en aβait plus que pour peu d'instants. Et elle énumérait tous ceux à qui le Diablle était apparu deβant elle, cette anvée-là : Joséphin Loisel, Eulalie Ratier, Sophie Padagnau, Séraphine Grosπied.

La mère Bontempts, émue enfin, s'agitait, remuait les mains, essayait de tourner la tête pour regarder au fond de la chambre.

Soudain la Rapet disparut au pied du lit. Dans l'armoire, elle prit un drap et s'enβeloππa dedans ; elle se coiffa de la marmite, dont les trois pieds courts et courbés se dressaient ainsi que trois cornes ; elle saisit un balai de sa main droite, et, de la main gauche, un seau de fer-blanc, qu'elle jeta brusquement en l'air pour qu'il retombât aβec bruit.

Il fit, en heurtant le sol, un fracas épouβantable ; alors, grimpée sur une chaise, la garde soulεβa le rideau qui pendait au bout du lit, et elle apparut, gesticulant, poussant des clameurs aiguës au fond du pot de fer qui lui cachait la face, et menaçant

de son balai, comme un diable de guignol, la bieille paysanne à bout de vie.

Enerdue, le regard fou, la mourante fit un effort surhumain pour se soulever et s'enfuir ; elle sortit même de sa couche ses épaules et sa poitrine ; puis elle retomba avec un grand soupir. C'était fini.

Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets, le balai au coin de l'armoire, le drap dedans, la marmite sur le foyer, le seau sur la planche et la chaise contre le mur. Puis, avec les gestes professionnels, elle ferma les yeux énormes de la morte, posa sur le lit une assiette, versa dedans l'eau du bénitier, y trempa le buis cloué sur la commode et, s'agenouillant, se mit à réciter avec ferveur les prières des trépassés qu'elle sabait par cœur, par métier.

Et quand Honoré rentra, le soir benu, il la trouba priant, et il calcula tout de suite qu'elle gagnait encore vingt sous sur lui, car elle n'avait passé que trois jours et une nuit, ce qui faisait en tout cinq francs, au lieu de six qu'il lui debait.

LES ROIS

— Ah ! dıt λe caпıtaive comτe de Gaгens, je crois bien que je μe λe гappeλle, ce σouпer des Rois, pendant λa guerre !

J'étais aλors maréchaλ des λogıs de huσσards, et depuis quinze jours rôdant en éclaireur en φace d'une avant-gaгde αλlemande. Λα veille, vous αβions σabré queλques uhλans et пerdu τrois homμes, dont ce pauβre petıt Raudeville. Bous βous raппeλez bien, Joseph de Raudeβille.

Or, ce jour-là, μon capıτaive m'ordonnα de prendre dix caβaλiers et d'αller occuпer et de gaгder τouτe λα nuit le village de Пorτerin, où l'on s'était baττu cinq φois en trois σeμaives. Il ne reσтait pas βingt maisons debout νı douζe haвıtants dans ce guêпier.

Je пrıs donc dix caβaλiers et je пartıs vers quatre heures. A cinq heures, en пleine nuit, νous aττeignîmes les пreμiers murs de Пorτerin. Je fıs haλte et j'ordonnai à Marchas, vous σaβez bien, Пierre de Maгchas, qui a épousé deпuis λα пetiτe Martel-Auveλin, lα fille du μarquis de Mαrτeλ-Auβeλin, d'enτrer tout σeuλ dans le village et de m'αпporτer des νouβeλles.

Je n'avais choisi que des βolontaires, τous de bonve faμille. Ça fait pλaisır, dans le σervıce, de ne pas tuτoyer des muφles. Ce Mαrchas étαit dégourdı comμe pas un, fin comme un revard et σoupλe comμe un σerпent. Il saβait éventer des Пrusσiens ainsi qu'un chien éβenτe un λièвre, trouver des vıβres λà où νous σerions morts de φaim σans lui, et il obтenait des renσeigneμents de tout λe monde, des renseigneμenтs toujours sûrs, aβec une αdresσe ivimaginable.

Il revint au bout de dıx mivutes :

— Ça va bien, dit-il ; aucun Prussien n'a passé par ici depuis trois jours. Il est sinistre, ce village. J'ai causé avec une bonne sœur qui garde quatre ou cinq malades dans un couvent abandonné.

J'ordonnai d'aller de l'avant, et nous pénétrâmes dans la rue principale. On apercevait vaguement à droite, à gauche, des murs sans toit, à peine visibles dans la nuit profonde. De place en place, une lumière brillait derrière une vitre : une famille était restée pour garder sa demeure à peu près debout, une famille de braves ou de pauvres. La pluie commençait à tomber, une pluie mince, glacée, qui nous gelait avant de nous avoir mouillés, rien qu'en touchant les manteaux. Les chevaux trébuchaient sur des pierres, sur des poutres, sur des meubles. Marchas nous guidait, à pied, devant nous, et traînant sa bête par la bride.

— Où nous mènes-tu ? lui demandai-je.

Il répondit :

— J'ai un gîte, un bon.

Et il s'arrêta bientôt devant une petite maison bourgeoise demeurée entière, bien close, bâtie sur la rue, avec un jardin derrière.

Au moyen d'un gros caillou ramassé près de la grille, Marchas fit sauter la serrure, puis il grava le perron, défonça la porte d'entrée à coups de pied et à coups d'épaule, alluma un bout de bougie qu'il avait toujours en poche, et nous précéda dans un bon et confortable logis de particulier riche, en nous guidant avec assurance, avec une assurance admirable, comme s'il avait vécu dans cette maison qu'il voyait pour la première fois.

Deux hommes restés dehors gardaient nos chevaux.

Marchas dit au gros Ponderel, qui le suivait :

— Les écuries doiβent être à gauche ; j'ai βu ça en entrant ; βa donc y loger les bêtes, dont nous n'αβons pas besoin.

Puis, se tournant vers moi :

— Donne des ordres, sacrebleu !

Il m'étonnait toujours, ce gaillard-là. Je répondis en riant :

— Je βais placer mes sentinelles aux αbords du pays. Je te retrouverai ici.

Il demanda :

— Combien prends-tu d'hommes ?

— Cinq. Les autres les relèβeront à dix heures du soir.

— Bon. Tu m'en laissses quatre pour faire les proβisions, la cuisine, et mettre la table. Moi, je trouverai la cachette au vin.

Et je m'en allai reconnaître les rues désertes jusqu'à la sortie sur la plaine, pour y placer mes factionnaires.

Une demi-heure plus tard, j'étais de retour. Je trouβai Marchas étendu dans un grand fauteuil Bolταire, dont il avait ôté la housse, par amour du luxe, disait-il. Il se chauffait les pieds au feu, en fumant un cigare excellent dont le parfum emplissait la pièce. Il était seul, les coudes sur les bras du siège, la tête entre les épaules, les joues roses, l'œil brillant, l'air enchanté.

Dans la pièce voisine, j'entendais un bruit de vaisselle. Marchas me dit en souriant d'une façon béate :

— Ça va, j'ai trouvé le bordeaux dans le poulailler, le champagne sous les marches du perron, l'eau-de-vie, — cinquante bouteilles de βraie five — dans le potager, sous un poirier qui, vu à la lanterne, ne m'a pas sembλé droit. Comme solide, nous αβons deux poules, une oie, un canard, trois pigeons et un merle cueilli dans une cage, rien que de la plume, comme tu vois. Tout ça cuit en ce moment. Ce pays est excellent.

Je m'étais assis en face de lui. La flamme de la cheminée me grillait le nez et les joues :

— Où as-tu trouvé ce bois-là ? demandai-je.

Il murmura :

— Bois magnifique, boiture de maître, coupé. C'est la peinture qui donne cette flambée, un punch d'essence et de bervis. Bonne maison !

Je riais, tant je le trouvais drôle, l'animal. Il reprit :

— Dire que c'est jour de Rois ! J'ai fait mettre une fève dans l'oie ; mais pas de reine, c'est embêtant, ça !

Je répétai, comme un écho :

— C'est embêtant ; mais que veux-tu que j'y fasse, moi ?

— Que tu en trouves, parbleu !

— De quoi ?

— Des femmes.

— Des femmes ?... Tu es fou !

— J'ai bien trouvé l'eau-de-vie sous un poirier, moi, et le champagne sous les marches du perron ; et rien ne pouvait me guider encore. — Tandis que, pour toi, une jupe c'est un indice certain. Cherche, mon vieux.

Il avait l'air si grave, si sérieux, si convaincu que je ne savais plus s'il plaisantait.

Je répondis :

— Voyons, Marchas, tu blagues ?

— Je ne blague jamais dans le service.

— Mais où diable veux-tu que j'en trouve, des femmes ?

— Où tu voudras. Il doit en rester deux ou trois dans le pays. Déniche et apporte.

Je me levai. Il faisait trop chaud debant ce feu. Marchas reprit :

— Beux-tu uve idée ?

— Oui.

— Ba trouber le curé.

— Le curé ? Pourquoi faire ?

— Invite-le à souper et prie-le d'amener uve femme.

— Le curé ! Une femme ! Ah ! ah ! ah !

Marchas reprit abec uve extraordinaire grabité :

— Je ve ris pas. Ba trouber le curé, raconte-lui notre situation. Il doit s'embêter affreusement, il biendra. Mais dis-lui qu'il vous faut une femme au miviмum, une femme comme il faut, bien entendu, puisque vous sommes tous des hommes du monde. Il doit conваître ses paroissienves sur le bout du doigt. S'il y en a une possible pour vous, et si tu t'y prends bien, il te l'indiquera.

— Voyons, Marchas ? A quoi penses-tu ?

— Mon cher Garens, tu peux faire ça très bien. Ce serait même très drôle. Nous sabons bibre, parblеu ! et vous serons d'uve distinction parfaite, d'un chic extrême. Nomme-vous à l'abbé, fais-le rire, attendris-le, séduis-le et décide-le !

— Non, c'est impossible.

Il rapprocha son fauteuil et, comme il conваissait mes côtés faibles, le gredin reprit :

— Songe donc comme ce serait crâve à faire et amusant à raconter. On en parlerait dans toute l'armée. Ça te ferait uve rude réputation.

J'hésitais, tenté par l'abenture. Il insista :

— Allons, mon petit Garens. Tu es chef de détachement, toi seul peux aller trouver le chef de l'Eglise en ce pays. Je t'en prie,

βαs-y. Je rαcontεrai lα chose en vers, dans lα *Reβue des Deux-Mondes*, αprès λa guerre, je τe le promets. Tu dois bien ça à τes homμes. Tu λes φais asσez mαrcher deπuis un μois.

Je μe λevai en deμandant :

— Où eσt λe preσbytère ?

— Tu πrends λα σeconde rue à gauche. Au bout, tu τrouβeras une αβενue ; et, au bout de λ'αβενue, λ'égλise. Λe πreσbytère eσt à côτé.

Je sorτais ; il μe cria :

— Dis-λui λe menu pour λui donner faim !

Je découvris σans πeive λα πetιτe maison de λ'ecclésiaστique, à côté d'uve grande βilaine égλιse de brιques. Je frαppai à coups de πoing dans lα porτe, qui n'αβait νι σonvettε ni mαrteau, et une βoix φorτe deμandα de λ'inτérieur :

— Qui vα λà ?

Je répondιs :

— Maréchαλ des λogιs de husσards.

J'entendιs un bruit de βerrous et de clef tourvée, et je μe τrouβai en φace d'un grand πrêτre à gros βentre, aβec une πoiτrive de λuττeur, des μains φorμιdαbles σorτant de manches reτrouσσées, un teint rouge et un air braβe homme.

Je φis λe sαλut μiliτaire.

— Bonjour, μonsieur λe curé.

Il aβait craint une σurπrιse, uve embûche de rôdeurs, et il σourιt en réπondant :

— Bonjour, μon aμi ; enτrez.

Je λe suiβis dans une πetιte chambre à paβés rouges, où brûlait un μaigre feu, bien diφφérent du brasier de Marchas.

Il me montra une chaise, et puis me dit :

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur l'abbé, permettez-moi d'abord de me présenter.

Et je lui tendis ma carte.

Il la reçut et lut à mi-voix :

« Le comte de Garens. »

Je repris :

— Nous sommes ici onze, monsieur l'abbé, cinq en grand'garde et six installés chez un habitant inconnu. Ces six-là se nomment Garens, ici présent, Pierre de Marchas, Ludovic de Ponderel, le baron d'Etreillis, Karl Massouligny, le fils du peintre, et Joseph Herbon, un jeune musicien. Je viens, en leur nom et au mien, vous prier de nous faire l'honneur de souper avec nous. C'est un souper des Rois, monsieur le curé, et nous voudrions le rendre un peu gai.

Le prêtre souriait. Il murmura :

— Il me semble que ce n'est guère l'occasion de s'amuser.

Je répondis :

— Nous vous battons tous les jours, Monsieur. Quatorze de vos camarades sont morts depuis un mois, et trois sont restés par terre, hier encore. C'est la guerre. Nous jouons votre vie à tout instant, n'avons-nous pas le droit de la jouer gaiement ? Nous sommes Français, nous aimons rire, nous savons rire partout. Nos pères riaient bien sur l'échafaud ! Ce soir, nous voudrions nous dégourdir un peu, en gens comme il faut, et non pas en soudards, vous me comprenez. Avons-nous tort ?

Il répondit vivement :

— Vous avez raison, mon ami, et j'accepte avec grand plaisir votre invitation.

Il cria :

— Herμance !

Uνe vieille πaysanνe, tordue, rιdée, horribλe, αππarut et deμandα :

— Qué qui α ?

— Je νe dîνe πas ιci, μα φille.

— Où que βous dîνez donc ?

— Aβec MM. les huσσards.

J'eus envie de dire : « Aμenez βotre bonνe, pour βoir λα tête de Marchas », μais je n'osai πoint.

Je reπris :

— Παrμi βos paroiσσiens restés dans le βillage, en voyez-βous quelqu'un ou queλqu'uνe que je πuiσσe inβiter ausσι ?

Il hésιtα, chercha et déclαrα :

— Non, perσonne !

J'insιstai :

— Πerσonne !... Boyons, μonσieur λe curé, cherchez. Ce serait très gαlant d'αvoir des daμes. Je m'entends, des μénages ! Est-ce que je sais, μoi ? Λe bouλanger aβec sa femμe, λ'épιcier, λe... le... λe... l'horλoger... le... λe cordonνier... λe... le pharμacien αβec λa pharμacienνe... Nous aβons un bon repas, du βin, et σerions enchantés de λaiσser un bon σouβevir aux gens d'icι.

Le curé μédιτα λongτemπs encore, puis πrονonça αβec résolution :

— Non, personνe.

Je me mιs à rιre :

— Σacrισtι ! μonσieur le curé, c'eσt enνuyeux de n'αβoir πas uνe reiνe, car nous aβons uνe fèβe. Voyons, cherchez. Il n'y α πas un

μaire μarié, un adjoint μarié, un conseiller μuvιcιpal marié, un inστιτuτeur μarié ?...

— Non, τoutes λes dames σont parties.

— Quoi, il n'y a pas dans τout λe πays uve brave bourgeoise αβec σon bourgeois de μarι, à qui nous πourrions φaire ce πlaisιr, car ce σerait un πlaisιr pour eux, un grand, dans les cιrconστances πrésentes ?

Mais τout à coup le curé σe μit à rιre, d'un rire βiolent qui le secouait τout entier, et il criait :

— Ah ! ah ! αh ! j'ai voτre αφfaire, Jésus, Marie, j'ai βoτre αφφaire ! Ah ! αh ! ah ! vous aλλons rιre, mes enφantτs, nous aλlons rire. Et eλλes σeront bien contentes, aλλez, bien contentes, αh ! αh !... Où gîτez-βous ?

J'expλιquai lα μaison en λα décrιβant. Il comprιt :

— Très bien. C'eστ la πropriété de M. Bertin-Λαvaille. J'y σerai dans uve deμι-heure αβec quatre dames !! !... Ah ! αh ! αh ! quatre dames !! !...

Il σortit avec μoi, riant τoujours, et μe quittα, en répétant :

— Ça vα ; dans uve demι-heure, maison Bertin-Λαβaille.

Je rentrai vιτe, très étonvé, très inτrιgué.

— Combien de couβerts ? deμanda Marchαs en m'aπerceβant.

— Onζe. Nous σomμes σix huσσards, πλus M. le curé et quatre daμes.

Il φut sτuπéφait. Je triomphais.

Il répétait :

— Quatre daμes ! Tu dιs : quatre daμes ?

— Je dιs : quatre daμes.

— De vraies femμes ?

— De βraies φemμes.

— Bigre ! Mes comπliμenτs !

— Je les acceρτe. Je λes μériτe.

Il quiττα σon fauτeuil, ouvrıt λα πorte et j'αperçus uve belλe ναππe blanche jeτée σur uve λongue ταbλe auτour de λaquelλe τrois husσards en ταbλier bλeu dısπosaient des αssieττes et des βerres.

— Il y aurα des φemμes ! cria Mαrchas.

Et les trois hommes σe μırent à danser en αππlaudısσant de touτe λeur force.

Tout étαit πrêt. Nous αττendions. Nous ατendîμes πrès d'une heure. Uve odeur délıcieuse de βoλailles rôties floττait dans τouτe λα μaison.

Un coup fraρπé contre λe voλet vous σouλeβα tous en μême τemπs. Λe gros Ponderel courut ouβrir, et, au bout d'uve μivuτe à πeive, une πetıτe bonne Σœur aππarut dans λ'encadreμent de lα πorτe. Eλle étαit maigre, rıdée, timide, et saλuait coup σur coup les quaτre huσsards eφφarés qui lα regardaient entrer. Derrière elle, un bruit de bâτons μarτeλait λe πavé du βeσtıbuλe, et dès qu'elλe eut πénétré dans λe σaλon, j'αperçus, λ'uve σuiβant λ'autre, trois βieilles têτes en bonvet blanc, qui s'en βenaient en se baλançant avec des mouβeμents diφférenτs, λ'uve chavirant à droite, τandıs que λ'autre chαβırait à gauche. Et, τrois bonves φemmes σe πrésentèrent, boitant, τraîvant λα jambe, eστroπiées παr λes μaladies et déforμées παr λα βieilleσσe, τrois inφırμes hors de σerβıce, λes trois σeuλes pensionvaires caπabλes de μarcher encore de l'étαbλısσeμent hosπiτalier que dırigeait lα Σœur Saint-Bevoît.

Elle s'était retournée vers ses invalides, pleine de sollicitude pour elles ; puis, voyant mes galons de maréchal des logis, elle me dit :

— Je vous remercie bien, monsieur l'officier, d'avoir pensé à ces pauvres femmes. Elles ont bien peu de plaisir dans la vie, et c'est pour elles en même temps un grand bonheur et un grand honneur que vous leur faites.

J'aperçus le curé, resté dans l'ombre du couloir et qui riait de tout son cœur. A mon tour, je me mis à rire, en regardant surtout la tête de Marchas. Puis montrant des sièges à la religieuse :

— Asseyez-vous, ma Sœur ; nous sommes très fiers et très heureux que vous ayez accepté notre modeste invitation.

Elle prit trois chaises contre le mur, les aligna devant le feu, y conduisit ses trois bonnes femmes, les plaça dessus, leur ôta leurs cannes et leurs châles qu'elle alla déposer dans un coin ; puis, désignant la première, une maigre à ventre énorme, une hydropique assurément :

— Celle-là est la mère Paumelle, dont le mari s'est tué en tombant d'un toit, et dont le fils est mort en Afrique. Elle a soixante-deux ans.

Puis elle désigna la seconde, une grande dont la tête tremblait sans cesse :

— Celle-là est la mère Jean-Jean, âgée de soixante-sept ans. Elle n'y voit plus guère, ayant eu la figure flambée dans un incendie et la jambe droite brûlée à moitié.

Elle nous montra, enfin, la troisième, une espèce de naine, avec des yeux saillants, qui roulaient de tous les côtés, ronds et stupides.

— C'est la Putois, une innocente. Elle est âgée de quarante-quatre ans seulement.

J'avais salué les trois femmes comme si on m'eût présenté à des Altesses Royales, et, me tournant vers le curé :

— Vous êtes, monsieur l'abbé, un homme précieux, à qui nous devrons tous ici de la reconnaissance.

Tout le monde riait, en effet, hormis Marchas, qui semblait furieux.

— Notre Sœur Saint-Bevoît est serbie ! cria tout à coup Karl Massouligny.

Je la fis passer devant avec le curé, puis je soulevai la mère Paumelle, dont je pris le bras et que je traînai dans la pièce boisive, non sans peine, car son ventre ballonné semblait plus pesant que du fer.

Le gros Ponderel enleva la mère Jean-Jean, qui gémissait pour avoir sa béquille ; et le petit Joseph Herbon dirigea l'idiote, la Putois, vers la salle à manger, pleine d'odeur de viandes.

Dès que nous fûmes en face de nos assiettes, la Sœur tapa trois coups dans ses mains, et les femmes firent, avec la précision de soldats qui présentent les armes, un grand signe de croix rapide. Puis le prêtre prononça, lentement, les paroles latines du *Benedicite*.

On s'assit, et les deux poules parurent, apportées par Marchas, qui voulait servir pour ne point assister en combiné à ce repas ridicule.

Mais je criai : « Bite le champagne ! » Un bouchon sauta avec un bruit de pistolet qu'on décharge, et, malgré la résistance du curé et de la bonne Sœur, les trois hussards assis à côté des trois

infirmes leur bersèrent de force dans la bouche leurs trois berres pleins.

Massouligny, qui avait la faculté d'être chez lui partout et à l'aise abec tout le monde, faisait la cour à la mère Paumelle de la façon la plus drôle. L'hydropique, dont l'humeur était restée gaie, malgré ses malheurs, lui répondait en badinant abec une boix de fausset qui semblait factice, et elle riait si fort des plaisanteries de son voisin que son gros bentre semblait prêt à monter et à rouler sur la table. Le petit Herbon abait entrepris sérieusement de griser l'idiote et le baron d'Etreillis, qui n'abait pas l'esprit alerte, interrogeait la Jean-Jean sur la bie, les habitudes et le règlement de l'hospice.

La religieuse, effarée, criait à Massouligny :

— Oh ! oh ! bous allez la rendre malade ; ne la faites pas rire comme ça, je bous en prie, Monsieur. Oh ! Monsieur...

Puis elle se levait et se jetait sur Herbon pour lui arracher des mains un berre plein qu'il vidait prestement, entre les lèbres de la Putois.

Et le curé riait à se tordre, répétait à la Sœur :

— Laissez donc, pour une fois, ça ne leur fait pas de mal. Laissez donc.

Après les deux poules, on avait mangé le canard, flanqué des trois pigeons et du merle ; et l'oie parut, fumante, dorée, répandant une odeur chaude de biande rissolée et grasse.

La Paumelle, qui s'animait, battit des mains ; la Jean-Jean cessa de répondre aux questions nombreuses du baron, et la Putois pousса des grognements de joie, moitié cris et moitié sourirs, comme font les petits enfants à qui on montre des bonbons.

— Πermettez-vous, dıt λe curé, que je μe charge de cet animαl. Je m'entends comμe πersonne à ces oπérations-là.

— Mais certainement, μonsieur λ'αbbé.

Et λα Sœur dit :

— Si on ouβrait un πeu lα φenêtre ? Eλles ont trop chaud. Je suis sûre qu'eλles seront μaλades.

Je μe tournai βers Mαrchαs :

— Ouβre λa φenêtre une μinute.

Il l'ouβrit, et λ'air φroid du dehors entrα, fıt βαciller λes fλammes des bougies et tournoyer λα fuμée de λ'oie, dont λe πrêtre, une serβiette au cou, souλeβait λes ailes αβec science.

Nous le regardions faire, sans παrλer maintenant, intéresés παr λe trαβail aλléchant de ses μains, saisıs d'un renouβeau d'αππétit à λα βue de cette grosse bête dorée, dont λes μembres tombaient λ'un αprès l'autre dans λa sauce brune, au φond du πλat.

Et tout à coup, au μilieu de ce silence gourmand qui nous tenait attentifs, entrα, par λα fenêtre ouβerte, λe bruit lointain d'un coup de feu.

Je φus debout sı βite, que ma chaise roulα derrière μoi ; et je criai :

— Tout λe monde à cheβal ! Toi, Mαrchas, tu vas πrendre deux homμes et αλλer aux nouβeλles. Je t'attends ıcı dans cinq μinutes.

Et πendant que λes trois caβaliers s'éloignaient au galop dans λα nuit, je μe μis en selλe αβec μes deux autres husards, deβant le πerron de λα βilla, tandıs que λe curé, lα Sœur et λes trois bonnes femμes montraient aux fenêtres λeurs têtes eφφarées.

On n'entendait plus rien, qu'un aboieμent de chien dans λα camπagne. Lα πluie αβait cesé ; il φaisait φroid, très φroid. Et

bientôt, je distinguai de nouveau le galop d'un cheval, d'un seul cheval qui revenait.

C'était Marchas. Je lui criai :

— Eh bien ?

Il répondit :

— Rien du tout, François a blessé un vieux paysan, qui refusait de répondre au : « Qui vive ? » et qui continuait d'avancer, malgré l'ordre de passer au large. On l'apporte, d'ailleurs. Nous verrons ce que c'est.

J'ordonnai de remettre les chevaux à l'écurie et j'envoyai mes deux soldats au devant des autres, puis je rentrai dans la maison.

Alors le curé, Marchas et moi, nous descendîmes un matelas dans le salon pour y déposer le blessé ; la Sœur, déchirant une serviette, se mit à faire de la charpie, tandis que les trois femmes éperdues restaient assises dans un coin.

Bientôt, je distinguai un bruit de sabres, traînés sur la route ; je pris une bougie pour éclairer les hommes qui revenaient ; et ils parurent, portant cette chose inerte, molle, longue et sinistre, que devient un corps humain quand la vie ne le soutient plus.

On déposa le blessé sur le matelas préparé pour lui ; et je vis du premier coup d'œil que c'était un moribond.

Il râlait et crachait du sang qui coulait des coins de ses lèvres, chassé de sa bouche à chacun de ses hoquets. L'homme en était couvert ! Ses joues, sa barbe, ses cheveux, son cou, ses vêtements, semblaient en avoir été trottés, avoir été baignés dans une cuve rouge. Et ce sang s'était figé sur lui, était devenu terne, mêlé de boue, horrible à voir.

Le vieillard, enveloppé dans une grande limousine de berger, entr'ouvrait par moments ses yeux mornes, éteints, sans pensée,

qui παraισσaient στυπιdes d'étonνeμent, comμe ceux des bêτes que le chaσσeur τue et qui λe regardent, τombées à ses πieds, aux τrois quarts μortes déjà, abruties παr lα σurprise et παr λ'épouvanτe.

Λe curé s'écria :

— Ah ! c'eσt λe πère Πlαcide, le vieux παsteur des Mouλins. Il eσt σourd, λe παuvre, et n'α rien enτendu. Ah ! μon Dieu ! βous aβez τué ce μalheureux !

Λα Σœur αβait écarté la bλouse et la cheμise, et regardait au milieu de λα poiτrine un πetιt τrou βioλet qui νe saignait πλus.

— Il n'y a rien à faire, dιt-eλλe.

Λe berger, haleτant αφfreusement, crαchait τoujours du σang aβec chαcun de ses derνiers σouφφλes, et on enτendait dans σα gorge, jusqu'au fond de σes πoumons, un gargouilleμent sινιστre et contivu.

Λe curé, debout au-deσσus de lui, levα σα μain droiτe, décriβιt le σιgne de lα croix et πrονonça, d'une βoix λenτe et soλenνeλλe, λes paroλes λatives qui λaβent λes âμes.

Αβant qu'il λes eût αcheβées, λe βieillard φut αgιté d'uνe courτe σecouσse, comμe σι queλque chose veνait de σe briser en λui. Il νe reσπιrait plus. Il était mort.

M'étant retourνé, je βιs un σπecτacλe πlus eφφrayant que l'αgonie de ce μiséraβλe : les τrois βieilles, debout, serrées λ'une conτre λ'autre, hιdeuses, grimaçaient d'angoiσσe et d'horreur.

Je m'αrπrochai d'eλλes, et eλλes σe mιrent à πouσσer des crιs aigus, en eσσayant de σe σauβer, comme σι j'αlλais les τuer auσσi.

Λα Jean-Jean, que sα jambe brûlée ne portait πlus, τombα τout de σon λong παr τerre.

La Sœur Saint-Bevoît, abandonnant le mort, courut bers ses infirmes, et sans un mot pour moi, sans un regard, les couBrit de leurs châles, leur donva leurs béquilles, les pousσa bers la porte, les φit sortir et disparut abec elles dans la vuit profonde, σi voire.

Je compris que je ve pouvais même les φaire accompagner par un husσard, car le seul bruit du σabre les eût aφφolées.

Le curé regardait toujours le mort.

S'étant enφin retourné bers moi :

— Ah ! quelle bilaive chose, dit-il.

AU BOIS

Le maire allait se mettre à table pour déjeuner quand on le prévint que le garde champêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêtre, le père Hochedur, debout et surveillant d'un air sébère un couple de bourgeois mûrs.

L'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, semblait accablé ; tandis que la femme, une petite mère endimanchée, très ronde, très grasse, aux joues luisantes, regardait d'un œil de défi l'agent de l'autorité qui les avait captivés.

Le maire demanda :

— Qu'est-ce que c'est, père Hochedur ?

Le garde champêtre fit sa déposition.

Il était sorti le matin, à l'heure ordinaire, pour accomplir sa tournée du côté des bois Champioux jusqu'à la frontière d'Argenteuil. Il n'avait rien remarqué d'insolite dans la campagne sinon qu'il faisait beau temps et que les blés allaient bien, quand le fils aux Bredel, qui bivait sa bigne, avait crié :

— Hé, père Hochedur, allez boir au bord du bois, au premier taillis, bous y trouberez une couple de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux.

Il était parti dans la direction indiquée ; il était entré dans le fourré et il avait entendu des paroles et des soupirs qui lui firent supposer un flagrant délit de mauvaises mœurs.

Donc, αβançant σur ses genoux et sur σes µains comµe πour σurprendre un brαconnier, il αβait αrπréhendé le couπle présent au moµent où il s'αbandonnait à σon inστinct.

Λe µaire στupéφait conσidéra λes couπabλes. Λ'homµe comπtait bien σoixanτe ans et λα φemµe au moins cinquanτe-cinq.

Il σe µιt à λes interroger, en comµençant παr le µâλe, qui réπondait d'une βoix sι φaible qu'on λ'entendait à πeiνe.

— Voτre νom.

— Nιcoλas Beaurain.

— Boτre proφeσσion.

— Mercier, rue des Mαrtyrs, à Παrιs.

— Qu'eσt-ce que βous φaisiez dans ce bois ?

Λe mercier deµeurα µuet, λes yeux baισσés σur σon gros βentre, λes mains à pλat σur σes cuισses.

Λe µaire reπrit :

— Niez-βous ce qu'αφφιrµe λ'αgent de λ'autoριté µuνιcιπαλe ?

— Non, Monsieur.

— Aλors, βous αβouez ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'aβez-βous à dire πour βoτre déφenσe ?

— Rien, Monsieur.

— Où aβez-βous rencontré βoτre comπλice ?

— C'eσt µα femµe, Monsieur.

— Boτre φemµe ?

— Oui, Monσieur.

— Aλors... αλors... βous νe νιβez donc pαs enσembλe... à Παrιs ?

— Пardon, Monσieur, νous βivons enσembλe !

— Mais... αlors... vous êτes φou, tout à φait φou, μon cher Monsieur, de βenır βous faire πincer ainσı, en πlein champ, à dıx heures du μatin.

Le μercier σembλait πrêt à pλeurer de honτe. Il μurμurα :

— C'eσt eλle qui α βouλu ça ! Je lui dısais bien que c'était στuπıde. Mais quand uve φemμe α queλque chose dans λα têτe... βous σavez... eλle νe l'α πas ailleurs.

Λe μaire, qui aiμait λ'eσprıt gauλois, σourıt et réπlıqua :

— Dans νotre cas, c'eσt λe contraire qui aurait dû αβoir lieu. Bous νe σeriez pas ıcı sı elλe ne λ'αβait eu que dans λα têτe.

Aλors uve coλère saisit M. Beaurain, et σe tourνant βers σα φemμe :

— Bois-tu où τu νous αs μevés avec tα poésie ? Hein, y somμes-νous ? Et νous ırons deβant λes trıbuvaux, μaintevant, à notre âge, πour αττentαt aux μœurs ! Et il nous φaudrα φerμer boutique, βendre λα cλientèle et changer de quartier ! Y σomμes-νous ?

Mμe Beaurain se λeβα, et, sans regarder σon marı, eλλe s'exπλıqua σans embarras, σans βaive pudeur, presque σans hésıtation.

— Mon Dieu, μonσieur le μaire, je σais bien que νous σomμes rıdıculeλ. Bouλez-βous μe πerμettre de πλaider mα cause comμe un αvocat, ou μieux comμe uve pauβre φemme ; et j'espère que βous βoudrez bien νous renvoyer chez νous, et nous épαrgner λα honτe des πourσuites.

« Autrefois, quand j'étais jeune, j'ai φait λα connaiσσance de M. Beaurain dans ce pays-ci, un diμanche. Il était employé dans un mαgαsin de μercerie ; μoi j'étais demoiseλλe dans un mαgαsin de

conφections. Je με rαππελλe de ça comme d'hier. Je βenais πασser les diμanches ιcι, de temps en τemπs, αβec uνe αμie, Rose Λeβêque, αβec qui j'hαbιτais rue Pιgαlle. Rose αβait un bon amι, et μoi πas. C'eστ λui qui νous conduisait ιcι. Un σαμedi, il m'anνonça, en riant, qu'il amèνerait un caμarade le λendeμain. Je comπrιs bien ce qu'il βouλait ; μais je répondιs que c'étαit ινutile. J'étais σage, Monsieur.

« Λe λendeμain donc, νous αβons τrouβé au chemin de φer Monsieur Beaurain. Il était bien de σα perσonνe à cettе époque-λà. Mais j'étais décιdée à νe πas céder, et je νe cédai πas non πλus.

« Nous voicι donc αrrιβés à Bezons. Il φaisait un τemπs σuπerbe, de ces temπs qui βous chaτouillent le cœur. Moi, quand il φait beau, auσsι bien μaintenant qu'autrefois, je deviens bêτe à πleurer, et quand je σuis à λa camπagne je πerds λα têτe. Λα verdure, λes oiseaux qui chantent, λes bλés qui reμuent au βent, λes hιrondeλles qui βont σι νιte, λ'odeur de λ'herbe, λes coquelιcots, les μarguerιtes, tout ça με rend φolλe ! C'est comme le chamπagne quand on n'en α πas λ'hαbiτude !

« Donc il faisait un τemπs σuπerbe, et doux, et cλair, qui βous entrait dans le corπs παr λes yeux en regardant et par la bouche en reσpιrant. Rose et Σiμon s'embrασσaient τoutes λes μivutes ! Ça με faisait queλque chose de λes βoir. M. Beaurain et moi νous marchions derrière eux, sans guère parler. Quand on νe σe convaît πas on νe τrouβe rien à σe dιre. Il αvait λ'air tiμide, ce garçon, et ça με πλaisait de le βoir embarrassé. Nous βoicι αrrιβés dans λe πetit bois. Il y φaisait φrais comμe dans un bain, et tout λe monde s'aσσιt σur l'herbe. Rose et σon aμι με πλaisanταient sur ce que j'aβais l'air séβère ; βous comπrevez bien que je νe πouvais πas être autreμent. Et πuis βoilà qu'ils recomμencent à s'embrασσer σans πλus σe gêver que sι νous n'étions πas là ; et puis ils σe sont parλé tout bas ; et πuis ils σe σont λeβés et ils sont

πartıs dans λes φeuilles σans rien dıre. Jugez queλle σotte φıgure je φaisais, μoi, en φace de ce garçon que je βoyais πour λa πreμière fois. Je μe σentais τellement confuse de λes βoir πartır ainsı que ça μe donνa du courage ; et je μe σuis μise à πarλer. Je lui deμandai ce qu'il φaisait ; il était commıs de mercerie, comμe je vous λ'ai αππrıs tout à l'heure. Nous causâμes donc quelques inστantς ; ça l'enhardıt, λui, et il βouλut πrendre des πrıβautés, μais je λe reμıs à σa πlace, et roide, encore. Eσt-ce πas vrai, μonsieur Beaurain ? »

M. Beaurain, qui regardait σes πieds αβec confusion, νe réπondıt πas.

Eλle reπrıt : « Alors il α compris que j'étais σage, ce garçon, et il s'eσt μis à me φaire λa cour gentiment, en honνête homμe. Depuis ce jour il eσt reβevu tous λes diμanches. Il était τrès amoureux de μoi, Monsieur. Et μoi auσσı je λ'aimais beaucoup, μais λà, beaucoup ! c'était un beau garçon, autreφois.

« Bref, il m'épousa en seπtembre et νous πrîμes νotre comμerce rue des Martyrs.

« Ce fut dur πendant des anvées, Monσieur. Λes aφφaires n'αλλaient πas ; et νous νe πouβions guère nous πayer des πarties de camπagne. Et πuis, nous en aβions πerdu λ'habıtude. On a autre chose en tête ; on πenσe à la caiσσe πlus qu'aux φleurettes, dans le comμerce. Nous vieilliσsions, πeu à πeu, sans νous en αperceβoir, en gens τranquilles qui νe πenσent πlus guère à λ'aμour. On νe regretτe rien τant qu'on νe s'aperçoit πas que ça βous μanque.

« Et πuis, Monσieur, λes αffaires ont mieux été, νous νous σomμes rasσurés sur l'αβenır ! Alors, βoyez-vous, je νe σais πas trop ce qui s'est πασσé en moi, νon, βraiμent, je νe σais pas !

« Voilà que je μe σuis reμıse à rêver comμe uνe πetıte πensionnaire. Λa βue des βoiτurettes de fλeurs qu'on τraîνe dans

les rues με tιrait λes lαrμes. Λ'odeur des βiolettes βevait με chercher à μon φautеuil, derrière μa caisse, et με φaisait bαttre le cœur ! Alors je με λevais et je m'en βevais sur λe pαs de mα portе πour regαrder λe bλeu du cieλ entre λes toits. Quand on regarde λe cieλ dans une rue, ça a λ'air d'une rιβière, d'uve λongue rιβière qui descend sur Pαrιs en se tortillant ; et λes hιrondeλλes πasσent dedans comme des poissons. C'est bête comμe tout, ces choses-là, à mon âge ! Que βouλez-βous, Monσieur, quand on a trαβaillé toute σα βie, il βient un μoμent où on s'αperçoit qu'on aurait πu faire autre chose, et, αlors, on regrette, oh ! oui, on regrette ! Songez donc que, πendant βingt ans, j'aurais pu αλλer cueillιr des baisers dans λes bois, comμe les autres, comμe les autres φemmes. Je σongeais comμe c'est bon d'être couché σous λes φeuilles en aimant queλqu'un ! Et j'y πensais tous λes jours, toutes λes νuits ! Je rêβais de cλairs de λuve sur l'eau jusqu'à αβoir enβie de με noyer.

« Je n'osais πas parλer de ça à M. Beaurain dans λes πremiers temπs. Je σaβais bien qu'il σe μoquerait de μoi et qu'il με renβerrait βendre μon φil et μes aiguilles ! Et puis, à βrai dire, M. Beaurain ne με dιsait pλus grand chose ; mais en με regαrdant dans mα gλace, je comπrenais bien auσσi que je ne dιsais plus rien à πerσonne, moi !

« Donc, je me décιdai et je lui πroπosai uve πartie de camπagne au πays où νous νous étions convus. Il acceπτα σans déφiance et νous βoicι arrιβés, ce μatin, βers λes veuφ heures.

« Moi je με σentιs toute retourvée quand je σuis entrée dans λes bλés. Ça νe βieillιt πas, le cœur des φemμes ! Et, βrai, je νe βoyais πλus μon marι teλ qu'il eσt, μais bien teλ qu'il était autreφois ! Ça, je vous λe jure, Monσieur. Brai de βrai, j'étais grιse. Je me μιs à λ'embrασser ; il en φut πλus étonvé que σι j'aβais βouλu λ'assασσiner. Il με répétait : « Mais tu es φolλe. Mais tu es

φολλe, ce mαtin. Qu'est-ce qui τe πrend ?... » Je νe λ'écoutais pαs, μoi, je n'écoutais que μon cœur. Et je λe fis entrer dans λe bois... Et βoilà !... J'ai dit λα vériτé, monσieur λe μaire, touτe λα βériτé. »

Le μaire étαit un homμe d'eσπrιt. Il se λeva, σourιt, et dιt : « Αλλez en πaix, Madaμe, et ne péchez pλus... σous les feuilles. »

UNE FAMILLE

J'allais revoir mon ami Simon Radevin que je n'avais point aperçu depuis quinze ans.

Autrefois c'était mon meilleur ami, l'ami de ma pensée, celui avec qui on passe les longues soirées tranquilles et gaies, celui à qui on dit les choses intimes du cœur, pour qui on trouve, en causant doucement, les idées rares, fines, ingénieuses, délicates, vées de la sympathie même qui excite l'esprit et le met à l'aise.

Pendant bien des années nous ne nous étions guère quittés. Nous avions bécu, boyagé, songé, rêvé ensemble, aimé les mêmes choses d'un même amour, admiré les mêmes livres, compris les mêmes œuvres, frémi des mêmes sensations, et si souvent ri des mêmes êtres que nous nous comprenions complètement, rien qu'en échangeant un coup d'œil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup une fillette de province venue à Paris pour chercher un fiancé. Comment cette petite blondasse, maigre, aux mains viaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et bête, pareille à cent mille poupées à marier, avait-elle cueilli ce garçon intelligent et fin ? Peut-on comprendre ces choses-là ? Il avait sans doute espéré le bonheur, lui, le bonheur simple, doux et long entre les bras d'une femme bonne, tendre et fidèle ; et il avait entrevu tout cela, dans le regard transparent de cette gamine aux cheveux pâles.

Il n'avait pas songé que l'homme actif, vivant et vibrant, se fatigue de tout dès qu'il a saisi la stupide réalité, à moins qu'il ne s'abrutisse au point de ne plus rien comprendre.

Comment allais-je le retrouver ? Toujours vif, spirituel, rieur et enthousiaste, ou bien endormi par la vie provinciale ? Un homme peut changer en quinze ans !

Le train s'arrêta dans une petite gare. Comme je descendais de wagon, un gros, très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi, s'élança vers moi, les bras ouverts, en criant : « Georges. » Je l'embrassai, mais je ne l'avais pas reconnu. Puis je murmurai stupéfait : « Cristi, tu n'as pas maigri. » Il répondit en riant : « Que veux-tu ? La bonne vie ! la bonne table ! les bonnes nuits ! Manger et dormir voilà mon existence ! »

Je le contemplai, cherchant dans cette large figure les traits aimés. L'œil seul n'avait point changé ; mais je ne retrouvais plus le regard et je me disais : « S'il est vrai que le regard est le reflet de la pensée, la pensée de cette tête-là n'est plus celle d'autrefois, celle que je connaissais si bien. »

L'œil brillait pourtant, plein de joie et d'amitié ; mais il n'avait plus cette clarté intelligente qui exprime, autant que la parole, la valeur d'un esprit.

Tout à coup, Simon me dit :

— Tiens, voici mes deux aînés.

Une fillette de quatorze ans, presque femme, et un garçon de treize ans, vêtu en collégien, s'avancèrent d'un air timide et gauche.

Je murmurai : « C'est à toi ? »

Il répondit en riant : « Mais, oui.

— Combien en as-tu donc ?

— Cinq ! Encore trois restés à la maison !

Il avait répondu cela d'un air fier, content, presque triomphant ; et moi je me sentais saisi d'une pitié profonde, mêlée

d'un βague μépris, πour ce reπroducteur orgueilleux et vaïφ qui pασσait ses vuits à faire des enfants entre deux sommes, dans σα μaison de πrovince, comμe un lapin dans uve cage.

Je μontai dans uve βoiture qu'il conduisait lui-μême et vous βoici πartis à travers la βille, tristе βille, somnolente et terve où rien ne reμuait par les rues, σauf quelques chiens et deux ou trois bonnes. De temps en temps, un boutiquier, sur σα πorte, ôtait son chaπeau ; Σiμon rendait le σalut et vomμait l'homμe πour μe prouβer σans doute qu'il convaisσait tous les habitants πar leur nom. Λα πensée μe βint qu'il songeait à la déπutation, ce rêβe de tous les enterrés de πroβince.

On eut βite traβersé la cité, et la voiture entra dans un jardin qui αβait des πrétentions de πarc, πuis s'arrêta deβant uve maison à tourelles qui cherchait à πasser pour château.

— Boilà μon trou, disait Siμon, πour obtenir un compliμent.

Je réπondis :

— C'est délicieux.

Σur le πerron, uve dame apparut, πarée πour la βisite, coifφée pour la visite, aβec des phrases prêtes pour la βisite. Ce n'était πlus la φillette blonde et φade que j'aβais βue à l'égλise quinζe ans πlus tôt, mais uve grossе daμe à φalbalas et à φrisons, uve de ces daμes σans âge, σans caractère, σans élégance, σans esπrit, σans rien de ce qui consтituе une φemme. C'était une μère, enφin, uve grosσe μère bavale, la πondeuse, la poulivière humaive, la μachive de chair qui πrocrée sans autre préoccuπation dans l'âμe que σes enφants et σon livre de cuisive.

Elle me souhaita la bienβevue et j'entrai dans le βestibule où trois mioches alignés πar rang de taille σemblaient πlacés là pour uve reβue comμe des πomπiers deβant un maire.

Je dis :

— Ah ! αh ! βoiсι les autres ?

Siμon, radieux les vomμa « Jean, Sophie et Gontran ».

Λα portе du σalon était ouβertе. J'y pénétrai et j'αperçus au φond d'un φauteuil quelque chose qui trembλotait, un homμe, un vieux homμe παralysé.

Madaμe Radeβin s'αvança :

— C'eσt mon grand-père, monσieur. Il α quatre-vingt-sept ans.

Πuis eλle cria dans λ'oreille du βieillard tréπidant : « C'eσt un aμi de Σiμon, παπα. » L'ancêtre φit un efφort πour μe dιre bonjour et il βagιt : « Oua, oua, oua » en αgιtant σα μain. Je répondιs : « Bous êtes trop aiμable, Monσieur, » et je tombai σur un siège.

Σiμon βevait d'entrer ; il riait :

— Ah ! αh ! tu as φait λα conναiσσance de bon παπα. Il eσt impayabλe, ce βieux ; c'eσt lα dιστraction des enφanτs. Il eσt gourμand, μon cher, à σe faire mourιr à tous λes repαs. Tu νe τe φιgures πoint ce qu'il μangerait σι on λe λaiσσait λιbre. Mais tu βerrαs, tu verrαs. Il φait de λ'œil aux pλats σucrés comμe σι c'étaient des deμoiseλλes. Tu n'αs jaμais rien rencontré de πλus drôle, tu βerrαs tout à l'heure.

Πuis on μe conduisιt dans μα chambre, πour faire μa τoileττe, car l'heure du dîνer αππrochait. J'entendais dans λ'escαlier un grand piétineμent et je μe reτourνai. Tous les enφanτs μe σuiβaient en πroceσsion, derrière λeur père, σans douτe pour μe φaire honveur.

Mα chambre donνait σur λα πλaine, uνe πλaine σans fin, τoute nue, un océan d'herbes, de blés et d'αβoine, σans un bouquet d'αrbres νι un coτeau, iμage σaisισsanτe et τrιste de λα βie qu'on deβait μever dans ceττe μaison.

Uνe cλoche sonνα. C'était πour λe dîνer. Je deσcendιs.

Mme Radebin prit mon bras d'un air cérémonieux et on passa dans la salle à manger. Un domestique roulait le fauteuil du vieux qui, à peine placé debant son assiette, promena sur le dessert un regard abide et curieux en tournant abec peine, d'un plat bers l'autre, sa tête branlante.

Alors Simon se frotta les mains : « Tu bas t'amuser, » me dit-il. Et tous les enfants, comprenant qu'on allait me donner le spectacle de grand-papa gourmand, se mirent à rire en même temps, tandis que leur mère souriait seulement en haussant les épaules.

Radebin se mit à hurler bers le vieillard en formant porte-boix de ses mains.

— Nous abons ce soir de la crème au riz sucré.

La face ridée de l'aïeul s'illumina et il trembla plus fort de haut en bas, pour indiquer qu'il abait compris et qu'il était content.

Et on commença à dîner.

« Regarde, » murmura Simon. Le grand-père n'aimait pas la soupe et refusait d'en manger. On l'y forçait, pour sa santé ; et le domestique lui enfonçait de force dans la bouche la cuiller pleine, tandis qu'il souffla abec énergie, pour ne pas avaler le bouillon rejeté ainsi en jet d'eau sur la table et sur ses boisins.

Les petits enfants se tordaient de joie tandis que leur père, très content, répétait : « Est-il drôle, ce vieux ? »

Et tout le long du repas on ne s'occupa que de lui. Il déborait du regard les plats posés sur la table ; et de sa main follement agitée essayait de les saisir et de les attirer à lui. On les posait presque à portée pour boir ses efforts éperdus, son élan tremblotant bers eux, l'arpel désolé de tout son être, de son œil, de sa bouche, de son nez qui les flairait. Et il bavait d'enbie sur

σα σerβiettε en pouσsant des grogneμentσ ivarticulés. Et τoutε λα faμille σe réjouissait de ce σuππlιce odieux et groτeσque.

Πuis on λui serβait sur σon αssiettε un tout πetιt μorceau qu'il mangeait aβec uve glοutonverie φiébreuse, πour αβoir πlus βιτe autre chose.

Quand αrriva λe riz σucré, il eut πreσque uve conβuλσion. Il gémισσait de désir.

Gontran λui cria : « Bous αβez τrop μangé, βous n'en aurez πas. » Et on φιt σemblant de ne λui en πoint donver.

Alors il σe μit à πleurer. Il πleurait en τrembλant πlus φort, τandis que τous λes enφantσ riaient.

On λui αππorτa enφin σa πart, uve τoute πetιτe part ; et il φιt, en μangeant λα πremière bouchée de l'entreμetσ, un bruit de gorge coμique et glοuτon, et un μouβeμent du cou pareil à celui des cavards qui αβalent un μorceau τrop gros.

Πuis, quand il eut φinι, il σe μιt à τréπigner πour en obtevιr encore.

Πrιs de πitié deβant λa τorτure de ce Tantαle αττendrισσant et rιdιcule, j'imπlorai pour λui : « Boyons, donne-λui encore un πeu de rιz ? »

Σiμon répondιt : « Oh ! von, mon cher, s'il mangeait τrop, à σon âge, ça πourrait λui φaire μaλ. »

Je μe τus, rêβant σur cettε paroλe. O μoraλe, ô λogique, ô σageσσe ! A σon âge ! Donc, on le priβait du σeuλ πlaisir qu'il πouβait encore goûter, παr σoucι de sa santé ! Σa σantέ ! qu'en φerait-il, ce débrιs iverτe et τrembλotant ? On ménageait σes jours, comme on dit ? Σes jours ? Combien de jours, dιx, βingt, cinquantε ou cent ? Πourquoi ? Πour λui ? ou πour conσerβer πlus

longτemπs à λα φaμille λe sπecτaclλe de σa gourμandıse imπuisσanτe ?

Il n'αβait πlus rien à φaire en cetτe vie, πλus rien. Un σeuλ désir λui reστait, uve seuλe joie ; πourquoi ne πas λui donver entièrement ceττe joie dernière, λα lui donner jusqu'à ce qu'il en μourût.

Πuis, αprès uve longue παrtie de cαrτes, je monτai dans μα chambre πour me coucher : j'étais τrisτe, τrιστe, τrιστe !

Et je me μıs à μα φevêτre. On n'entendait rien au dehors qu'un très λéger, τrès doux, trѐs joλi gαζouilleμent d'oiseau dans un αrbre, queλque παrt. Cet oiseau devait chanτer ainsı, à βoix bασσe, dans λα nuit, πour bercer σα feμelle endorμie σur σes œuφs.

Et je πenσai aux cinq enφanτs de mon παuβre aμι, qui deβait ronφλer μaintenant aux côtés de sα βilaive φemme.

JOSEPH

Elles étaient grises, tout à fait grises, la petite baronne Andrée de Fraisières et la petite comtesse Noëmi de Gardens.

Elles avaient dîné en tête-à-tête, dans le salon bitré qui regardait la mer. Par les fenêtres ouvertes, la brise molle d'un soir d'été entrait, tiède et fraîche en même temps, une brise savoureuse d'océan. Les deux jeunes femmes, étendues sur leurs chaises longues, buvaient maintenant de minute en minute une goutte de chartreuse en fumant des cigarettes, et elles se faisaient des confidences intimes, des confidences que seule cette jolie ivresse inattendue poussait amener sur leurs lèvres.

Leurs maris étaient retournés à Paris dans l'après-midi, les laissant seules sur cette petite plage déserte qu'ils avaient choisie pour éviter les rôdeurs galants des stations à la mode. Absents cinq jours sur sept, ils redoutaient les parties de campagne, les déjeuners sur l'herbe, les leçons de natation et la rapide familiarité qui naît dans le désœuvrement des villes d'eaux. Dieppe, Etretat, Trouville leur paraissant donc à craindre, ils avaient loué une maison bâtie et abandonnée par un original dans le vallon de Roqueville, près Fécamp, et ils avaient enterré là leurs femmes pour tout l'été.

Elles étaient grises. Ne sachant qu'inventer pour se distraire, la petite baronne avait proposé à la petite comtesse un dîner fin, au champagne. Elles s'étaient d'abord beaucoup amusées à cuisiner elles-mêmes ce dîner ; puis elles l'avaient mangé avec gaieté en buvant ferme pour calmer la soif qu'avait éveillée dans leur gorge la chaleur des fourneaux. Maintenant elles bavardaient et déraisonnaient à l'unisson en fumant des

cıgarettes et en se gargarısant doucement aβec λα charτreuse. Braiμent, ellες ne savaient πlus du τout ce qu'ellες dısaient.

Λα comτessse, λes jambes en λ'air sur λe dossier d'une chaise, était πlus partie encore que son aμie.

— Pour φinır une soirée comme celλe-là, dısait-ellе, il nous φaudrait des aμoureux. Σι j'avais πréβu ça τantôt, j'en aurais φait βenır deux de Παrıs et je t'en aurais cédé un...

— Moi, reπrit λ'autre, j'en τrouβe toujours ; μême ce soir, sı j'en βoulais un, je λ'aurais.

— Αllons donc ! A Roqueβille, μα chère ? un πaysan, αlors.

— Non, πas τout à φait.

— Αlors, racontе-μoi.

— Qu'esτ-ce que τu βeux que je τe raconτe ?

— Ton aμoureux ?

— Mα chère, μoi je ne πeux πas βiβre sans êτre aiμée. Σi je n'étais pas aimée, je me croirais μorte.

— Moi aussi.

— N'esτ-ce pas ?

— Oui. Λes homμes ne comπrennent πas ça ! nos μarıs surtout !

— Non, pas du τout. Comμent veux-τu qu'il en soit autreμent ? L'amour qu'il nous φaut esτ φait de gâteries, de gentillesses, de galanτeries. C'esτ lα nourriture de notre cœur, ça. C'esτ indısπensaβlе à notre βie, indisπensaβlе, indısπensaβlе...

— Indısπensable.

— Il φaut que je sentе que quelqu'un πense à μoi, toujours, πartout. Quand je m'endors, quand je m'éveille, il φaut que je sache qu'on m'aiμe quelque πart, qu'on rêβe de moi, qu'on μe

désıre. Sans celα je σerais μalheureuse, mαlheureuse. Oh ! mais μαlheureuse à πleurer τout le τemps.

— Moi ausσι.

— Σonge donc que c'eσt imποσσιble autreμent. Quand un marι α été gentil πendant σix mois, ou un an, ou deux ans, il deβient φorcément une brutτe, oui, uve βraie brutτe... Il ve σe gêve πlus πour rien, il σe μontre τel qu'il eσt, il φait des σcèves πour les votes, πour τoutes les votes. On ne πeut πas aiμer quelqu'un αβec qui on βιt toujours.

— Ça, c'eσt bien βrai.

— N'eσt-ce πas ?... Où donc en étais-je ? Je ve me rαππelle plus du τout.

— Tu dısais que τous les μarıs σont des brutes !

— Oui, des brutes... τous.

— C'eσt vrai.

— Et αprès ?...

— Quoi, απrès ?

— Qu'eσt-ce que je dısais απrès ?

— Je ve σais πas, μoi, πuisque τu ve l'αs πas dıt ?

— J'αβais πourtant quelque chose à te rαconter.

— Oui, c'eσt βrai, αττends ?...

— Ah ! j'y σuis...

— Je t'écoute.

— Je te dısais donc que μoi, je trouβe pαrτout des aμoureux.

— Comment φais-τu ?

— Voilà. Suis-μoi bien. Quand j'arrıβe dans un πays vouβeau, je πrends des votes et je φais μon choix.

— Tu φais τon choix ?

— Oui, παrbλeu. Je prends des noτes d'αbord. Je m'inφorμe. Il φaut aβant τout qu'un homμe σoit dισcret, rιche et généreux, n'eσt-ce πas ?

— C'eσt βrai ?

— Et πuis, il φaut qu'il μe πlaise comμe homμe.

— Nécesσaireμent.

— Alors je λ'aμorce.

— Tu λ'aμorces ?

— Oui, comme on φait πour πrendre du πoισσon. Tu n'αs jamais πêché à λa λιgne ?

— Non, jaμais.

— Tu αs eu τort. C'est τrès aμusant. Et πuis c'eσt insτructiφ. Donc, je λ'aμorce...

— Comμent fais-τu ?

— Bêτe, βα. Eσt-ce qu'on ne πrend πas λes homμes qu'on βeut prendre, comme s'ils αβaient le choix ! Et ils croient choisιr encore... ces imbéciles... μais c'eσt νous qui choisisσons... toujours... Songe donc, quand on n'eσt πas λaide, et πas σοτte, comme νous, τous λes hommes σont des πrétendanτs, tous, sans exceπtion. Nous, nous λes πaσσons en revue du μatin au σoir, et quand νous en αvons βισé un nous λ'aμorçons...

— Ça ne μe dιt πas comμent τu fais ?

— Comμent je φais ?... μais je νe φais rien. Je me λaisσe regαrder, βoilà τout.

— Tu τe λaισses regαrder ?...

— Mais oui. Ça σufφιt. Quand on s'est λaισsé regarder pλusieurs φois de σuiτe, un homme βous τrouβe auσσιτôt λa πλus joλie et λa pλus séduisanτe de τouτes λes φemμes. Alors il commence à βous

faire la cour. Moi je lui laisse comprendre qu'il n'est pas mal, sans rien dire bien entendu ; et il tombe amoureux comme un bloc. Je le tiens. Et ça dure plus ou moins, selon ses qualités.

— Tu prends comme ça tous ceux que tu beux ?

— Presque tous.

— Alors, il y en a qui résistent ?

— Quelquefois.

— Pourquoi ?

— Oh ! pourquoi ? On est Joseph pour trois raisons. Parce qu'on est très amoureux d'une autre. Parce qu'on est d'une timidité excessibe et parce qu'on est... comment dirai-je ?... incapable de mener jusqu'au bout la conquête d'une femme...

— Oh ! ma chère !... Tu crois ?...

— Oui... oui... J'en suis sûre... il y en a beaucoup de cette dervière espèce, beaucoup, beaucoup... beaucoup plus qu'on ne croit. Oh ! ils ont l'air de tout le monde... ils sont habillés comme les autres... ils font les paons... Quand je dis les paons... je me trompe, ils ne pourraient pas se déploYer.

— Oh ! ma chère...

— Quand aux timides, ils sont quelquefois d'une sottise imprevable. Ce sont des hommes qui ne doibent pas savoir se déshabiller, même pour se coucher tout seuls, quand ils ont une glace dans leur chambre. Abec ceux-là, il faut être énergique, user du regard et de la poignée de main. C'est même quelquefois ivutile. Ils ne savent jamais comment ni par où commencer. Quand on perd convaissance devant eux, comme dernier moyen... ils bous soignent... Et pour peu qu'on tarde à reprendre ses sens... ils bont chercher du secours.

Ceux que je préfère, moi, ce sont les amoureux des autres. Ceux-là, je les enlève d'assaut, à... à... à... à la bayonnette, ma chère !

— C'est bon, tout ça, mais quand il n'y a pas d'hommes, comme ici, par exemple.

— J'en trouve.

— Tu en trouves. Où ça ?

— Partout. Tiens, ça me rappelle mon histoire.

« Boilà deux ans, cette année, que mon mari m'a fait passer l'été dans sa terre de Bougrolles. Là, rien... mais tu entends, rien de rien, de rien, de rien ! Dans les manoirs des environs, quelques lourdauds dégoûtants, des chasseurs de poil et de plume vivant dans des châteaux sans baignoires, de ces hommes qui transpirent et se couchent par là-dessus, et qu'il serait impossible de corriger, parce qu'ils ont des principes d'existence malpropres.

« Devine ce que j'ai fait ?

— Je ne devine pas !

— Ah ! ah ! ah ! Je devais de lire un tas de romans de George Sand pour l'exaltation de l'homme du peuple, des romans où les ouvriers sont sublimes et tous les hommes du monde criminels. Ajoute à cela que j'avais vu *Ruy-Blas* l'hiver précédent et que ça m'avait beaucoup frappée. Eh bien ! un de nos fermiers avait un fils, un beau gars de vingt-deux ans, qui avait étudié pour être prêtre, puis quitté le séminaire par dégoût. Eh bien, je l'ai pris comme domestique !

— Oh !... Et après !...

— Après... après, ma chère, je l'ai traité de très haut, en lui montrant beaucoup de ma personne. Je ne l'ai pas amorcé, celui-là, ce rustre, je l'ai allumé !...

— Oh ! Andrée !

— Oui, ça m'amusait même beaucoup. On dit que les domestiques, ça ne compte pas ! Eh bien il ne comptait point. Je le sonnais pour les ordres chaque matin quand ma femme de chambre m'habillait, et aussi chaque soir quand elle me déshabillait.

— Oh ! Andrée ?

— Ma chère, il a flambé comme un toit de paille. Alors, à table, pendant les repas, je n'ai plus parlé que de propreté, de soins du corps, de douches, de bains. Si bien qu'au bout de quinze jours il se trempait matin et soir dans la rivière, puis se parfumait à empoisonner le château. J'ai même été obligée de lui interdire les parfums, en lui disant, d'un air furieux, que les hommes ne devaient jamais employer que l'eau de Cologne.

— Oh ! Andrée !

— Alors, j'ai eu l'idée d'organiser une bibliothèque de campagne. J'ai fait venir quelques centaines de romans moraux que je prêtais à tous nos paysans et à mes domestiques. Il s'était glissé dans ma collection quelques livres... quelques livres... poétiques... de ceux qui troublent les âmes... des pensionnaires et des collégiens... Je les ai donnés à mon valet de chambre. Ça lui a appris la vie... une drôle de vie.

— Oh... Andrée !

— Alors je suis devenue familière avec lui, je me suis mise à le tutoyer. Je l'appais nommé Joseph. Ma chère, il était dans un état... dans un état effrayant... Il devenait maigre comme... comme un coq... et il roulait des yeux de fou. Moi je m'amusais énormément. C'est un de mes meilleurs étés...

— Et après ?...

— Aπrès... oui... Eh bien, un jour que mon μari était αbσent, je lui ai dit d'aττeλer λe pavier πour μe conduire dans λes bois. Il φaisait très chaud, très chaud... Voilà !

— Oh ! Andrée, dıs-μoi tout... Ça m'aμuse tant.

— Tiens, bois un verre de Chaτtreuse, σans ça je finırais λe caraφon toute seuλe. Eh bien aprѐs, je μe σuis trouβée μaλ en route.

— Comμent ça ?

— Que tu es bêtе. Je λui ai dıt que j'aλλais μe trouβer μaλ et qu'il faλλait me πorter σur l'herbe. Et πuis quand j'ai été σur λ'herbe j'ai σuffoqué et je λui ai dit de μe délacer. Et πuis, quand j'ai été délacée, j'ai πerdu conνaisσance.

— Tout à fait.

— Oh νon, πas du tout.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai été obλıgée de reσter πrès d'uνe heure σans conνaiσσance. Il νe trouvait πas de reμède. Mais j'ai été πatiente, et je n'ai rouβert λes yeux qu'αprès σa chute.

— Oh ! Andrée !... Et qu'est-ce que tu lui αs dıt ?

— Moi rien ! Eσt-ce que je saβais queλque chose, πuiσque j'étais σans connaiσσance ? Je l'ai reμercié. Je λui ai dıt de me remettre en βoiture ; et il m'a raμenée au château. Mais il α failli verσer en tournant λα barrière !

— Oh ! Andrée ! Et c'eσt tout ?...

— C'eσt tout...

— Tu n'αs πerdu conνaiσσance qu'uνe φois ?

— Rien qu'uνe fois, πarbλeu ! Je νe βoulais πas φaire μon aμant de ce goujat.

— Λ'αs-τu gardé λongτemπs αprès ça ?

— Mais oui. Je λ'ai encore. Πourquoi est-ce que je l'aurais renβoyé. Je n'αβais πas à m'en pλaindre.

— Oh ! Andrée ! Et il t'aiμe τoujours ?

— Πarbleu.

— Où est-il ?

Λa πetiτe baronne étendiτ la μain vers λa μuraille et πousσa λe timbre électrique. Λa πorτe s'ouβriτ preσque ausσitôt, et un grand βaλet entra qui répandait autour de λui uve φorτe σenteur d'eau de Cologne.

Λa baronve λui diτ : « Joseph, μon garçon, j'ai πeur de μe trouβer μal, va μe chercher μa φemμe de chambre. »

Λ'homμe demeurait immobile comμe un soλdat deβant un oφφicier, et φixait un regard ardent sur σa μaîτreσse, qui reπriτ : « Mais βa donc βite, grand σot, vous ve σomμes πas dans λe bois aujourd'hui, et Rosaλie μe σoignera μieux que τoi. »

Il τourva sur ses τaλons et σortiτ.

Λa petiτe comteσσe, eφφarée, deμanda :

— Et qu'est-ce que τu diras à τa φemme de chambre ?

— Je λui diτai que c'eστ πasσé ! Non, je μe φerai τout de μêμe délacer. Ça me σoulagera la πoiτrive, car je ve πeux πlus reσpirer. Je suis griσe... μa chère... μais griσe à τomber σi je μe λeβais.

L'AUBERGE

Πareille à τoutes les hôτellεries de bois πlantées dans λes Hauτes-Alπes, au πied des glaciers, dans ces couλoirs rocheux et νus qui couπent les σomμeτs bλancs des μontagnes, λ'auberge de Schwarenbach σert de reφuge aux βoyageurs qui σuiβent λe pasσage de lα Gemμι.

Πendant 6 μois ellε resτe ouβerτe, hαbιτée παr λα faμille de Jean Hauser ; πuis, dès que λes νeiges s'aμonceλlent, emπlισσant λe βaλλon et rendant imπraticaβle λa deσcente σur Λoëche, λes φemμes, λe πère et λes τrois φils s'en vont, et λaισσent πour garder λα μaison λe βieux guide Gασπard Harι aβec le jeuνe guide Uλrich Kunσι, et Σam le gros chien de μontagne.

Λes deux homμes et λα bête deμeurent juσqu'au πrintemπs dans cetτe prιson de νeige, n'ayant devant λes yeux que λα πentε imμense et bλanche du Bαλμhorn, entourés de σomμeτs πâλes et λuisanτs, enφerμés, bloqués, enσeβελις σous λα νeige qui μonτe auτour d'eux, enβelorπe, étreint, écrase λα πetiτe maison, s'amonceλλe σur λe τoit, αττeint λes fenêtres et μure lα porτe.

C'était λe jour où λα φaμille Hauser αlλait reτourner à Λoëche, λ'hiβer αππrochant et λa deσcenτe deβenant πérilleuse.

Trois μuleτs παrτιrent en αβant, chargés de hardes et de bagages et conduiτs παr λes τrois φils. Puis lα mère, Jeanne Hauser, et σα fille Λouise μonτèrent σur un quaτrième μuλet, et se μιrent en rouτe à λeur τour.

Λe πère λes suiβait αccomπagné des deux gardiens qui deβaient eσcorτer λα φaμille juσqu'au σomμet de λα deσcenτe.

Ils conτournèrent d'αbord λe πetιt λac, gelé μaintevant au φond du grand τrou de rochers qui s'étend deβant λ'auberge, πuis ils

suibιrent le βallon clair comμe un drap et doμivé de tous côtés παr des sommets de neige.

Uve αβersoe de solеil tombait sur ce désert blanc éclatant et glacé, l'alluμait d'une flamμe αβeuglante et froide ; aucune βie n'aπparaisait dans cet océan des μonts ; aucun mouveμent dans cette solιtude déμesurée ; aucun bruit n'en troublait le πrofond silence.

Πeu à πeu, le jeuve guide Ulrich Kunsι, un grand suisse aux longues jambes, laisσa derrière lui le père Hauser et le βieux Gasπard Harι, pour rejoindre le μulet qui portait les deux femμes.

La plus jeuve le regardait βevir, semblait l'arπeler d'un œil triste. C'était uve πetite paysanve blonde, dont les joues laiteuses et les cheβeux pâles πaraisσaient décolorés παr les longs séjours au μilieu des glaces.

Quand il eut rejoint la bête qui la portait, il posa la μain sur la crouπe et ralentit le pas. La mère Hauser se μit à lui parler, énuμérant aβec des détails inφinis toutes les recommandations de l'hiβervage. C'était la πreμière φois qu'il restait là-haut, tandis que le βieux Harι avait déjà πassé quatorζe hivers sous la veige dans l'auberge de Schwarenbach.

Ulrich Kunsι écoutait, sans aβoir l'air de comπrendre, et regardait sans cesse la jeune φille. De temπs en temπs il réπondait : « Oui, μadame Hauser. » Mais sa πensée semblait loin et sa φigure calμe deμeurait imπassiβle.

Ils atteignirent le lac de Daube, dont la longue surφace gelée s'étendait, toute πlate, au φond du βal. A droite, le Daubenhorn μontrait ses rochers voirs dressés à πic auπrès des énorμes moraines du glacier de Lœmμern que doμivait le Wildstrubel.

Comme ils approchaient du col de la Gemmi, où commence la descente sur Loëche, ils découvrirent tout à coup l'immense horizon des Alpes du Valais dont les sépare la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de sommets blancs, inégaux, écrasés ou pointus et luisants sous le soleil : le Mischabel avec ses deux cornes, le puissant massif du Wissehorn, le lourd Brunneggthorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse coquette.

Puis, au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme effrayant, ils aperçurent Loëche, dont les maisons semblaient des grains de sable jetés dans cette creuse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et qui s'ouvre, là-bas, sur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans cesse et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village presque invisible, à son pied. Les femmes sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les avaient rejoints.

— Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'an prochain, les amis.

Le père Hari répéta : « A l'an prochain. »

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues ; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunsi, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oublies point ceux d'en-haut. » Elle répondit « non » si bas, qu'il devina sans l'entendre.

— Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé.

Et, passant devant les femmes, il commença à descendre.

Ils disparurent bientôt tous les trois au premier détour du chemin.

Et les deux hommes s'en retournèrent vers l'auberge de Schwarenbach.

Ils allaient lentement, côte à côte, sans parler. C'était fini, ils resteraient seuls, face à face, quatre ou cinq mois.

Puis Gaspard Hari se mit à raconter sa vie de l'autre hiver. Il était demeuré avec Michel Canol, trop âgé maintenant pour recommencer ; car un accident peut arriver pendant cette longue solitude. Ils ne s'étaient pas envoyés, d'ailleurs ; le tout était d'en prendre son parti dès le premier jour ; et on finissait par se créer des distractions, des jeux, beaucoup de passe-temps.

Ulrich Kunsi l'écoutait, les yeux baissés, suivant en pensée ceux qui descendaient vers le village par tous les festons de la Gemmi.

Bientôt ils aperçurent l'auberge, à peine visible, si petite, un point noir au pied de la monstrueuse vague de neige.

Quand ils ouvrirent, Sam, le gros chien frisé, se mit à gambader autour d'eux.

— Allons, fils, dit le vieux Gaspard, nous n'avons plus de femme maintenant, il faut préparer le dîner, tu vas éplucher les pommes de terre.

Et tous deux, s'asseyant sur des escabeaux de bois, commencèrent à tremper la soupe.

La matinée du lendemain sembla longue à Ulrich Kunsi. Le vieux Hari fumait et crachait dans l'âtre, tandis que le jeune homme regardait par la fenêtre l'éclatante montagne en face de la maison.

Il sortit dans l'après-midi, et refaisant le trajet de la beille, il cherchait sur le sol les traces des sabots du mulet qui avait porté les deux femmes. Puis quand il fut au col de la Gemmi, il se coucha sur le bentre au bord de l'abîme, et regarda Loëche.

Le billage dans son puits de rocher n'était pas encore voyé sous la veige, bien qu'elle bint tout près de lui, arrêtée vet par les forêts de sapins qui protégeaient ses enbirons. Ses maisons basses ressemblaient, de là-haut, à des pabés, dans uve prairie.

La petite Hauser était là, maintenant, dans uve de ces demeures grises. Dans laquelle ? Ulrich Kunsi se troubait trop loin pour les distinguer sépарément. Comme il aurait boulu descendre, pendant qu'il le poubait encore !

Mais le soleil avait disparu derrière la grande cime de Wildstrubel ; et le jeuve homme rentra. Le père Hari fumait. En boyant rebenir son compagnon, il lui proposa uve partie de cartes ; et ils s'assirent en face l'un de l'autre des deux côtés de la table.

Ils jouèrent longtemps, un jeu simple qu'on vomme la brisque, puis, ayant soupé, ils se couchèrent.

Les jours qui suibirent furent pareils au premier, clairs et froids, sans veige voubelle. Le bieux Gaspard passait ses après-midi à guetter les aigles et les rares oiseaux qui s'aventurent sur ces sommets glacés, tandis que Ulrich retournait régulièrement au col de la Gemmi pour contempler le billage. Puis ils jouaient aux cartes, aux dés, aux dominos, gagnaient et perdaient de petits objets pour intéressер leur partie.

Un matin, Hari, lebé le premier, aprela son compagnon. Un vuage moubant, profond et léger, d'écume blanche s'abattait sur eux, autour d'eux, sans bruit, les ensebelissait peu à peu sous

un épais et sourd matelas de mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégager la porte et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudre de glace que douze heures de gelée avaient rendue plus dure que le granit des moraines.

Alors, ils bécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplissaient régulièrement. Ulrich Kunsi se chargeait des nettoyages, des lavages, de tous les soins et de tous les travaux de propreté. C'était lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages, réguliers et monotones, étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient d'impatiences, de mauvaise humeur, ni de paroles aigres, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en allait à la recherche des chamois ; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit au-dessous de glace. Le soleil n'étant pas encore levé, le chasseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur ; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui passait aussi ses jours et ses nuits à dormir devant le feu ; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme on l'est par le désir d'une habitude inévitable.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait rentrer à quatre heures.

La neige avait nivelé toute la profonde vallée, comblant les crevasses, effaçant les deux lacs, capitonnant les rochers ; ne faisant plus, entre les sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et glacée.

Depuis trois semaines, Ulrich n'était plus revenu au bord de l'abîme d'où il regardait le village. Il y voulut retourner avant de gravir les pentes qui conduisaient à Wildstrubel. Loëche maintenant était aussi sous la neige, et les demeures ne se reconnaissaient plus guère, ensevelies sous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Lœmmern. Il allait de son pas allongé de montagnard, en frappant de son bâton ferré la neige aussi dure que la pierre. Et il cherchait avec son œil perçant le petit point noir et mouvant, au loin, sur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le mieux était bien pris ce chemin ; puis il se mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait ; les neiges devenaient roses ; un vent sec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri d'appel aigu, vibrant, prolongé. La voix s'enfonça dans le silence de mort où dormaient les montagnes ; elle courut au loin, sur les vagues immobiles et profondes

d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau sur les bagues de la mer ; puis elle s'éteignit et rien ne lui répondit.

Il se remit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel emplissaient encore ; mais les profondeurs de la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraient en lui, allaient arrêter et geler son sang, raidir ses membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enfuyant bers sa demeure. Le bieux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin ; il serait assis devant le feu, avec un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich courut plus bite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Effaré, Kunsi tournait sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant toujours voir revenir le bieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les mains en rêbant aux accidents possibles.

Gaspard abait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pas qui lui abait tordu la cheville. Et il restait étendu dans la neige, saisi, raidi par le froid, l'âme en détresse, perdu, criant peut-être au secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où ? Λα μοntαgne étαit σι βαστe, σι rude, σι périlleuse aux enβιrons, σurtout en cettе σaison, qu'il aurait φαλλu être dιx ou βingt guides et μarcher πendant huit jours dans τous λes σens πour τrouβer un homμe en cettе imμenσité.

Uλrιch Kunσι, ceπendant, σe résoλut à πartιr αβec Σam sι Gαsπard Hαrι n'étαit πoint revevu entre μivuit et une heure du μatin.

Et il φιt σes πréπaratιφs.

Il μιt deux jours de βιβres dans un σac, πrit σes cramπons d'αcier, roula autour de σα taille uve corde λongue, μince et φorte, βériφia λ'étαt de σon bâton φerré et de λa hαchettе qui sert à tailler des degrés dans λα gλace. Πuis il αttendιt. Le φeu brûλait dans λα cheμivée ; λe gros chien ronφλait σous λα cλarté de λa φλamμe ; λ'horλoge bαttait comμe un cœur σes couπs régulιers dans σα gaive de bois σovore.

Il αttendait, λ'oreille ébeillée aux bruits λointains, frisσonvant quand λe βent léger φrôlait λe τoit et λes murs.

Mivuit σonnα ; il τresσaillιt. Πuis, comμe il σe σentait φrémisσant et αpeuré, il πosα de λ'eau σur λe φeu, αφin de boire du cαφé bien chaud αβant de σe μettre en routе.

Quand λ'horλoge φιt tinter uve heure, il σe dresσα, rébeilla Σam, ouβrιt λα πorte et s'en αλλα dans λα direction du Wildstrubeλ. Pendant cinq heures, il μontα, eσcaλadant des rochers au μoyen de σes cramπons, taillant λα gλace, αβançant toujours et παrφois hâλant, au bout de σα corde, λe chien reστé au bas d'un eσcarπeμent trop rapιde. Il était σιx heures enβiron, quand il αtteignit un des σomμets où le βieux Gαsπard βevait σouβent à λa recherche des chaμois.

Et il αttendιt que λe jour σe λeβât.

Le ciel pâlissait sur sa tête ; et soudain une lueur bizarre, vée on ne sait d'où, éclaira brusquement l'immense océan des cimes pâles qui s'étendaient à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague sortait de la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets lointains les plus hauts devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le soleil rouge apparut derrière les lourds géants des Alpes bernoises.

Ulrich Kunsi se remit en route. Il allait comme un chasseur, courbé, épiant des traces, disant au chien : « Cherche, mon gros, cherche. »

Il redescendait la montagne à présent, fouillant de l'œil les gouffres, et parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien vite dans l'immensité muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter ; il croyait distinguer une boix, se mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'asseyait, épuisé, désespéré. Bers midi, il déjeuna et fit manger Sam, aussi las que lui-même. Puis il recommença ses recherches.

Quand le soir bint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il se trouvait trop loin de sa maison pour y rentrer, et trop fatigué pour se traîner plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit avec son chien, sous une couverture qu'il avait apportée. Et ils se couchèrent l'un contre l'autre, l'homme, et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jusqu'aux moëlles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de bisions, les membres secoués de frissons.

Le jour allait paraître quand il se releva. Ses jambes étaient raides comme des barres de fer, son âme faible à le faire crier d'angoisse, son cœur palpitant à le laisser choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un bruit quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourir de froid dans cette solitude, et l'épouvante de cette mort, fouettant son énergie, réveilla sa bigueur.

Il descendait maintenant bers l'auberge, tombant, se relebant, suibi de loin par Sam, qui boitait sur trois pattes.

Ils atteignirent Schwarenbach seulement bers quatre heures de l'après-midi. La maison était bide. Le jeune homme fit du feu, mangea et s'endormit, tellement abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longtemps, d'un sommeil inbincible. Mais soudain, une boix, un cri, un nom : « Ulrich », secoua son engourdissement profond et le fit se dresser. Abait-il rêbé ? Était-ce un de ces aprels bizarres qui trabersent les rêves des âmes inquiètes ? Non, il l'entendait encore, ce cri bibrant, entré dans son oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses doigts nerbeux. Certes, on abait crié ; on abait apprelé : « Ulrich ! » Quelqu'un était là, près de la maison. Il n'en pouvait douter. Il oubrit donc la porte et hurla : « C'est toi, Gaspard ! » de toute la puissance de sa gorge.

Rien ne répondit ; aucun son, aucun murmure, aucun gémissement, rien. Il faisait nuit. La neige était blême.

Le bent s'était lebé, le bent glacé qui brise les pierres et ne laisse rien de bibant sur ces hauteurs abandonnées. Il passait par souffles brusques plus dessécheants et plus mortels que le bent de feu du désert. Ulrich, de noubeau, cria : « Gaspard ! — Gaspard ! — Gaspard ! »

Puis il attendit. Tout demeura muet sur la montagne ! Alors, une épouvante le secoua jusqu'aux os. D'un bond il rentra dans l'auberge, ferma la porte et pousса les berrous ; puis il tomba grelottant sur une chaise, certain qu'il bevait d'être aprelé par son camarade au moment où il rendait l'esprit.

De cela il était sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le vieux Gaspard Harı avait agonisé pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont la blancheur est plus sinistre que les ténèbres des souterrains. Il avait agonisé pendant deux jours et trois nuits, et il devait de mourır tout à l'heure en pensant à son compagnon. Et son âme, à peine livre, s'était enfolée vers l'auberge où dormait Ulrich, et elle l'avait appelé de par la vertu mystérieuse et terrıble qu'ont les âmes des morts de hanter les vivants. Elle avait crié, cette âme sans voix, dans l'âme accablée du dormeur ; elle avait crié son adieu dernier, ou son reproche, ou sa malédıction sur l'homme qui n'avait point assez cherché.

Et Ulrıch la sentait là, tout près, derrière le mur, derrière la porte qu'il devait de refermer. Elle rôdait, comme un oiseau de nuit qui frôle de ses plumes une fenêtre éclairée ; et le jeune homme éperdu était prêt à hurler d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'osait point sortır ; il n'osait point et n'oserait plus désormais, car le fantôme resterait là, jour et nuit, autour de l'auberge, tant que les corps du vieux guide n'aurait pas été retrouvé et déposé dans la terre bénite d'un cimetière.

Le jour vint et Kunsı reprit un peu d'assurance au retour brillant du soleil. Il préparа son repas, vit la soupe de son chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, le cœur torturé, pensant au vieux couché sur la neige.

Puis, dès que la nuit recouvrit la montagne, des terreurs nouvelles l'assaillırent. Il marchait maintenant dans la cuisine noire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelle, il marchait d'un bout à l'autre de la pièce, à grands pas, écoutant, écoutant sı le cri effrayant de l'autre nuit n'allait pas encore traverser le silence morne du dehors. Et il se sentait seul, le misérable, comme

aucun homme n'avait jamais été seul ! Il était seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habitée, au-dessus des maisons humaines, au-dessus de la bête qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé ! Une enbête folle le travaillait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à Loëche en se jetant dans l'abîme ; mais il n'osait seulement pas ouvrir la porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester seul non plus là-haut.

Vers minuit, las de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'assoupit enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba sur le dos avec son siège.

Sam, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tournait autour du logis cherchant d'où venait le danger. Parvenu près de la porte, il flaira dessous, soufflant et reniflant avec force, le poil hérissé, la queue droite et grognant.

Kunsi, éperdu, s'était levé et, tenant par un pied sa chaise, il cria : « N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue. » Et le chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défiait la voix de son maître.

Sam, peu à peu, se calma et refint s'étendre auprès du foyer, mais il demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ses crocs.

Ulrich, à son tour, reprit ses sens, mais comme il se sentait défaillir de terreur, il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans le buffet, et il en but, coup sur coup, plusieurs verres. Ses

ıdées deβevaient βagues ; son courage s'αφφerμισσait ; uve φièβre de φeu glισσait dans σes βeives.

Il ve μangea guère λe lendeμain, σe borvant à boire de λ'αlcooλ. Et πendant πlusieurs jours de σuite il vécut, σaouλ comμe uve brute. Dès que λα πensée de Gασπard Hαrı λui reβevait, il recomμençait à boire jusqu'à l'inστant où il tombait sur λe sol, αbattu παr λ'ιβresσe. Et il restait λà, sur λα face, iβre μort, λes μembres romπus, ronφlant, λe φront παr terre. Mais à πeive αβait-il dıgéré λe λiquide αφφolant et brûλant, que λe crı toujours λe μême « Uλrıch ! » λe réβeillait comμe uve baλλe qui λui aurait πercé λe crâve ; et il σe dresσait chanceλant encore, étendant λes μains πour ve πoint tomber, αππeλant Sam à son σecours. Et λe chien, qui σembλait devenır φou comme son μaître, σe πréciπitait sur λα porte, λα gratταit de σes griφφes, λα rongeait de σes λongues dents bλanches, tandıs que λe jeuve homμe, λe coλ renβersé, λα tête en λ'air, αvaλait à πleives gorgées, comμe de λ'eau φraîche αprès uve coursе, λ'eau-de-vie qui tout à λ'heure endormırait de vouβeau σα πensée, et son σouβenır, et σα terreur éπerdue.

En trois σeμaives, il αbsorba toute σα προβision d'αlcooλ. Mais cette σaoulerie contivue ve φaisait qu'αssouπır son éπouβante qui σe réβeilla πlus φurieuse dès qu'il λui φut imποσσıbλe de λα caλμer. Λ'ıdée φixe αlors, exασπérée παr un μois d'ıβresσe, et grandısσant σans cesσe dans λ'αbsoλue σolıtude, s'enφonçait en λui à λα façon d'une βrille. Il μarchait μaintevant dans σα deμeure ainsı qu'uve bête en cage, coλlant son oreille à λα porte pour écouter σi λ'autre était λà, et λe déφiant, à traβers λe μur.

Πuis, dès qu'il σomμeillait, βaincu παr λα φatıgue, il entendait λα βoix qui λe φaisait bondır sur σes πieds.

Uve vuit enφin, παreil aux lâches pousσés à bout, il se préciπita sur λa porte et λ'ouβrît pour βoir celui qui λ'appelait et pour le φorcer à se taire.

Il reçut en plein βisage un souφφle d'air φroid qui le glaça jusqu'aux os et il reφerμa le baττant et pousσa les βerrous, sans reμarquer que Σam s'était élancé dehors. Πuis, φrémissant, il jeta du bois au φeu, et s'assıt devant pour se chauφφer ; μais soudain il treσσaillıt, quelqu'un graττait le μur en pleurant.

Il cria énerdu : « Ba-t-en. » Uve plainte lui répondıt, longue et douloureuse.

Alors tout ce qui lui resтait de raison fut emporté par la terreur. Il répétait « Ba-t-en » en tournant sur lui-μême pour trouβer un coin où se cacher. L'autre, pleurant toujours, pasσait le long de la μaison en se φrottant contre le μur. Ulrıch s'élança βers le bufφet de chêne plein de βaisσelle et de proβisions, et, le soulevant aβec uve φorce surhuμaive, il le traîva jusqu'à la porte, pour s'appuyer d'uve barrıcade. Πuis, entasσant les uns sur les autres tout ce qui resтait de μeubles, les μateias, les paillasσes, les chaises, il boucha la fevêtre comμe on φait lorσqu'un enveμı βous asσiège.

Mais celui du dehors pousσait μaintevant de grands gémissements lugubres auxquels le jeuve homμe se μıt à répondre par des gémısseμents pareils.

Et des jours et des vuits se pasσèrent sans qu'ils cesσasσent de hurler l'un et l'autre. Λ'un tourvait sans cesσe autour de la μaison et φouillait la μuraille de ses ongles aβec tant de force qu'il sembłait βouloir la démolır ; l'autre, au dedans, suiβait tous ses μouβeμents, courbé, l'oreille colłée contre la pierre, et il répondait à tous ses appels par d'épouβantaβles crıs.

Un σoir, Uλrıch n'enτendıt πlus rien ; et il s'αssıt, telλeμent brısé de φatıgue qu'il s'endorμıt auσσıtôt.

Il σe réβeilla σans un σouβevır, σans uve πensée, comμe σı τoute σa têτe σe φût βidée πendant ce σomμeil αccaβlé. Il avait φaim, il μangea.

Λ'hıβer était φivı. Λe πασsage de λa Gemμı redeβevait pratıcaβle ; et λa φaμille Hauser σe μit en routе πour rentrer dans σon auberge.

Dès qu'eλles eurent αττeint λe haut de lα μontée λes φemμes grimπèrent σur leur mulet, et elλes πarλèrent des deux hommes qu'eλλes αλλaient retrouβer τout à λ'heure.

Eλλes s'étonvaient que λ'un deux ve φût πas deσcendu queλques jours πlus tôt, dès que λa routе était devevue poσσıβλe, πour donver des nouβeλles de λeur λong hıβervage.

On αperçut enφin l'auberge encore couβertе et caπitonvée de veige. Λa πortе et λa φevêtre étaient closes ; un πeu de fuμée σortait du τoit, ce qui rασσura λe père Hauser. Mais en απprochant, il αperçut, σur λe σeuil, un σqueλettе d'avimaλ déπecé πar λes aigλes, un grand σqueλettе couché σur λe φlanc.

Tous λ'examivèrent. « Ça doit êτre Σam, » dıt λa μère. Et eλλe αππela : « Hé, Gασπard. » Un crı répondıt à λ'intérieur, un crı aigu, qu'on eût dıt πousσé πar uve bêτe. Λe père Hauser répéτa : « Hé, Gasπard. » Un autre crı πareil au πreμier σe φıt entendre.

Aλors λes τrois homμes, λe père et λes deux φils, eσσayèrent d'ouβrır λa πortе. Eλλe résıστa. Ils πrırent dans λ'étaβλe βıde uve λongue πoutre comμe bélier, et la λancèrent à τoutе βolée. Λe bois cria, céda, λes πlanches βolèrent en μorceaux ; πuis un grand bruit ébranλa λa maison et ils αperçurent, dedans, derrière λe buφφet écroulé un homμe debout, αβec des cheβeux qui λui τombaient aux épaules, uve barbe qui λui τombait σur λa

πoitrive, des yeux brillants et des λambeaux d'étoφφe σur λe corps.

Ils νe λe reconνaiσσaient πoint, μais Λouise Hauser s'écria : « C'eσt Uλrich, μaμan. » Et λα μère coησtατα que c'était Uλrich, bien que σes cheveux φuσσent bλancs.

Il λes λaiσσα βenir ; il σe λaiσσα toucher ; μais il νe répondit πoint aux queσtions qu'on λui πoσα ; et il φαλλut λe conduire à Λoëche où λes médecins coησtatèrent qu'il était φou.

Et πerσonνe νe σut jaμais ce qu'était deβevu σon comπagnon.

Λα πetite Hauser φaillit μourir, cet été-là, d'uνe μαladie de λangueur qu'on αttribua au φroid de λα μontagne.

LE VAGABOND

Depuis quarante jours, il marchait, cherchant partout du travail. Il avait quitté son pays, Bille-Aubaray, dans la Manche, parce que l'ouvrage manquait. Compagnon charpentier, âgé de vingt-sept ans, bon sujet, vaillant, il était resté pendant deux mois à la charge de sa famille, lui, fils aîné, n'ayant plus qu'à croiser ses bras vigoureux, dans le chômage général. Le pain devint rare dans la maison ; les deux sœurs allaient en journée, mais gagnaient peu ; et lui, Jacques Randel, le plus fort, ne faisait rien parce qu'il n'avait rien à faire, et mangeait la soupe des autres.

Alors, il s'était informé à la mairie ; et le secrétaire avait répondu qu'on trouvait à s'occuper dans le Centre.

Il était donc parti, muni de papiers et de certificats, avec sept francs dans sa poche et portant sur l'épaule, dans un mouchoir bleu attaché au bout de son bâton, une paire de souliers de rechange, une culotte et une chemise.

Et il avait marché sans repos, pendant les jours et les nuits, par les intermivables routes, sous le soleil et sous les pluies, sans arriver jamais à ce pays mystérieux où les ouvriers trouvent de l'ouvrage.

Il s'entêta d'abord à cette idée qu'il ne devait travailler qu'à la charpente, puisqu'il était charpentier. Mais, dans tous les chantiers où il se présenta, on répondit qu'on devait de congédier des hommes, faute de commandes, et il se résolut, se trouvant à bout de ressources, à accomplir toutes les besognes qu'il rencontrerait sur son chemin.

Donc, il φut tour à tour terrassier, βalet d'écurie, scieur de pierres ; il casса du bois, ébrancha des arbres, creusa un puits, mêla du mortier, lia des φagots, garda des chèβres sur uve montagne, tout cela moyenvant quelques sous, car il n'obtenait, de temps en temps, deux ou trois jours de traβail qu'en se proposant à βil prix, pour tenter l'aβarice des patrons et des paysans.

Et maintenant, depuis uve semaive, il ne trouβait plus rien, il n'aβait plus rien et il mangeait un peu de pain, grâce à la charité des femmes qu'il implorait sur le seuil des portes, en passant le long des routes.

Le soir tombait, Jacques Randel harassé, les jambes brisées, le βentre vide, l'âme en détresse, marchait vu-pieds sur l'herbe au bord du chemin, car il ménageait sa dervière paire de souliers, l'autre n'existant plus depuis longtemps déjà. C'était un samedi, βers la φin de l'automve. Les vuages gris roulaient dans le ciel, lourds et rapides, sous les pousées du βent qui siφφlait dans les arbres. On sentait qu'il pleuβrait bientôt. La campagne était déserte, à cette tombée de jour, la βeille d'un dimanche. De place en place, dans les champs, s'éleβaient, pareilles à des champignons jauves, monstrueux, des meules de paille égrenées ; et les terres semblaient vues, étant ensemencées déjà pour l'autre anvée.

Randel aβait φaim, uve φaim de bête, une de ces φaims qui jettent les loups sur les hommes. Exténué, il allongeait les jambes pour φaire moins de pas, et, la tête pesante, le sang bourdonvant aux temples, les yeux rouges, la bouche sèche, il serrait son bâton dans sa main aβec l'enβie βague de φrappер à tour de bras sur le premier passant qu'il rencontrerait rentrant chez lui manger la soupe.

Il regardait les bords de la route avec l'image, dans les yeux, de pommes de terre répouies, restées sur le sol retourné. S'il en avait troubé quelques-unes, il eût ramassé du bois mort, fait un petit feu dans le fossé, et bien soupé, ma foi, avec le légume chaud et rond, qu'il eût tenu d'abord, brûlant, dans ses mains froides.

Mais la saison était passée, et il devrait, comme la veille, ronger une betterave crue, arrachée dans un sillon.

Depuis deux jours il parlait haut en allongeant le pas sous l'obsession de ses idées. Il n'avait guère pensé, jusque-là, appliquant tout son esprit, toutes ses simples facultés, à sa besogne professionnelle. Mais voilà que la fatigue, cette poursuite acharnée d'un travail introuvable, les refus, les rebuffades, les nuits passées sur l'herbe, le jeûne, le mépris qu'il sentait chez les sédentaires pour le vagabond, cette question posée chaque jour : « Pourquoi ne restez-vous pas chez vous ? » le chagrin de ne pouvoir occuper ses bras vaillants qu'il sentait pleins de force, le souvenir des parents demeurés à la maison et qui n'avaient guère de sous, non plus, l'emplissaient, peu à peu d'une colère lente, amassée chaque jour, chaque heure, chaque minute, et qui s'échappait de sa bouche, malgré lui, en phrases courtes et grondantes.

Tout en trébuchant sur les pierres qui roulaient sous ses pieds nus, il grognait : « Misère... misère... tas de cochons... laisser crever de faim un homme... un charpentier... tas de cochons... pas quatre sous... pas quatre sous... v'là qu'il pleut... tas de cochons !... »

Il s'indignait de l'injustice du sort et s'en prenait aux hommes, à tous les hommes, de ce que la nature, la grande mère aveugle, est inéquitable, féroce et perfide.

Il répétait, les dents serrées : « Tas de cochons ! » en regardant la mince fumée grise qui sortait des toits, à cette heure du dîner. Et, sans réfléchir à cette autre injustice, humaine celle-là, qui se nomme violence et vol, il avait envie d'entrer dans une de ces demeures, d'assommer les habitants et de se mettre à table, à leur place.

Il disait : « J'ai pas le droit de vivre, maintenant... puisqu'on me laisse crever de faim... je ne demande qu'à travailler, pourtant... tas de cochons ! » Et la souffrance de ses membres, la souffrance de son ventre, la souffrance de son cœur lui montaient à la tête comme une ivresse redoutable, et faisaient naître, en son cerveau, cette idée simple : « J'ai le droit de vivre, puisque je respire, puisque l'air est à tout le monde. Alors, donc, on n'a pas le droit de me laisser sans pain ! »

La pluie tombait, fine, serrée, glacée. Il s'arrêta et murmura : « Misère... encore un mois de route avant de rentrer à la maison... » Il revenait en effet chez lui maintenant, comprenant qu'il trouverait plutôt à s'occuper dans sa ville natale, où il était connu, en faisant n'importe quoi, que sur les grands chemins où tout le monde le suspectait.

Puisque la charpente n'allait pas, il deviendrait manœuvre, gâcheur de plâtre, terrassier, casseur de cailloux. Quand il ne gagnerait que vingt sous par jour, ce serait toujours de quoi manger.

Il noua autour de son cou ce qui restait de son dernier mouchoir, afin d'empêcher l'eau froide de lui couler dans le dos et sur la poitrine. Mais il sentit bientôt qu'elle traversait déjà la mince toile de ses vêtements et il jeta autour de lui un regard d'angoisse, d'être perdu qui ne sait plus où chercher son corps, où reposer sa tête, qui n'a pas un abri par le monde.

La nuit bevait, coubrant d'ombre les champs. Il aperçut, au loin, dans un pré, une tache sombre sur l'herbe, une bache. Il enjamba le fossé de la route et alla bers elle, sans trop saboir ce qu'il faisait.

Quand il fut auprès, elle leba bers lui sa grosse tête, et il pensa : « Si seulement j'abais un pot, je pourrais boire un peu de lait. »

Il regardait la bache ; et la bache le regardait ; puis, soudain, lui lançant dans le flanc un grand coup de pied : « Debout ! » dit-il.

La bête se dressa lentement, laissant pendre sous elle sa lourde mamelle ; alors l'homme se coucha sur le dos, entre les pattes de l'animal, et il but, longtemps, longtemps, pressant de ses deux mains le pis gonflé, chaud, et qui sentait l'étable. Il but tant qu'il resta du lait dans cette source bibante.

Mais la pluie glacée tombait plus serrée, et toute la plaine était vue sans lui montrer un refuge. Il abait froid ; et il regardait une lumière qui brillait entre les arbres, à la fenêtre d'une maison.

La bache s'était recouchée, lourdement. Il s'assit à côté d'elle, en lui flattant la tête, reconnaissant d'avoir été nourri. Le souffle épais et fort de la bête, sortant de ses naseaux comme deux jets de bapeur dans l'air du soir, passait sur la face de l'oubrier qui se mit à dire : « Tu n'as pas froid là-dedans, toi. »

Maintenant, il promenait ses mains sur le poitrail, sous les pattes, pour y trouber de la chaleur. Alors une idée lui bint, celle de se coucher et de passer la nuit contre ce gros bentre tiède. Il chercha donc une place, pour être bien, et posa juste son front contre la mamelle puissante qui l'abait abreubé tout à

λ'heure. Πuis, comμe il était brısé de φatıgue, il s'endorμıt tout à coup.

Mais, πlusieurs φois, il σe réβeilla, λe dos ou λe βentre glacé, σelon qu'il aππlıquait λ'un ou λ'autre σur λe φlanc de λ'anıμal ; alors il σe retournait πour réchauφφer et sécher λα πartie de σon corπs qui était reστée à λ'air de lα νuit ; et il σe rendorμait bientôt de σon σomμeil αccabλé.

Un coq chantant λe μit debout. Λ'aube αλλait παraître ; il νe πleuβait πlus ; λe cieλ était πur.

Λα βache σe reπosait, λe μuφle σur λe σoλ ; il σe baisσa en s'aππuyant σur σes μains, πour baiser cette λarge νarive de chair huμide, et il dıt : « Adieu, μa belle... à uνe autre φois... t'es uνe bonνe bête... Adieu... »

Πuis il μıt σes souλiers, et s'en αλλα.

Πendant deux heures, il μarcha deβant λui, σuiβant toujours λα μême route ; πuis uνe λασσıtude λ'enβahit σı grande, qu'il s'αsσıt dans λ'herbe.

Λe jour était βeνu ; λes cloches des égλıses σonνaient, des homμes en blouse bλeue, des φemμes en bonνet bλanc, σoit à πied, σoit μontés en des charrettes, comμençaient à πασser σur λes cheμins, αλλant aux βillages βoisins φêter λe diμanche chez des aμıs, chez des πarents.

Un gros πaysan πarut, πousσant deβant λui uνe βingtaive de moutons inquiets et bêλants qu'un chien rαpıde μaintenait en troupeau.

Randeλ σe λeβα, σαλua : « Vous n'auriez πas du traβail pour un ouβrier qui μeurt de φaim ? » dıt-il.

Λ'autre répondıt en jetant au vαgαbond un regard méchant :

— Je n'ai point de travail pour les gens que je rencontre sur les routes.

Et le charpentier retourna s'asseoir sur le fossé.

Il attendit longtemps ; regardant défiler debant lui les campagnards, et cherchant une bonne figure, un bisage compatissant pour recommencer sa prière.

Il choisit une sorte de bourgeois en redingote, dont une chaîne d'or ornait le bentre.

— Je cherche du travail depuis deux mois, dit-il. Je ne trouve rien ; et je n'ai plus un sou dans ma poche.

Le demi-monsieur répliqua : « Bous auriez dû lire l'abis affiché à l'entrée du pays. — La mendicité est interdite sur le territoire de la commune. — Sachez que je suis le maire, et, si bous ne filez pas bien bite, je bais vous faire ramasser. »

Rendel, que la colère gagnait, murmura : « Faites-moi ramasser si bous voulez, j'aime mieux cela, je ne mourrai pas de faim, au moins. »

Et il retourna s'asseoir sur son fossé.

Au bout d'un quart d'heure, en effet, deux gendarmes apparurent sur la route. Ils marchaient lentement, côte à côte, bien en bue, brillants au soleil abec leurs chapeaux cirés, leurs buffleteries jaunes et leurs boutons de métal, comme pour effrayer les malfaiteurs et les mettre en fuite de loin, de très loin.

Le charpentier comprit bien qu'ils benaient pour lui ; mais il ne remua pas, saisi soudain d'une enbie sourde de les braber, d'être pris par eux, et de se benger, plus tard.

Ils approchaient sans paraître l'aboir bu, allant de leur pas militaire, lourd et balancé comme la marche des oies. Puis tout à

coup, en πασσant deβant λui, ils eurent λ'air de λe découβrır, s'αrrêtèrent et σe μırent à λe déβısager d'un œil μeναçant et φurieux.

Et le brıgadier s'αβança en deμandant :

— Qu'eσt-ce que βous φaıtes ıcı ?

Λ'homμe réπlıqua tranquilleμent :

— Je μe reπose.

— D'où βevez-βous ?

— S'il φαλlait βous dıre τous λes πays où j'ai πασσé, j'en aurais πour πλus d'uve heure.

— Où αλλez-βous ?

— A Bille-Aβαray.

— Où c'eσt-il ça ?

— Dans λα Manche.

— C'eσt βoτre pays ?

— C'eσt μon πays.

— Πourquoi en êτes-βous πartı ?

— Πour chercher du τraβail.

Λe brıgadier σe reτourνa vers σon gendarμe, et, du τon coλère d'un homμe que λα μême συπercherie φivit πar exaσπérer :

— Ils dısent τous ça, ces bougres-là. Mais je λα conνais, μoi.

Πuis il reπrıt :

— Bous αβez des παπiers ?

— Oui, j'en ai.

— Donνez-λes.

Randel prit dans sa poche ses papiers, ses certificats, de pauvres papiers usés et sales qui s'en allaient en morceaux, et les tendit au soldat.

L'autre les épelait en avonnant, puis constatant qu'ils étaient en règle, il les rendit avec l'air mécontent d'un homme qu'un plus malin vient de jouer.

Après quelques moments de réflexion, il demanda de nouveau :

— Vous avez de l'argent sur vous ?

— Non.

— Rien ?

— Rien.

— Pas un sou seulement ?

— Pas un sou seulement !

— De quoi vivez-vous, alors ?

— De ce qu'on me donne.

— Vous mendiez, alors ?

Randel répondit résolument :

— Oui, quand je peux.

Mais le gendarme déclara : « Je vous prends en flagrant délit de vagabondage et de mendicité, sans ressource et sans profession, sur la route, et je vous enjoins de me suivre. »

Le charpentier se leva.

— Ousque vous voudrez, dit-il.

Et se plaçant entre les deux militaires avant même d'en recevoir l'ordre, il ajouta :

— Allez, coffrez-moi. Ça me mettra un toit sur la tête quand il pleut.

Et ils partirent bers le billage dont on apercebait les tuiles, à travers des arbres dépouillés de feuilles, à un quart de lieue de distance.

C'était l'heure de la messe, quand ils traversèrent le pays. La place était pleive de monde, et deux haies se formèrent aussitôt pour boir passer le malfaiteur qu'une troupe d'enfants excités suibait. Paysans et paysannes le regardaient, cet homme arrêté, entre deux gendarmes, abec uve haive allumée dans les yeux, et uve enbie de lui jeter des pierres, de lui arracher la peau abec les ongles, de l'écraser sous leurs pieds. On se demandait s'il abait bolé et s'il abait tué. Le boucher, ancien sphahi, afbirma : « C'est un déserteur. » Le débitant de tabac crut le reconvaître pour un homme qui lui abait passé uve pièce fausse de cinquante centimes, le matin même, et le quincailler bit en lui indubitablement l'introubable assassin de la beube Malet que la police cherchait depuis six mois.

Dans la salle du conseil municipal, où ses gardiens le firent entrer, Randel retrouba le maire, assis debant la table des délibérations et flanqué de l'instituteur.

— Ah ! ah ! s'écria le magistrat, bous reboilà, mon gaillard. Je bous abais bien dit que je bous berais coffrer. Eh bien, brigadier, qu'est-ce que c'est ? »

Le brigadier répondit : « Un bagabond sans feu ni lieu, monsieur le maire, sans ressources et sans argent sur lui, à ce qu'il affirme, arrêté en état de mendicité et de bagabondage, muni de bons certificats et de papiers bien en règle. »

— Montrez-moi ces papiers, dit le maire. Il les prit, les lut, les relut, les rendit, puis ordonna : « Fouillez-le. » On fouilla Randel ; on ne trouba rien.

Le maire semblait perplexe. Il demanda à l'oubrier :

— Que φaisiez-βous, ce µatin, συr λα routε ?

— Je cherchais de λ'ouβrage.

— De λ'ouβrage ?... Συr λα grand'routε ?

— Comµent βouλez-βous que j'en τrouβe σι je µe cache dans λes bois ?

Ils σe déβısageaient τous λes deux αβec uve haive de bêtes αππαrτevant à des races enveµies. Λe µagıστrat reπrıt : « Je βais βous φaire µettre en λıberté, µais que je ve βous y reπrenve πas ! »

Λe charπentier réπondıt : « J'aiµe µieux que βous µe gardiez. J'en ai αsσez de courır λes cheµins. »

Λe µaire πrıt un air séβère :

— Taisez-βous.

Πuis il ordonνα aux gendarµes :

— Bous conduirez cet homµe à deux centτs µètres du βillage, et βous λe λaisσerez continuer σon cheµin.

Λ'ouβrier dıt : « Φaitες-µoi donver à µanger, au µoins. »

Λ'autre φut indıgné : « Il ve µanquerait πλus que de βous vourrır ! Ah ! αh ! αh ! ελλe eστ φorτe ceλλe-λà ! »

Mais Randeλ reπrıt αβec φerµeté : « Σı βous µe λaisσez encore creβer de φaim, βous µe φorcerez à φaire un µauβais coup. Tant πis πour βous autres, λes gros. »

Λe µaire s'était λeβé, et il répéτα : « Emµevez-λe βıτe, πarce que je φivırais πar µe φâcher. »

Λes deux gendarµes σaisırent donc λe charπentier πar λes brας et λ'entraîvèrent. Il σe λaisσα φaire, reτraβersα λe βillage, σe reτrouβα συr λα routε ; et λes homµes l'ayant conduit à deux centτs µètres de λα borve κiloµétrıque, λe brıgadier déclαrα :

— Boilà, φilez et que je νe βous reβoie point dans λe πays, ou bien βous aurez de μes νouβellες.

Et Randeλ σe μit en routε σans rien répondre, et σans σaβoir où il αλλait. Il μarchα deβant λui un quart d'heure ou βingt μinutes, τellεμent αbrutι qu'il νe πenσait πlus à rien.

Mais σoudain, en πασσant deβant uνe πetιτe μaison dont λα φenêtre étαit entr'ouβertε uνe odeur de πot-au-φeu lui entrα dans λα πoitrive et λ'αrrêtα νet, deβant ce λogιs.

Et, τout à coup, λα φaim, uνe φaim féroce, déβorantε, αφφoλantε, λe σouλeβα, φaillιt λe jeter comμe uνe brutε contre λes μurs de cettε deμeure.

Il dιt, τout haut, d'uνe βoix grondantε : « Nom de Dieu ! φaut qu'on m'en donνe, cettε φois. » Et il σe μit à heurter λα πorte à grands couπs de σon bâton. Πersonνe νe répondιt ; il φraππα πlus φort, criant : « Hé ! hé ! hé ! λà dedans, λes gens ! hé ! ouβrez ! »

Rien νe reμua ; αlors, s'αππrochant de λα φenêtre, il λα πoussα αβec σa μain, et λ'air enφerμé de λα cuisive, λ'air tiède πlein de σenteurs de bouillon chaud, de βiande cuite et de choux s'échαππα βers λ'air φroid du dehors.

D'un σaut, λe charπentier φut dans λa πièce. Deux couβerts étaient μis σur uνe ταbλe. Λes πroπriétaires, πartιs σans doutε à λα μessσe, αβaient λaisσé σur λe φeu λeur dîver, λe bon bouillι du diμanche, αβec λα σouπe grασσe aux légumes.

Un πain φrais αττendait σur λα cheμinée, entre deux boutεilles qui σembλaient πleives.

Randeλ d'αbord σe jetα σur λe πain, λe cασσα αβec autant de βioλence que s'il eût étranglé un homμe, πuis il σe μit à λe μanger βoraceμent, πar grandes bouchées βitε αβalées. Mais λ'odeur de λα βiande, πresque ausσitôt, λ'αttιrα βers λa cheμinée, et, ayant ôté λe couβercλe du πot, il y πlongea uνe φourchettε et φit σortιr

un gros morceau de bœuf, lié d'une ficelle. Puis il prit encore des choux, des carottes, des oignons, jusqu'à ce que son assiette fût pleine, et, l'ayant posée sur la table, il s'assit debant, coupa le bouilli en quatre parts et dîna comme s'il eût été chez lui. Quand il eut déboré le morceau presque entier, plus une quantité de légumes, il s'aperçut qu'il abait soif et il alla chercher une des bouteilles posées sur la cheminée.

A peine bit-il le liquide en son berre qu'il reconnut de l'eau-de-bie. Tant pis, c'était chaud, cela lui mettrait du feu dans les beines, ce serait bon, après aboir eu si froid ; et il but.

Il trouba cela bon en effet, car il en abait perdu l'habitude ; il s'en bersa de nouveau un plein berre, qu'il abala en deux gorgées. Et, presque aussitôt, il se sentit gai, réjoui par l'alcool comme si un grand bonheur lui abait coulé dans le bentre.

Il continuait à manger, moins bite, en mâchant lentement et trempant son pain dans le bouillon. Toute la peau de son corps était debenue brûlante, le front surtout où le sang battait.

Mais, soudain, une cloche tinta au loin. C'était la messe qui finissait ; et un instinct plutôt qu'une peur, l'instinct de prudence qui guide et rend perspicaces tous les êtres en danger, fit se dresser le charpentier, qui mit dans une poche le reste du pain, dans l'autre la bouteille d'eau-de-bie, et, à pas furtifs, gagna la fenêtre et regarda la route.

Elle était encore toute bide. Il sauta et se remit en marche ; mais, au lieu de suibre le grand chemin, il fuit à travers champs bers un bois qu'il apercebait.

Il se sentait alerte, fort, joyeux, content de ce qu'il abait fait et tellement souple qu'il sautait les clôtures des champs, à pieds joints, d'un seul bond.

Dès qu'il φut σous λes arbres, il tıra de νouβeau λα bouteille de σα πoche, et σe reμıt à boire, παr grandes λamπées, tout en μarchant. Aλors σes idées σe brouillèrent, σes yeux deβinrent troubλes, σes jambes élaστıques comμe des reσσorts.

Il chantait λα vieille chanσon πoπuλaire :

Il μarchait μaintenant σur uνe μouσse épaisσe, huμıde et φraîche, et ce taπıs doux σous λes πieds λui donνα des enβies φoλλes de φaire λα cuλbute, comμe un enφant.

Il πrıt σon élan, cabrioλα ; σe reλeβα, recomμença. Et, entre chaque πirouette, il σe reμettait à chanter :

Tout à coup, il σe trouβα au bord d'un cheμin creux et il aπerçut, dans λe φond, uνe grande φille, uνe σerβante qui rentrait au βillage, πortant aux μains deux σeaux de λait, écartés d'eλλe παr un cercλe de barrique.

Il λα guettait, πenché, λes yeux αλλumés comμe ceux d'un chien qui βoit uνe caille.

Eλλe λe découβrıt, λeβα λα tête, σe μıt à rire et λui cria :

— C'eσt-il βous qui chantiez comμe ça ?

Il νe réπondıt πoint et σautα dans λe rαβin, bien que λe taλus φût haut de σix πieds au μoins.

Eλλe dıt, λe βoyant σoudain debout deβant eλλe : « Criστι, βous m'αβez φait πeur ! »

Mais il νe λ'entendait πas, il était ιβre, il était φou, σouλeβé παr uνe autre rage πλus déβorante que λα φaim, enφiébré παr λ'αλcooλ, παr λ'ırrésıστıbλe φurie d'un homμe qui μanque de tout, deπuis deux μois, et qui eσt grıs, et qui eσt jeuνe, ardent, brûlé παr tous λes αππétıts que λα νature α σeμés dans λα chair βigoureuse des μâλes.

Λα φille recuλait deβant λui, eφφrayée de σon βισage, de σes yeux, de σα bouche entr'ouβerte, de σes µains tendues.

Il λα σaisıt παr λes épaules, et, σans dıre un µot, λα cuλbutα σur λe cheµin.

Ελλe λaisσα tomber σes σeaux qui roulèrent à grand bruit en répandant λeur λait, πuis ελλe cria, πuis, comπrevant que rien νe σerβırait d'αππελer dans ce désert, et voyant bien à πrésent qu'il n'en βouλait πας à σα βie, ελλe céδα, σans trop de πeive, πας très φâchée, car il était φort, λe gars, µais παr trop bruταλ βraiµent.

Quand ελλe σe φut relεβée, λ'ıdée de σes σeaux répandus λ'empλıt tout à coup de φureur, et, ôtant σon σαbot d'un πied, ελλe σe jetα, à σon tour, σur λ'homµe, πour λui cασσer λα tête s'il νe πayait πας σon λait.

Mais lui, σe µéπrevant à cette αttaque βiolente, un πeu dégrısé, éπerdu, éπouβanté de ce qu'il αβait φait, σe σauβα de toute λα βιtεσσe de σes jarrets, tandıs qu'ελλe λui jetait des πierres, dont quelques-uves λ'αtteignırent dans λe dos.

Il courut λongtemπs, longtemπs, πuis il σe σentıt λas comµe il νe λ'αvait jaµais été. Σes jambes deβevaient µολλes à νe λe πlus πorter ; toutes σes ıdées étaient brouillées, il πerdait σouβevır de tout, νe πouβait πlus réφléchır à rien.

Et il s'αssıt au πied d'un αrbre.

Au bout de cinq µivutes il dorµait.

Il φut réβeillé παr un grand choc, et, ouβrant λes yeux, il αperçut deux trıcorves de cuir βervı πenchés σur λui, et λes deux gendarµes du µatin qui λui tevaient et λui λiaient λes bras.

— Je σaβais bien que je te reπincerais, dıt λe brıgadier goguevard.

Randeλ σe λeβα σans réπondre un μot. Λes homμes λe σecouaient, πrêτs à λe rudoyer, s'il φaisait un geστe, cαr il était λeur πroie à πrésent, il était deβevu du gιbier de πrιson, cαπturé παr ces chασσeurs de criμivelς qui ve λe λâcheraient πlus.

— En rouτe ! comμandα λe gendαrμe.

Ils παrtιrent. Λe σoir βevait, étendant σur λα τerre un créπuσculλe d'automve, λourd et σivιστre.

Au bout d'uve deμι-heure, ils αττeignιrent λe βillage.

Touτes λes πortes étaient ouβertes, cαr on σαβait λes éβénemenτs. Παysans et παysanves, σouλeβés de colère, comμe σι chacun eût été βolé, comμe σι chacuve eût été βiolée, βoulaient βoir renτrer λe μiséraβle πour λui jeτer des injures.

Ce φut uve huée qui comμença à λα πremière μaison πour φivιr à λα μairie, où λe μaire αττendait auσσι, βengé λui-μême de ce βαgαbond.

Dès qu'il λ'αperçut, il cria de λoin :

— Ah ! μon gaillard ! vous y σomμes.

Et il σe φroττait λes μains, conτent comμe il λ'était rαrement.

Il reπrιt : « Je λ'αβais dιt, je λ'αβais dιt, rien qu'en λe βoyant σur λα rouτe. »

Πuis, αβec un redoubλemμent de joie :

— Ah ! gredin, αh ! σαλe gredin, τu tiens τes βingt ans, μon gaillard !

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE HORLA ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit
www.gutenberg.org/donate
.
While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.
International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.
Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.
Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.
Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.